

UNIV. OF ARIZONA

PQ1988.H3 A63 1873

mn

Hamilton, Anthony/Contes d'Hamilton



3 9001 03910 8900



Digitized by the Internet Archive
in 2025

LES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

CONTES D'HAMILTON

PUBLIÉS AVEC UNE NOTICE DE M. DE LESCURE

I

LE BÉLIER



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIII

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

CONTES D'HAMILTON

I

LE BÉLIER

TIRAGE A PETIT NOMBRE.

Il a été fait un tirage spécial de :

25 exemplaires sur papier de Chine (Nos 1 à 25).

25 — sur papier Whatman (Nos 26 à 50).

50 exemplaires numérotés.

CONTES D'HAMILTON

PUBLIÉS AVEC UNE NOTICE DE M. DE LESCURE

PQ
1788
L43
A63
1872

I

LE BÉLIER

v. 1



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIII



AVANT-PROPOS

POUR parler d'Hamilton, il faut être bref, net et clair, sinon spirituel comme lui. Hamilton n'aimait ni les grandes phrases, ni les longues notices. Il est de ceux dont les ouvrages semblent toujours trop courts. Si sa gloire légère, comme un subtil et inaltérable parfum, a survécu aux siècles, ses œuvres tiennent dans quelques pages. Essayons donc de le peindre et de le louer d'une façon digne de lui, c'est-à-dire sans façon; de raconter sa vie discrète et fière, en aussi peu de mots qu'elle compte peu d'événements; de définir, autant qu'il se peut, ce genre exquis où il porta

l'esprit jusqu'à une sorte de génie, où il a déployé enfin une originalité que mettent doublement en relief l'absence des modèles et l'impuissance des imitateurs.

« Antoine Hamilton, dit Sainte-Beuve — nous ne saurions lui trouver auprès du public, au début de son histoire, un meilleur parrain et introducteur, — un des écrivains les plus attiques de notre littérature, n'est ni plus ni moins qu'un Anglais de race écossaise. On a vu d'autres étrangers, Horace Walpole, l'abbé Galiani, le baron de Besenval, le prince de Ligne, posséder ou jouer l'esprit français à merveille ; mais pour Hamilton, c'est à un degré qui ne permet plus qu'on y distingue autre chose : il est cet esprit même. Nourri de bonne heure en France, ayant vécu ensuite à la cour à demi-française de Charles II, de tout temps élève de Saint-Évremond et du chevalier de Gramont, avec une veine en lui des Cowley, des Waller et des Rochester, il ne fit que croiser ce qu'il y avait de plus fin dans les deux races. L'Angleterre, qui avait pris Saint-Évremond à la France, le lui restitua en la personne d'Hamilton, et il y avait de quoi la consoler. Louis XIV donnait à Charles II des subsides, il lui donna aussi une maîtresse ; l'émigration de Jacques II le rendit à Louis XIV en lui donnant un grand guerrier,

Berwick, et, ce qui est plus rare, un charmant écrivain, le chroniqueur léger des élégances¹... »

Un autre écrivain achèvera la présentation en nous montrant en action sous sa première figure, dans le vêtement de sa martiale jeunesse, c'est-à-dire armé de pied en cap, le buffle au dos et l'épée à la main, le chevalier des nobles aventures qui ne devait se résigner qu'en exil et faute de mieux à n'être qu'un courtisan et un « héros de bel esprit », comme on le disait de son ami Saint-Évremond.

« Au combat de la Boyne, dans cette bataille qui fut si près d'être gagnée par Jacques II, où Schomberg tomba, où il s'en fallut peu qu'un boulet ne vengeât le roi détrôné et ne remit à d'autres temps l'établissement de la monarchie républicaine dans la Grande-Bretagne, il y avait du côté royaliste deux officiers que la victoire eût conservés à leur patrie, l'un pour la gloire de ses armes, l'autre pour l'honneur de sa littérature, et que leur défaite donna à la France et à Louis XIV : c'étaient Berwick et Hamilton. Le premier, à peine âgé de vingt ans, était déjà l'homme de conseil et de main, et mûr pour la conduite des batailles ; le second, qui contera un

1. *Causeries du lundi*, t, I, p. 95.

jour *Fleur d'Épine*, était alors colonel et gouverneur de ville en Irlande¹. »

C'est sous ce costume imprévu et à la lueur d'une défaite qu'Antoine Hamilton nous apparaît noblement et tristement, mêlé à l'heure des illusions et des déceptions de la vingtième année, à cette expédition de convenance, que Louis XIV n'avait pu refuser à son hôte royal, et que la superbe impérialité de Lauzun devait si nonchalamment faire avorter. Il appartenait, n'en doutons pas, au groupe de ceux qui se flattaient de vaincre parmi ces officiers de cour qui, selon la remarque de Montesquieu, « n'eurent que trois choses dans la tête : arriver, se battre et s'en retourner ».

Il était d'une branche collatérale de cette antique, illustre, aventureuse, romanesque, héroïque, tragique maison dont les membres ont marqué de leur nom et souvent de leur sang toutes les pages de l'histoire d'Écosse et de sa légende pendant le règne des non moins tragiques Stuarts.

L'infortunée rivale et victime d'Élisabeth, Marie Stuart, eut pour tuteur politique James Hamilton, deuxième comte d'Arran, premier duc de Châtel-

1. Histoire de la littérature française à l'étranger, depuis le commencement du XVII^e siècle, par A. Sayous, t. II, p. 321.

lerault, dont la régence précéda celle de la reine mère Marie de Lorraine.

Le régent usurpateur Murray, frère naturel de Marie Stuart, tomba sous la balle d'un membre de la famille Hamilton, qu'il avait dépouillé.

Le frère du duc de Châtellerauld, John Hamilton, évêque de Saint-Andrews, fut pendu sans jugement en 1571 à Stirling, en représaille de la mort de Murray; ce supplice ne tarda pas à être expié par la mort du régent Lennox, troisième dépositaire de cette autorité fatale à tous ceux qui la saisissaient, et dont le comte de Morton devait à son tour payer de la vie la possession précaire.

Le fils du duc de Châtellerauld, James Hamilton, prétendant malheureux au gouvernement de l'Écosse et au cœur de Marie Stuart, devint fou de la double déception de son ambition et de son amour.

Son petit-fils, James Hamilton, comte de Cambridge, favori de Jacques I^{er}, mourut en 1625, empoisonné, dit-on, par son rival, le duc de Buckingham, laissant deux héritiers, l'un mort le 16 mars 1649, sur l'échafaud, en expiation du crime de son dévouement à Charles I^{er}; l'autre tombé sur le champ de bataille de Worcester, victime de sa fidélité à Charles II (1651).

C'est en lui que s'éteignait la descendance mâle de cette famille, épuisée par tant de blessures et de pertes, mais dont une greffe féconde, un mariage avec l'héritière de la maison de Selkirk-Douglas,

apaisant des haines séculaires, ranima le tronc foudroyé et renouvela la sève.

Si, pour rendre plus saisissant l'exemple de ces fatalités héréditaires, triste privilège de certaines maisons, nous prolongions cette revue des portraits voilés de noir dans la galerie des ancêtres de notre conteur, nous trouverions encore l'image du quatrième duc d'Hamilton, James, comte de Selkirk-Douglas, tué en duel en 1712 par lord Mohun.

Les Hamilton collatéraux, auteurs directs de notre Antoine, ont aussi leurs tristes souvenirs et leurs sombres trophées. Ils ont compté aussi leurs héros et leurs martyrs.

L'un d'eux, Patrick Hamilton, né en 1503, devait même offrir le dramatique exemple et l'étrange contraste, dans cette race de royalistes et de catholiques fidèles, sinon fanatiques, d'un révolutionnaire et d'un hérétique, mort à vingt-trois ans sur le bûcher.

On le voit, Antoine Hamilton avait de qui tenir comme courage, comme esprit, comme galanterie. Sa fidélité militante, son culte de l'honneur, sa jeunesse aventureuse et martiale, sa mélancolique philosophie de courtisan du malheur, son exil honoré, sa fière pauvreté, ses succès de cour, le talent littéraire par lequel il ennoblit sa vie, corrigea l'amertume de sa destinée et récompensa l'hospitalité de la France : toutes ces épreuves im-

méritées, tous ces services, tous ces mérites, toutes ces qualités charmantes, étaient bien dans la tradition de sa famille et le génie de sa race.

Il était né vers 1646, en Irlande, et, selon quelques-uns, à Drogheda, dans le comté de Tipperary, au commencement des guerres civiles¹.

Son père était le chevalier Georges Hamilton, « petit-fils du duc d'Hamilton, qui fut aussi duc de Châtellerault en France² ». Sa mère était Marie Butler, sœur du duc d'Ormond, vice-roi d'Irlande et grand maître de la maison de Charles I^{er}.

Après la mort de l'infortuné monarque, la famille d'Hamilton, dépouillée, persécutée, suivit la fortune errante de la dynastie déchue et proscrite.

Le prince de Galles et le duc d'York, son frère, dirigeaient de loin cet exode de leurs fidèles au milieu d'un peuple généreux et d'une cour hospitalière. La famille d'Hamilton demeura à Saint-Germain, auprès de ses augustes maîtres, tout le temps que dura l'insolente et rapide fortune de l'usurpateur. Cromwell mort, elle retourna en Angleterre, époque à laquelle le prince de Galles remonta sur le trône, sous le nom de Charles II, célèbre dans l'histoire et la chronique.

1. Il était ainsi un peu plus jeune que La Bruyère, un peu plus âgé que Fénelon.

2. *Œuvres du comte Antoine Hamilton* (Paris, chez Antoine-Augustin Renouard, 1812), t. I^{er}, p. xvi de la Notice (par Auger).

Arrivé en France à quatre ans, Antoine Hamilton était âgé de près de quatorze ans lorsqu'il la quitta. Il avait pu s'imprégner à loisir, par goût autant que par reconnaissance, et avec la facilité particulière au premier âge, de la langue, du génie et des mœurs de cette seconde patrie. Il ne devait point perdre à la cour de Saint-James, où l'on parlait français comme à Versailles, et où Saint-Évremond et le comte de Gramont entretenaient un courant d'idées et de passions à la française, l'attrait et le bénéfice de cette première éducation.

A l'âge de l'activité, de l'ambition, de l'avancement, Antoine ne tarda pas à sentir qu'il ferait médiocrement ses affaires dans ce milieu frivole, où des influences de toute sorte gênaient la libre expansion et contrariaient le crédit d'un esprit honnête et sérieux, incapable d'arriver par tous les moyens ou de se contenter de succès de cour.

Il avait d'ailleurs contre lui, plus encore que pour lui, ses services, ses mérites et surtout sa qualité de catholique, qui imposait à l'égoïste bienveillance de Charles II les réserves de la raison d'État.

Antoine se décida donc, comme plus d'un autre, à prendre du service dans les armées de Louis XIV, et il y figurait modestement, mais dignement, ainsi qu'aux fêtes, ballets et carrousels olympiens de Versailles, quand l'avènement de

Jacques II, plus propice à ses intérêts, le rappela en Angleterre. Le tour de faveur des catholiques était arrivé. Antoine fut donc placé en Irlande, au milieu des influences paternelles, et y fit assez rapidement son chemin, grâce à la prédilection sincère et à la protection efficace du lord-lieutenant d'Irlande, lord Clarendon, fils du chancelier.

En 1686, nous le trouvons lieutenant-colonel d'un régiment, plus tard, colonel, gouverneur de Limerick et conseiller privé (privy counsellor). Il commandait un régiment à cette bataille de La Boyne, où nous l'avons présenté au lecteur dans un cadre martial de sang et de feu, de poussière et de fumée. Ses frères cadets, Richard et John, y combattirent à ses côtés. John fut tué plus tard en 1694, à la bataille d'Aghrim. Richard passa en France avec son frère et y servit.

Comme Berwick, les Hamilton avaient rejoint en France, non sans espoir de retour, leur roi exilé; et, depuis lors, nous les verrons, l'un s'effacer dans une vie purement militaire et privée, qui n'a point laissé de traces; l'autre, Antoine, mettre à profit pour sa curiosité et sa malignité, sinon pour son plaisir et son ambition, les bonnes fortunes d'observation de son séjour au milieu de cette cour de province, de campagne, de Saint-Germain, pauvre, triste, isolée, toute confite en étiquettes surannées et en bigots préjugés.

A ce séjour de contrainte, d'ennui, de pén-

tence, l'historien encore inédit du comte de Gramont échappait le plus souvent qu'il pouvait, pour se retremper dans les magnificences de Versailles au déclin, encore si brillant, du grand règne, ou pour prendre, aux fêtes multipliées par le génie et l'ambition de la duchesse du Maine, la part d'un spectateur distingué et d'un acteur applaudi.

Hamilton, qui avait ses raisons pour cacher son cœur, mis parfois à de rudes épreuves, sous un scepticisme d'emprunt et de sauvegarde, n'en avait aucune pour cacher son esprit, et le montrait, sans prétention ni embarras, comme un vrai gentilhomme montre son épée ou décline son titre.

Ses bons mots étaient cités dans une famille où, comme chez les Mortemart, tout le monde en disait volontiers, et le plus aimable des Gramont était encore Hamilton, devenu le beau-frère de son héros.

Pour ses petits vers, on les récitait et on les louait aux meilleurs endroits, et il était au même degré que Coulanges, Saint-Aulaire, le duc de Nivers, La Chapelle, Malézieux, Chaulieu et La Fare, le convive bienvenu des festins choisis, et le chansonnier, l'épistolier, le sigisbée favori des plus galants salons et des ruelles les plus influentes.

Il eût pu être sans doute de l'Académie, s'il l'eût voulu. Il ne le voulut point, par épicurisme, nonchaloir, modestie, et peut-être un peu aussi par fierté. Il était de ceux qui savent ce qu'ils va-

lent, sans s'estimer au-delà et sans se soucier de paraître. Il était de ceux qui font plus de cas de l'honneur que des honneurs, qui sont modestes quand ils se considèrent, et fiers quand ils se comparent.

Toute la vie d'Hamilton est dans ce peu de mots. Courtisan indépendant à la façon de Lassel, de Tréville et de quelques autres qui devaient plus mal finir que par la dévotion, Bussy, par exemple; sans sollicitude d'ambition, accoutumé à se contenter de peu par l'expérience et la nécessité, sans autre famille que les Gramont et les Berwick, n'ayant jamais eu, semble-t-il, le goût du mariage ni des bonheurs domestiques; occupé uniquement de plaire, sinon d'être admiré, et d'être aimable, sinon d'être aimé; mettant plus de zèle à soigner et à soutenir la gloire du comte de Gramont, qui était son œuvre, qu'à établir la sienne propre, Hamilton arriva ainsi, sans emplois, sans charges, sans fortune, sans enfants, sans soucis, sans illusions, sans regrets ni sans espérances, à l'âge de la retraite et du détachement suprême.

Une seule fois, en 1708, il se laissa encore aller, par un reste d'enthousiasme ou une fidélité au devoir d'autant plus honorable qu'elle était plus désintéressée, à ces généreuses chimères de sa jeunesse qu'encourageait la tentative d'un prince plus romanesque encore qu'héroïque. A soixante-deux ans, il reprit le harnois d'aventure avec son

frère Richard pour accompagner, pour guider plutôt, car il était de ceux qui vont en tête, l'expédition bientôt avortée du chevalier de Saint-Georges.

« Il ne dépendit pas d'eux qu'elle ne fût sérieuse ou du moins honorable pour ceux qui l'avoient entreprise. Ce fut contre leur avis et au mépris de leurs vives représentations que les timides, peut-être les traîtres l'emportant, on prît le parti de se rembarquer pour regagner les côtes de France¹. »

C'est à ce moment de déception suprême, de renonciation définitive aux vanités de l'épée et de détachement progressif des pompes de ce monde, des succès de la cour et des plaisirs du bel esprit, à ce moment enfin où, dans Hamilton, le gentilhomme portait le deuil de la restauration désormais impossible et le biographe du comte de Gramont portait le deuil de son héros mort en 1707, que Saint-Simon l'a rencontré soit à Versailles, soit à Saint-Germain, soit à Sceaux, soit à cette maison des champs de sa sœur, à ce chalet des Moulineaux, que l'auteur du conte du Bélier a ennobli du nom de Pontalie et illustré en y plaçant le théâtre d'une de ses ironiques fictions. Le peintre des Mémoires a croqué en quelques

1. *Mémoires de Saint-Simon*, t. VI, chap. II.

traits de plume les deux nobles exilés, Antoine et Richard Hamilton, qu'il cite en ces termes dans le dénombrement de la croisade royaliste avortée en 1708 :

« Les Hamilton étoient frères de la comtesse de Gramont, des premiers seigneurs d'Ecosse, braves et pleins d'esprit, fidèles. Ceux-là, par leur sœur, étoient fort mêlés dans la première compagnie de la cour; ils étoient pauvres et avoient leur bon coin de singularité¹. »

Le portrait eût été moins bref, moins dédaigneux, s'il eût été peint par un homme plus à même de connaître Antoine Hamilton et de le goûter, et surtout si celui-ci n'eût pris toute sa vie lui-même le soin de se cacher. Il n'employait en effet son talent qu'à divertir les sociétés dont il jouissait et qui jouissaient de lui sans bruit. Son principal ouvrage, son chef-d'œuvre, et un des chefs-d'œuvre de la langue, consistait dans des Mémoires qui semblaient ne devoir intéresser que sa famille. Ils ne furent composés qu'en 1704, ne furent publiés qu'en 1713, six ans après la mort de son héros, le comte de Gramont, et n'arrivèrent en France que discrètement, furtivement, sous le manteau, par la voie de Hollande, cette

1. *Mémoires*, t. VI, ch. II.

route de traverse de toutes les hardiesses prudentes, de toutes les nouveautés suspectes, de toutes les gloires anonymes, de tous les succès clandestins.

Péché mignon de grand seigneur se compromettant aux badinages littéraires, les célèbres Mémoires du fameux chevalier de Gramont ne parvinrent ainsi que peu à peu au public, avec l'attrait et le mystère du fruit défendu, désavoués tout haut, avoués tout bas par leur père, et contribuèrent beaucoup plus à la réputation du héros qu'à celle de l'auteur. Pour les contemporains même les plus amis, les plus indulgents, les plus lettrés; pour tous ces honnêtes gens et tous ces beaux esprits dont il cultivait le commerce et qui s'honoraient du sien, Hamilton demeura un homme aimable par excellence, un courtisan exquis, l'auteur de cette Épître au comte de Gramont, louée par Boileau lui-même; l'auteur de ces lettres au maréchal de Berwick qui circulaient à la cour et même à la ville comme des modèles d'atticisme, de louange délicate ou de fine ironie; un conteur charmant, un chansonnier malin, un rimeur élégant et facile; mais nul, même parmi les commensaux de Saint-Germain, les habitués des Moulineaux, les Oiseaux de Sceaux, les premiers roués du Temple, ne soupçonna peut-être que cet homme d'esprit avait son génie, et qu'il était l'auteur de cette chronique de cour, de ce

tableau de mœurs qui est un de nos meilleurs tableaux d'histoire.

Ni Boileau, ni M. de Dangeau, ni M. de Campistron, ni M. de Saint-Aulaire, ni M. de Malézieu, ni M. de Mimure, ni M. de la Chapelle, ni le comte de Coulanges, ni le marquis de La Fare, ni l'abbé de Chaulieu, ne se doutaient que leur rival en vers fût leur maître en prose, et qu'il fût autre chose et beaucoup plus qu'un second Voiture ou qu'un « autre Saint-Évremond¹ », que l'auteur d'une épître lue « avec un plaisir extrême » par le plus redoutable des censeurs, où tout lui avait paru « également fin, spirituel, agréable et ingénieux », à laquelle, enfin il « n'avait rien trouvé à redire que de n'être pas assez longue », ce qui ne lui avait pas semblé un défaut « dans un ouvrage de cette nature, où il faut montrer un air libre, et affecter même quelquefois, à son avis, un peu de négligence² ».

Pour Chaulieu, qui fait profession « d'estimer Hamilton jusqu'à la vénération et de l'aimer jusqu'à l'adoration³ », il n'était aussi certainement qu'un émule, qu'un rival (de ceux qu'on ne déteste

1. Lettre de M. de la Chapelle à Hamilton (*Œuvres*, t. III, p. 48).

2. Lettre de M. Despréaux à Hamilton (*Œuvres*, t. III, p. 209.)

3. Lettre de Chaulieu à Hamilton (*Œuvres*, t. III, p. 209.)

point), rimant pour se désennuyer au milieu de la cour claustrale de Saint-Germain, et durant les rares accès d'inspiration d'une vie épicurienne « également éloignée du travail et de l'oisiveté », arrachant à sa veine indolente quelques pièces de vers sans éclat, mais non sans charme, pareilles à ces filets d'eau de roche, vifs, frais et clairs, mais privés de saveur et de parfum.

Tel est, en effet, Hamilton poète, à qui manquent le prestige de l'imagination et l'art profond des mystères de l'harmonie, mais qui devine parfois ce qu'il ignore, rencontre par hasard ce qu'il ne cherchait point, se passe à merveille de ce qui lui manque, enfin dont la Muse pédestre marche parfois comme si elle avait des ailes.

Voltaire, versificateur habile plutôt que poète, et qui avait, comme Hamilton, l'haleine courte, a justement loué ces vers :

Qui courent avec grâce et non à quatre pieds,
Comme en fait Hamilton, comme en fait la nature.

Mais celui qui a le mieux peut-être défini le charme et le mérite de la poésie court-vêtue d'Hamilton, c'est M. de La Chapelle, quand il l'invoque en ces termes :

O toi qui sur l'Hélicon voles,
Et qui, dans tes essors divers,
Près des Muses que tu cajoles,
Sûr de toi, jamais ne te perds ,

.... Apprends-moi l'art de badiner
 Sans ramper ni sans me gêner !
 De tes cadences accouplées
 Apprends-moi l'art miraculeux,
 Comment, en rimes redoublées,
 Vingt fois avec un tour heureux,
 A nos oreilles rappelées,
 Ton vers court et pourtant nombreux
 Enferme un sens noble et nerveux.
 Loin des expressions enflées,
 On voit dans tes plus simples jeux
 Toutes les grâces assemblées.
 De ce style vif et serré
 Qu'on crut par la Parque cruelle
 Avecque Chapelle enterré,
 L'honneur par toi se renouvelle ¹.

Pour la prose d'Hamilton, et c'est par là qu'il est grand, prose des Mémoires de Gramont, prose des Contes, nul ne l'a mieux définie que lui-même, dans le portrait qu'il trace à la fois, sans s'en douter, de sa sœur et de sa Muse, ou pour écarter ces noms solennels qui ne lui vont pas, remarque avec raison Sainte-Beuve, de sa Grâce d'écrivain.

« Elle avoit, — dit-il de cette M^{lle} d'Hamilton qu'épousa le comte de Gramont, ou plutôt qui s'en fit épouser, — le front ouvert, blanc et uni, les cheveux bien plantés, et dociles pour cet

1. *Œuvres d'Hamilton*, t. III, p. 39.

arrangement naturel qui coûte tant à trouver. Une certaine fraîcheur, que les couleurs empruntées ne sauroient imiter, formoit son teint. Ses yeux n'étoient pas grands, mais ils étoient vifs, et ses regards signifioient tout ce qu'elle vouloit; sa bouche étoit pleine d'agréments et le tour de son visage parfait; un petit nez délicat et retroussé n'étoit pas le moindre ornement d'un visage tout aimable... Son esprit étoit à peu près comme sa figure. Ce n'étoit point par ces vivacités importunes dont les saillies ne font qu'étourdir qu'elle cherchoit à briller dans la conversation; elle évitoit encore plus cette lenteur affectée dans le discours dont la pesanteur assoupit; mais, sans se presser de parler, elle disoit ce qu'il falloit et pas davantage.

« C'est ainsi, dans sa diction parfaite, conclut Sainte-Beuve, qu'Hamilton m'apparaît lui-même. »

Heureux les écrivains qui possèdent l'art de dire tout ce qu'il faut, et rien que ce qu'il faut ! Leur charme est éternel.

La page que nous venons de citer est de celles, entre cent, qui ont fait des Mémoires du chevalier de Gramont un des modèles accomplis de cette perfection tempérée, de cet art dans le naturel et de ce naturel dans l'art qui marquent cette belle période intermédiaire de notre littérature, entre les

grandeurs parfois monotones et les grâces souvent trop sévères du siècle de Louis XIV et de Bossuet, et l'élégance corrompue et l'éloquence déclamatoire du siècle de Louis XV et de Rousseau.

C'est grâce à cette page et à beaucoup d'autres semblables que Voisenon plaçait les *Mémoires de Gramont* « à la tête de ceux qu'il faut régulièrement relire tous les ans » ; que Chamfort appelait ce livre « le bréviaire de la jeune noblesse », en oubliant d'ajouter toutefois « de décadence », enfin que La Harpe y signalait et y admirait cet art toujours heureux de conter les petites choses dans le style des grandes et les grandes dans le style des petites, ou plutôt d'y parler de toutes choses dans le style qui leur convient, avec le tour vif, simple et hardi de la conversation.

Les Contes, connus du vivant de l'auteur, qui les avait dédiés à des personnes de son intimité, pour lesquelles il les avait écrits, par jeu, par gaigeure, par défi, dans le but de se distraire en se moquant de tout, et de les divertir non sans se moquer d'elles et de l'engouement à la mode pour les romans à grands sentiments et les récits orientaux, à images outrées et à intrigues enchevêtrées l'une dans l'autre, les Contes d'Hamilton ne furent publiés qu'après sa mort. Deux d'entre eux, les *Quatre Facardins* et *Zénéide*, sont restés inachevés, soit que l'auteur les ait, par une malice de plus, laissés volontairement tels et ait abandonné à la patience

des imaginations trop curieuses le soin de débrouiller ses fantastiques et humoristiques imbroglios, soit que la piété trop scrupuleuse de sa nièce et héritière ait condamné au feu ces enfants dangereux d'une Muse profane. C'est là du moins une assertion attribuée à Crébillon fils par une tradition qui n'a rien d'invraisemblable, et sur laquelle nous aurons à revenir.

Nous réservons en effet pour la courte Préface, l'Argument d'explications et d'initiations nécessaires qu'on trouvera en tête de chaque Conte, le résumé des observations, interprétations et critiques auxquelles ces récits peuvent donner lieu.

Nous n'avons en ce moment qu'à indiquer brièvement la source de leur inspiration, singulièrement favorisée par le génie naturel d'un homme né en Irlande, de souche écossaise, dont notre pays fut la seconde patrie, et que ces influences d'origine ou d'acquit prédisposaient si heureusement à appliquer à un jeu d'imagination toutes les ressources de l'ironie française et de l'humour britannique.

Selon Sainte-Beuve, les Contes ont été écrits en concurrence et en émulation des Mille et une Nuits, dont la vogue était dans son triomphe.

Ce triomphe, il nous semble, devait paraître excessif et ridicule aux yeux d'un homme caustique, d'un esprit implacablement pondéré, ennemi naturel des exagérations, des ambiguïtés et des

longueurs des récits chevaleresques, féeriques, orientaux.

Nous inclinierions donc à croire à l'intention d'ironie, de parodie, généralement attribuée (c'est l'avis d'Auger et de M. Sayous) à ces récits aux propos interrompus, aux actions entre-croisées, aux héros sans cesse renouvelés des Contes d'Hamilton.

C'est moins en imitation qu'en charge d'un procédé agaçant, dont l'abus corrompt l'effet des fictions transportées dans notre langue par Galland, et gâte, malgré sa souplesse et ses séductions, jusqu'au charme de la narration de Gil Blas, éternel chef-d'œuvre pourtant des romans d'intrigue et d'aventure, que l'auteur de Fleur-d'Épine et des Quatre Facardins s'est plu à rompre sans cesse le fil d'Ariane de ses labyrinthes, et se fait un jeu d'agiter systématiquement et malignement cette eau vive de son récit, d'abord si claire, bientôt si trouble.

Qu'on songe à cette succession précipitée des incidents les plus bizarres et à l'intervention agaçante dans l'action de personnages qui semblent y tomber des nues, s'y raccrochent à toutes les branches, et s'évertuent en vain à reprendre pied et à regagner le bord : on reconnaîtra sans peine qu'Hamilton, doué par la nature de cette clarté qui est le génie des maîtres, selon Vauvenargues, et de cette gaieté de l'esprit qui en marque la force, s'est fait un malin plaisir de dérouter ses

lecteurs, au point même de les laisser le bec dans l'eau d'un récit inachevé.

Le XVII^e siècle, il ne faut pas l'oublier, nourri d'une éducation littéraire où les influences italiennes et espagnoles se mêlent aux traditions classiques, eut toujours un goût prononcé, un moment professa même un engouement véritable pour les contes, fussent-ils de la Mère Oie, et prit un plaisir extrême à celui de Peau-d'Ane et à bien d'autres. Le chroniqueur Loret les montre encore en vogue en 1650, et amusant les salons du meilleur monde à cette époque.

Le dernier quart du XVII^e siècle est signalé par le regain de crédit de ces fictions au charme éternel, qui jouissent du privilège de divertir les grands comme les petits enfants. Toute une littérature naît de cet engouement nouveau du public, et étale, avec la luxuriance des végétations parasites, ses travestissements, ses rajeunissements des types traditionnels et des figures populaires de la légende féerique.

« Quand on fut las, — dit le savant et ingénieux auteur de la *Lettre critique* qui sert d'introduction à la meilleure et à la plus récente édition que nous possédions des *Contes de Perrault*; — quand on fut las des romans allégoriques, des *Portraits*, des *Maximes*, des *Caractères*, des *Conversations* et des romans d'amour

on en revint aux contes de fées, et ce fut le genre à la mode, dans le dernier quart du siècle, chez la marquise de Lambert, qui habitait le bel hôtel occupé aujourd'hui par le cabinet des médailles, et où se réunissait une société spirituelle et choisie dont Fontenelle était le principal personnage; chez la comtesse de Murat, femme de beaucoup d'esprit, qui écrivait elle-même des contes agréables et qui a laissé des vers charmants; chez M^{me} d'Aulnoy, amie de Saint-Évremond, et qui se fit elle-même une réputation par ses *Contes de fées*; chez M^{me} Le Camus, autre femme aimable et lettrée, parente du cardinal de ce nom, épouse d'un conseiller d'État; chez la duchesse d'Épernon, chez la comtesse de Gramont, etc. Les Recueils de Conrart sont remplis de compositions de cette espèce qui n'ont point vu le jour, et qui attestent la passion avec laquelle on s'adonnait à cet amusement dans les réunions de la société parisienne. Une littérature populaire fut ainsi élevée au rang de littérature du beau monde¹..... »

M. Ch. Giraud, comme Sainte-Beuve, incline à penser que La Fontaine et Hamilton autorisèrent et encouragèrent ce goût par leur suffrage et leur

1. *Contes de Charles Perrault*, édition donnée chez Louis Perrin, par Charles Giraud, de l'Institut; 1865.

exemple. Nous croyons que ni lui ni l'autre des deux maîtres que nous citons n'a tenu assez de compte de la note critique et ironique, de l'affectation de naïveté et de la verve épigrammatique qui parfois soulève le voile en montrant son rire et ses dents, chez La Fontaine lui-même, mais surtout chez Hamilton.

Il n'est pas douteux qu'il n'y ait eu bientôt satiété, lassitude, réaction contre ce tyrannique envahissement, cette inondation périodique de tomes nouveaux de l'inépuisable Bibliothèque bleue. Les Contes de fées de Perrault, le modèle du genre, sont de 1697. Les Mille et une Nuits, traduites par Galland, sont de 1704-1708. Il est certain qu'à cette dernière époque, où commence la débâcle des idées et des mœurs anciennes, et où le monde court vers les hardiesses d'opinion et les licences de conduite de la Régence, il y a eu un mouvement de révolte contre le joug des crédulités populaires.

Hamilton semble avoir donné le branle à cette croisade sceptique contre les ennuis profanes, à défaut d'oser rire des ennuis sacrés. Ses Contes sont surtout des épigrammes et sous la forme la plus maligne, puisqu'elle consistait à ridiculiser l'usage par l'abus et à railler la superstition romanesque et l'intolérance féerique sous prétexte de les flatter, sur leur théâtre même et avec le costume de leurs acteurs.

M. Auger ne met pas en doute cette intention d'Hamilton, ami de M^{lle} de La Force, une des illustrations de la littérature romanesque, et qui devait goûter l'Oiseau bleu, la Belle aux cheveux d'or, la Chatte blanche et la Biche au bois de M^{me} d'Aulnoy, mais qui n'était pas obligé d'admirer au même degré Marmoisan de M^{lle} L'Héritier. Il prisait encore moins les rapsodies ineptes nées du succès lucratif des Mille et une Nuits, et dont une foule de plagiaires inhabiles à préparer l'opium de cette littérature narcotique inondaient les libraires, rebutant les délicats et ne prenant que les grossiers à l'enseigne de leur caravansérail grotesque et de leur fantastique puéril.

« Nous avons entendu des gens à qui l'on ne pouvait refuser ni les lumières ni le goût se plaindre sérieusement de ce que les contes d'Hamilton étaient remplis d'extravagances. Hamilton leur aurait sans doute répondu : « Messieurs, vos reproches me flattent infiniment ; je n'ai travaillé que pour les mériter » ; et puis il leur aurait dit le mot de l'énigme. Nous allons le leur dire pour lui. La traduction des *Mille et une Nuits* venait de paraître ; les femmes de la cour dévoraient ce livre et en raffolaient. Hamilton les railla sur leur engouement pour un ouvrage plein d'aventures invraisemblables et absurdes. On lui porta le défi d'en faire autant ; il

l'accepta, et se mit à faire des contes de fées pour se moquer de la féerie, comme Cervantes avait fait *Don Quichotte* pour tourner la chevalerie en ridicule. Telle est l'histoire, tel fut le dessein de *Fleur d'Épine*, des *Quatre Facardins* et de *Zénéide*. Cette explication, nous le sentons bien, ne suffirait pas pour convertir les détracteurs des *Contes* d'Hamilton et concilier à ces contes de nouveaux partisans, s'ils n'avaient d'autre mérite que d'enchérir sur l'extravagance des récits faits par Schéhérazade au sultan Schah-Riar. Mais cette folie, dit La Harpe, « est si
« gaie, si piquante, relevée par des saillies si
« heureuses et si imprévues, que l'on y reconnaît
« à tout instant un homme très-supérieur aux
« bagatelles dont il s'amuse¹. »

Nous n'en dirons pas davantage. Il est temps de donner la parole à Hamilton. Nous avons dit de sa vie, qui est presque tout entière dans ses ouvrages et pour le reste demeure cachée par une sagesse épicurienne, non moins discrète que la sagesse stoïcienne, tout ce que le public en doit connaître. Le surplus se devine assez. Renvoyons donc le lecteur curieux à ces Mémoires de Gramont dont nous caressons le rêve de publier un jour

1. Notice sur *Hamilton* (par Auger), en tête de l'édition de 1812.

l'édition définitive, à ces Œuvres mêlées, lettres et vers, où l'on saisit, comme au passage : « cette plaisanterie légère, presque subtile, qui est à l'usage seul des gens d'esprit du grand monde et où Hamilton est sans pareil. » Nous ouvrons par le Béliier la série de ces Contes où triomphent « un faux sérieux plein de grâce, une moquerie imperceptible qui frappe néanmoins très-juste et côtoie en se jouant la médisance¹. » Il ne nous demeure donc plus qu'à apprendre au lecteur que le comte Antoine Hamilton, un de ces rares hommes dont on pouvait répéter ce que Ninon de Lenclos disait de son héros le comte de Gramont, que « c'était le seul vieillard qui ne fût point ridicule à la cour », mourut dans l'été de 1720, à Saint-Germain-en-Laye, où il s'était retiré.

C'est à soixante-quatorze ans qu'il se drapa silencieusement dans son manteau de pèlerinage et s'endormit dignement du dernier sommeil, sans fanfalerie et sans faiblesse, « sans faire l'enfant en rien », suivant un mot du temps.

Le sage profane finit en sage chrétien, muni des sacrements de cette religion dont Bacon a dit qu'un peu de philosophie en éloigne et que beaucoup de philosophie y ramène, et confiant dans l'indulgence de Dieu, qui n'a certainement pas

¹. *Histoire de la Littérature française à l'étranger...*, par M. Sayous, t. II, p. 336.

eu la force de damner, comme la servante de La Fontaine l'espérait pour son maître, un homme plus malicieux que méchant, et dont l'esprit ne doit point faire oublier le cœur.

M. DE LESCURE.





NOTICE

SUR LE CONTE DU BÉLIER

Les trois premiers contes d'Hamilton parurent à Paris en 1730, dix ans après la mort de l'auteur, chacun en un volume. En 1731 fut donné un recueil d'*Œuvres diverses*, terminé par le conte non achevé de *Zénéide*. Tous ces volumes isolés furent pour la première fois réunis en corps dans l'édition de 1749, 6 vol. in-12. Cette édition fut réimprimée à Paris en 1762, 1770, en 1776, et enfin à Bouillon en 1777.

L'édition de M. Auger (1803) et l'édition de M. Renouard (1812) ont été bien accueillies du public et de la critique, et ont fixé définitivement le texte. C'est celui que nous reproduisons.

« Une des erreurs de cette édition que j'ai le plus à cœur parce que je l'ai partagée, — dit M. Renouard en faisant allusion à l'édition d'Auger (1803), — c'est d'avoir interverti l'ordre des deux premiers *Contes* et placé en avant celui de *Fleur d'Épine*, tandis que plusieurs passages de ces mêmes contes et d'autres écrits de l'auteur montrent clairement que le *Bélier* fut composé le premier. D'ailleurs, *Fleur d'Épine* et les *Quatre Facardins*, récits faits par Dinarzade et par le prince de Trébizonde, ne doivent

pas être séparés. Je ne me suis aperçu de cette transposition que quand il ne dépendait plus de moi de la réparer¹. »

Plus heureux que M. Renouard, nous avons pu éviter l'écueil qu'il a signalé, et préserver notre édition de l'unique faute qu'il reproche à la sienne. Par un double hommage à l'ordre chronologique et à l'ordre logique de ces compositions légères, qui n'en sont pas moins des événements littéraires et méritent d'être traitées avec le respect critique et historique, nous inaugurons, comme l'auteur lui-même, la série des contes par *le Béliet*. Ce n'est pas que cette nomenclature n'ait eu ses contradicteurs, et que M. Sayous n'émette, à titre seulement, il est vrai, de conjecture permise, l'opinion que le conte inachevé de *Zénéide* « fut composé tout de suite après et peut-être même avant *le Béliet* »². » Ce n'est là qu'une hypothèse, et nous ne devons admettre comme règle que ce qui a le caractère de la certitude. Or l'opinion du meilleur éditeur d'Hamilton, conforme à la tradition, ne permet pas d'hésiter à suivre une attribution assez justifiée aux yeux de M. Renouard pour lui avoir fait regarder comme nécessaire le *meâ culpâ* que nous avons cité.

« *Le Béliet*, — dit M. Auger, — n'eut point pour objet, comme *Fleur d'Épine*, *les Quatre Facardins* et *Zénéide*, de ridiculiser en l'exagérant la folie des contes de fées ; il doit son origine à une autre cause. » Cette cause particulière et presque personnelle à Hamilton, la voici : Le roi avait fait présent au comte de Gramont de la terre des Moulineaux, entre Issy et Meudon, qui lui était revenue par la mort de Félix, son chirurgien³. Le site

1. *Avis de l'éditeur*, p. x, au t. 1^{er} des *Œuvres du comte Antoine Hamilton* (1812).

2. Sayous, *Histoire de la Littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVII^e siècle*, t. II, p. 341.

3. *Mémoires de Saint-Simon*, t. IV.

était agréable et pittoresque. Il fut encore embelli par les soins intelligents que prit la comtesse de Gramont, sœur d'Hamilton, pour cultiver et mettre en relief les frustes beautés d'un séjour bientôt favori. Pour une résidence ainsi habitée, rendez-vous de prédilection d'une société choisie, à l'époque des villégiatures élégantes, dont les fêtes mythologiques et les galants décameron rivalisaient presque avec les Divertissements de Sceaux et Chatenay, le nom de Moulineaux était quelque peu vulgaire. La préciosité des maîtres nouveaux de l'antique domaine s'en offusqua. Piqué au jeu de quelque malicieuse et coquette gageure, Hamilton se chargea de désenbourgeoiser, de poétiser le théâtre habituel de ses promenades épicuriennes et de ses faciles inspirations.

« La comtesse, selon M. Auger, trouvant le nom de Moulineaux trop peu digne d'un lieu qu'elle avait rendu charmant, changea ce nom en celui de Pontalie, et Hamilton fut chargé de fabriquer des titres pour ce nouvel anobli.

« Il imagina alors un géant *Moulineau*, antique possesseur du terrain, un vieux druide, son voisin, dont la fille, jeune et belle, avait nom *Alie*, était aimée du géant qu'elle abhorrait, et un prince de Noisy, amoureux d'elle aussi, mais de plus tendrement aimé. Il prêta ensuite à tous ces personnages les aventures les plus extraordinaires ; et comme dans ces aventures certain pont joue un rôle assez considérable, il feignit qu'on l'avait appelé *Pont-d'Alie* en mémoire de l'héroïne, et que, dans la suite des siècles, la tradition des événements s'étant perdue parmi les hommes, de *Pont-d'Alie* on avait fait *Pontalie*. »

Ainsi fut créée la légende romanesque de ce nom, « assez mal trouvé, dit M. Sayous, qui ne vit plus que dans le charmant conte du *Bélier*, où on lit les aventures merveilleuses de la belle *Alie*, du prince de Noisy, de *Férandine*, du beau *Pertharite* et de la *Mère aux Gaines*, sans oublier le géant *Moulineau*, un des grands sotts les plus amusants dont on ait écrit l'histoire. »

Le conte du *Bélier*, quoique écrit à la requête de la comtesse de Gramont et pour débaptiser Les Moulineaux, le fut surtout pour être offert à une belle et spirituelle personne attachée à la duchesse de Berwick, à qui il est galamment dédié. Cette M^{lle} B....., seule innommée (mystère du cœur, pudeur des amours heureuses ou des passions traversées) dans ce groupe charmant des Grâces favorites et des Muses habituelles d'Hamilton M^{lle} O'Brien de Clare, M^{lle} Skelton, M^{lle} Middleton, la comtesse de Ploydon, semble avoir été l'objet non-seulement des tendresses cachées du conteur, mais de ses prédilections d'esprit. C'est à elle que dans ses lettres il consacre expressément cette fleur de son imagination, née en apparence du désir d'illustrer un lieu habité par sa sœur et honoré plusieurs fois de la visite du roi d'Angleterre et de la cour exilée de Saint-Germain, mais qui lui semble surtout cher par le souvenir de celle qu'il préférerait à toutes les autres et qui peut-être l'avait distingué. C'est à cette M^{lle} B....., trop souvent absente, à son gré, de Saint-Germain, assujettie qu'elle était à suivre tour à tour en Guyenne et en Espagne la destinée errante de la duchesse de Berwick, qu'Hamilton rend compte, dans une sorte de journal épistolaire, des fêtes variées de Sceaux et des rares incidents du monotone Saint-Germain. C'est à elle enfin qu'il offre ses regrets et ses excuses, en réponse à son reproche de n'avoir pas eu la primeur du *Bélier*, indiscrètement déflorée par suite de la complaisance d'un messager infidèle.

« Je vous prie de croire que j'aurois plutôt jeté le *Bélier* dans la rivière que de le lâcher parmi ces précieuses et ces espèces inconcevables; je vous demande pardon de l'avoir laissé voir à M^{me} C... et à la famille de Pontalie avant que de vous l'envoyer. Je vous ai déjà dit qu'il étoit à vous et fait exprès pour vous¹. »

C'est enfin à M^{lle} B... , qui devait avoir la confiance

1. *Lettres et Épîtres* (t. III des *Œuvres*, p. 155).

sans partage de *Zénéide*, qu'Hamilton écrit encore en ces termes, qui peignent assez bien leur galant commerce :

« Je vous sais si bon gré, Mademoiselle, d'avoir songé à moi, de m'avoir écrit et de souhaiter de me voir... que, si j'avois près de moi le portrait que Le Bel fit de vous pendant que vous fricassiez de la fleur d'oranger, je me mettrois à genoux devant et je lui baiserois la main. »

Sainte-Beuve a dit que les contes d'Hamilton sont pleins d'allusions qui échappent. Pour l'explication du conte du *Bélier*, par exemple, ajoute-t-il, il faut lire les *Mémoires de Saint-Simon*².

Ces allusions échappent si bien, aujourd'hui, même à ceux qui ont l'oreille fine et peuvent entendre à demi-mot, qu'il serait puéril de s'évertuer à en suivre la trace effacée, et que nous avons vainement recherché celles qu'indique le célèbre critique à propos du *Bélier*, s'il s'agit d'autres que l'origine, traditionnellement attribuée à l'inspiration première de ce conte, c'est-à-dire le pari de romantiser le vulgaire Moulineau.

Mais ce qui n'échappera à personne, et c'est là l'essentiel, c'est le parfum piquant de cette œuvre d'esprit, légère et immortelle comme l'esprit lui-même. Voltaire, au dire de La Harpe, citait souvent le début en vers comme un morceau charmant et un des meilleurs spécimens de ce genre exquis dont le *Voyage* de Chapelle est le premier type, et dont le *Temple du Goût* devait être le chef-d'œuvre.

¹ *Lettres et Épîtres*, t. IV, p. 11-13 (édition de 1829).



LE BÉLIER

CONTE

PREMIÈRE PARTIE

A MADEMOISELLE ***



oi, qui n'appris rien de ma vie
Ni des neufsœurs, ni d'Apollon,
Qui ne suis point de l'Hélicon,
Ni de la docte Académie,

Pourrois-je vous rendre raison
Du nouveau nom de Pont-Alie,
Et satisfaire votre envie
Sur le sort de son autre nom ?
De l'antique étymologie
Je ne connois point le jargon :
Cependant vous serez servie ;

*Et voici ce que Mabillon
En a recueilli d'un mémoire,
Que Scaliger et Casaubon
Auroient traité de fausse histoire.
Mais qu'importe de ces savants
Qui, sans choix et sans indulgence,
Jugent les morts et les vivants;
Et qui, critiquant l'ignorance
Par d'ennuyeux raisonnements,
Donnent aux lecteurs de bon sens
Un grand mépris pour leur science!
Après tout, pour ne point mentir,
Si ce mémoire est véritable,
Il porte tout l'air d'une fable,
Que j'aurois, pour vous divertir,
Essayé de rendre agréable.
Le tour n'en est point emprunté
Des récits de Schéhérazade;
Et, s'il ne paroît pas conté
Avec cette vivacité
Dont la sultane fait parade,
Au moins, dans sa naïveté,
La respectable vérité
N'y sera point en mascarade
Sous l'arabesque antiquité.
Avant cette histoire finie
Vous verrez de l'enchantement;
D'une maîtresse et d'un amant
Vous verrez la peine infinie.*

*Une sirène, un renard blanc,
Parents d'un roi de Lombardie,
Y paraîtront par accident;
Vous y verrez même un géant :
Mais voilà tout ; car sûrement
Vous n'y verrez aucun génie.*

*Déesses qui, des tourbillons,
Quand leur secours est nécessaire,
Savez faire vos postillons ;
Qui réglez sur les Cupidons,
Et qui brillez plus que leur mère ;
Vous qui, d'une course légère,
Plus prompte que les aquilons,
Voyez en un instant l'un et l'autre hémisphère,
Qui dansez la nuit aux chansons,
Sans fouler la tendre fougère,
Dans la retraite solitaire
De vos bois et de vos vallons,
Pour célébrer quelque mystère ;
Qui, pour tirer de leurs prisons
Un pauvre amant et sa bergère,
Ou pour dissiper les soupçons
Nés d'une jalouse colère,
Dépêchez quelque messagère
Sur les ailes des papillons ;
Vous qui présidez aux trophées
Que, dans les terres enchantées,
La chimère érige aux Amours ;*

*Vous que le beau sexe a chantées,
Douces et gracieuses fées,
Accordez-nous votre secours,
Et favorisez un discours
Où vous êtes intéressées.*

*Au temps jadis certain héros,
Tout des plus fiers et des plus hauts,
Géant plus craint que le tonnerre
Parmi ses malheureux vassaux,
Dans ces lieux avoit une terre,
Quelques moulins, quelques ruisseaux,
Dont avoient pris le nom de guerre
Ses devanciers les Moulineaux.
Il vouloit de cet héritage,
Vieux patrimoine de géants,
Faire part à ses descendants;
Se flattant, par un mariage
Qu'il méditoit, en peu de temps
De laisser la vivante image
De sa taille et de son visage
Dans un nombreux recueil d'enfants.
De ce projet épouvantable
On vit pâlir mainte beauté.
Le parti n'étoit pas sortable;
Et comment l'auroit-il été?
Son visage étoit effroyable;
Il aimoit à coucher botté,
Soit en hiver, soit en été;*

*Et sa grandeur insoutenable
Cédoit à sa brutalité.
La voix des taureaux en furie
Étoit plus tendre que sa voix,
Avoit plus d'agrément cent fois,
Et cent fois plus de mélodie.
Il avoit pris dans son haras
Une machine faite en rosse,
Ou, pour mieux dire, un vrai colosse,
Qui le servoit en tout état,
Pour la charrette ou pour le bât,
Pour la selle ou pour le carrosse.
Il avoit de plus un Bélier,
Dont l'esprit étoit si capable,
Que cet animal singulier
Étoit son premier conseiller,
Régloit ses moulins et sa table,
Lui servoit souvent d'écuyer,
Et lui contoit toujours quelque petite fable,
Dont il savoit un millier.*

*Dans leur voisinage, un druide
Avoit un palais de roman,
Et des jardins où l'œil avide,
Sans rechercher l'éloignement,
Trouvoit partout contentement,
Soit à voir le cristal liquide
S'élever jusqu'au firmament,
Soit à le voir, comme un torrent,*

*Précipiter son cours rapide,
Ou bien se perdre en murmurant.*

*Deux Cerbères à poils d'argent,
Chacun aux pieds d'une Euménide,
Sembloient écumer en grondant.
On voyoit là du grand Alcide
La figure en jaspe luisant ;
Et Cléopâtre, en expirant,
Dans la superbe pyramide]
Qui lui servit de monument,
Regarder d'un œil intrépide
La morsure de son serpent.*

*La source enfin du Nil, qu'on voyoit au Levant ,
Formoit dans une grotte humide
Les ondes du fleuve naissant.
Mais de ces lieux tout l'ornement
Étoit certaine jeune Armide,
Faitte par tel enchantement,
Que ses regards portoient, sans guide,
Au fond des cœurs l'embrasement.
L'aimer pourtant étoit folie ;
Car l'insensible nymphe Alie,
Bien loin de vouloir secourir,
Ne cherchoit qu'à faire mourir.
Tout l'art du druide, son père,
Et ses enchantements divers
S'étoient épuisés pour en faire*

*La merveille de l'univers.
Depuis ce temps-là chaque belle
A suivi ce brillant modèle :
Mais nos modernes déités,
Héritières de ses beautés
Et de sa fraîcheur immortelle,
Par malheur ont emprunté d'elle
Les rigueurs et les cruautés.*

*Mille amants (ciel ! quelle foiblesse !)
Sûrs de mourir, vouloient la voir ;
La sage et prudente vieillesse
Y venoit languir sans espoir ;
Et la florissante jeunesse
N'en avoit pas pour jusqu'au soir.
Rien n'échappoit à la tigresse :*

*Tous les lieux d'alentour étoient tendus de noir ;
Et l'on voyoit périr sans cesse
Quelque amant sec, que la tendresse
Avoit réduit au désespoir.*

*Le Moulineau, fier de sa taille,
Traitoit de chétive canaille
Ceux qui par cette illustre fin
Avoient terminé leur destin ;
Et, mettant sa cotte de maille,
Offroit à cet objet divin
Son cœur, ses moulins, et sa main,
Et son grand cheval de bataille,*

Pour prendre l'air soir et matin :
En cas de refus, l'inhumain
Montroit un grand amas de paille,
Dont, brûlant palais et jardin,
Il juroit de faire ripaille
Des lis, des roses, du jasmin
Qui formoient l'éclat de son teint,
Malgré ses remparts de rocaille,
Et son château de parchemin.
Mais la belle, d'un air serein,
S'appuyant dessus sa muraille,
Pour l'irriter, l'appela nain.
Les flots d'une mer émue ;
La foudre pendant la nuit,
Qui d'une chute imprévue
Fracasse, abat et détruit
Quelque tour mal soutenue ;
L'ours au désespoir réduit ;
Cent chiens fessés dans la rue,
Et cent cochons que l'on tue,
Ne sont rien auprès du bruit
Dont sa voix frappa la nue.

Vous l'entendîtes tout à plein,
Meudon, Ruel et Saint-Germain,
Ce cri qui troubla l'air et l'onde ;
Quand le dieu du fleuve prochain
Se retrancha dans sa grotte profonde :
Et vous, magnanime Pepin,

Qui de la France alors gouverniez le destin ,
Cette alarme fut la seconde
Qui d'angoisse brouilla le teint
De votre mère à tresse blonde ;
Vous en sonnâtes le tocsin ;
Le sceptre , de frayeur, vous tomba de la main ;
Et mille devins à la ronde ,
Soutinrent que ce bruit soudain
Pronostiquoit la fin du monde.
Pour vous, séjour affreux du ténébreux Marli ,
Que le Seigneur de la nature ,
Malgré votre gloire future ,
Tenoit encore enseveli
Dans l'horreur d'une nuit obscure ,
Frappé d'un terrible hurlement ,
Vous crûtes que le changement ,
Dont le fameux Merlin vous tenoit dans l'attente ,
S'alloit faire dans ce moment ;
Et que cette main triomphante ,
Qui par vos agréments aujourd'hui nous enchante ,
Alloit dès lors chez vous loger superbement
Une cour auguste et brillante ,
Dont sa présence est l'ornement.
Mais combien fûtes-vous surprise ,
Nymphes, qui l'écoutiez de près ,
Plus pâle que votre chemise !
Que devinrent vos fiers attraits ?
Oui, malgré son premier courage ,
Malgré son extrême fierté ,

*La belle en changea de visage ,
Quand, de colère transporté,
Le géant lui tint ce langage :*

*« Serpent formé par le dépit ,
De qui la langue envenimée
Va de son aiguillon maudit
Obscurcissant ma renommée ,
Je vous paroïs donc trop petit
Pour avoir part à votre lit ?
Mais c'est trop épargner l'ingrate ;
C'est trop au mépris de mes vœux ,
Encenser l'orgueil qui la flatte :
Que mon ressentiment éclate,
Et me venge par d'autres feux ! »
Il dit, et la paille allumée
Couvroit le château de fumée.
D'un côté, fagots et cotrets,
Ramassés des lieux les plus proches ,
Faisoient devers le toit un funeste progrès :
Tandis que du glacis on faisoit les approches
A la faveur des mantelets.
Les assiégés dessus leurs parapets,
Armés de fourches et de broches,
Bravoient les flammes et les traits ;
Et de frayeur tous les petits valets
Se mirent à sonner les cloches.
Le palais, attaqué de front,
Étoit investi par derrière,*

Et la nymphe, à genoux, s'étoit mise en prière ;

Mais son père, en charmes fécond,

Entoura le château d'une vaste rivière,

Gouffre impétueux et profond,

Plus large que du Négrepont

Jusques aux confins de Bavière.

Le géant, d'un saut en arrière,

Se sauva sur le haut d'un mont,

Jurant d'une horrible manière

Contre les flots de cette onde sorcière :

Mais son Bélier fit un grand pont

Qui la traversoit tout entière.

Dès qu'il l'eut fait, il y sauta ;

Son maître se mit à le suivre ;

Et le druide ouvrit un livre,

Que vainement il feuilleta.

Il en feuilleta plus de mille,

Qu'il parcourut du haut en bas.

Le livre seul pour lors utile,

Par malheur ne se trouvoit pas.

Son étonnement fut extrême,

Il en parut tout éperdu ;

Et d'effroi le visage blême,

Il s'écria : « Tout est perdu ! »

L'ennemi cependant, triomphant par avance,

Marchoit en toute diligence.

Le géant allongeoit le cou ;

Et, menaçant déjà de corde et de potence,

Crioit au druide : « Vieux fou,

*Qui vous mêlez de nécromance ,
Nous vous prendrons dans votre trou ;
Et cette fille d'importance ,
Dont le cœur est si loup-garou ,
Sera bientôt en ma puissance.
Bientôt, ou je me trompe fort ,
Nous verrons sa beauté divine ,
Qui, par un orgueilleux transport ,
Méprisoit ma taille et ma mine ,
Avec plaisir soumise au sort
Qu'un reste d'amour lui destine.
Pour toi, disoit-il au Bélier ,
Je te donnerai son collier ;
Et, pour la choquer davantage ,
(Car il faut bien l'humilier),
Le druide sera ton page. »*

*Mais laissons là pour un moment
Les vains projets que le géant
Se mettoit dans la fantaisie
Au profit de son confident.
Nous ferions même sagement ,
Si nous quitions la poésie ;
Mais le moyen d'abandonner Alie
Au fort de son accablement !
De noirs chagrins environnée ,
Tantôt du temps passé l'aimable souvenir ,
Et tantôt l'affreux avenir
Qui menaçoit sa destinée ,*

*Pour l'accabler sembloient s'unir.
De tous les maux la plus cruelle espèce
Est celle que ressent un cœur
Éloigné par quelque malheur
Du seul objet de sa tendresse,
Pour se voir obsédé sans cesse
Du seul objet de son horreur.
La nymphe étoit dans cette peine ;
Car son cœur, qui de jour en jour
Sembloit ne respirer que haine,
En secret soupироit d'amour.
De là ses fiertés implacables ;
De là tant de cris pitoyables
Des victimes de sa rigueur,
Tandis que l'unique vainqueur,
Qui faisoit tant de misérables,
Triomphoit au fond de son cœur.
Mais cette ardeur, jadis si chère,
Causoit alors tout son tourment ;
Car, tandis que l'art de son père
Sembloit vaincu par le géant,
Le sort lui cachoit un amant
Qui, dans un temps si nécessaire,
Loin de marquer l'empressement
D'une flamme vive et sincère,
Ne se montroit pas seulement ;
Et ce lâche abandonnement
Mettoit le comble à sa misère.
Elle n'avoit aucun repos :*

*Du triste récit de ses peines
Elle entretenoit les échos,
Elle fatiguoit les fontaines,
Désespéroit tous les ruisseaux
Dont les rives étoient prochaines,
Et demandoit sans cesse aux plaines
Des nouvelles de son héros.
Lasse de parcourir les salles,
Et chaque salon du palais,
Elle fut, sous un vieux cyprès,
Dans le cabinet des Vestales,
S'abandonner à ses regrets.
Comme on savoit, au temps antique,
Soupirer au bruit des tambours
Et se tourmenter en musique,
Comme on fait encor de nos jours,
Quand on a besoin de secours;
La belle ne put s'en défendre,
Et du fond du cœur soupira
Ce tendre rondeau d'opéra,
Sans croire qu'on la dût entendre :*

*« Aimable prince de Noisy,
Vous que mon cœur avoit choisi,
Tandis qu'à tout autre rebelle,
Ce cœur pour vous étoit fidèle :
Volage prince de Noisy,
Vous que mon cœur a mal choisi
Pour une constance éternelle,*

Est-ce le temps d'être infidèle,
Quand un géant affreux, de sang tout cramoisi,
Me fait une guerre cruelle?
Volage prince de Noisy,
Ingrat que vainement j'appelle,
Que mon cœur vous a mal choisi! »

A ces mots, d'un torrent de larmes,
Ressource des cœurs opprimés,
La douleur inonda ses charmes,
Et ses yeux furent abîmés.
Trois fois l'éclat de son visage
En parut réduit aux abois,
Et son poulx s'arrêta trois fois :
Quand du fond d'un autre bocage,
Tout à coup sortit une voix.
Son âme entière, revenue
De ses premiers saisissements,
Fut attentive aux chers accents
De cette voix jadis connue
Par mille transports innocents.

Cette voix disoit : « Belle Alie,
Dont mon cœur asservi porte en tous lieux les traits ,
Cessez, par d'injustes regrets,
De m'accuser de perfidie.
Pouvez-vous croire que j'oublie
Tant de tendresse et tant d'attraits?
Adorable et constante Alie,

*Que mon cœur a si bien choisie,
Faites pour moi d'autres regrets;
Du destin malgré les arrêts,
Ce cœur partout vous a suivie.
Je vous aime plus que ma vie,
Et mille fois plus que jamais. »*

*A ces mots, surprise, alarmée,
Mais d'un nouvel espoir charmée,
Elle parcourut à grands pas
Le lieu d'où cette voix aimée
Venoit de lui marquer, d'une ardeur animée,
Des mouvements si pleins d'appas.
« Que fais-tu ? montre-toi, cher objet de ma flamme,
Dit-elle ; montre-toi, viens consoler mon âme.
Quoi ! d'un amant si cher et si tendre autrefois
Ne resteroit-il que la voix ?
Pourquoi d'une recherche vaine
Me fatiguer dans ce bosquet ?
Pourquoi te refuser au penchant qui m'entraîne ?
Pourquoi me fuir ? pourquoi redoubles-tu ma peine ?
N'es-tu donc plus qu'un perroquet ? »
Alors d'une inutile quête
Le désespoir et le chagrin
Menèrent sa raison bon train,
Et l'amour lui tourna la tête.
Pleine de vapeurs et d'ennuis,
Elle se crut, avec son aventure,
Au beau milieu des Mille Nuits ;*

Car c'étoit alors sa lecture.

Elle se crut soumise aux cruautés

D'un époux bizarre et sauvage

Qui, par un détestable usage,

Épousoit chaque jour de nouvelles beautés,

Pour les immoler à sa rage;

Et, se couchant sous un épais feuillage,

Elle se crut à ses côtés.

Comme elle avoit dans la mémoire

Tout le récit de ces fatras,

Elle crut, malgré ses appas,

Qu'il falloit conter quelque histoire

Pour se garantir du trépas.

Elle prit donc en fantaisie

De faire un détail des malheurs

Qui lui faisoient verser des pleurs,

En commençant ainsi l'histoire de sa vie :

« Je suis fille de Pharabert,

Issu d'un petit-fils de France,

De qui le père, Dagobert,

En art magique très-expert,

Et politique à toute outrance,

Ordonna que, dès mon enfance,

On me mît dans un berceau vert :

Car il prévit que dans ce beau désert,

Heureux séjour de l'innocence,

Un certain comte Philibert

Feroit un jour sa résidence;

Qu'un enchanteur, digne héros
Dont l'âme est en projets féconde,
Viendrait, après de longs travaux,
Fixer dans ces heureux hameaux
Sa course errante et vagabonde,
Et là, sans renoncer au monde,
Renonceroit à tous ses maux;
Qu'une machine, moins profonde
Que n'étoient les anciens tombeaux,
Mettroit son esprit en repos,
Par sa figure sans seconde,
Sur tous les dangers des cachots;
Et que, l'été, lorsque sur l'onde
Chacun prend le frais en bateaux,
De ses jardins, de ses canaux
Il feroit doucement la ronde
Dans un petit char sans chevaux,
Qui fut jadis à Rosemonde.
Ce fut pour lui que Dagobert,
Monsieur mon honoré grand-père
D'un impénétrable mystère,
Dans ces beaux lieux mit à couvert
Un charme heureux et salulaire,
Et qui doit par lui seul être un jour découvert.
De mon enfance enfin le temps fuit et s'écoule,
Et le bruit de quelques appas,
Que je n'avois peut-être pas,
M'attira des amants en foule,
Et mille chagrins sur leurs pas.

A tous leurs vœux inaccessible,
Mon cœur, dans un repos paisible,
Méprisoit tous ces vains efforts,

Tandis qu'ils m'appeloient, dans leurs mourants transports,
Ingrate, inhumaine, inflexible.

Mais ce cœur, si farouche alors,
N'est devenu que trop sensible!

Sur mes attraits et sur mes cruautés

On ne pouvoit alors se taire;

On offroit à mes yeux partout des libertés

Dont mes yeux ne savoient que faire.

Mais, hélas ! le cruel Amour,

Choqué de tant d'indifférence,

Voulut signaler sa puissance,

Et de ma liberté triompher à son tour.

Dans un endroit obscur de la forêt prochaine

Coule un agréable ruisseau,

Qui dans un beau vallon va former de son eau

Cette merveilleuse fontaine

Où mon père, flatté d'une espérance vaine,

Avoit enfoncé mon berceau.

Jamais dans ce lieu solitaire,

A notre sexe consacré,

Aucun mortel n'étoit entré,

Et je m'y baignois d'ordinaire.

Or, dans cette fontaine un jour

Comme j'entrois à demi nue,

Un homme s'offrit à ma vue,

Mille fois plus beau que le jour.....

« Mais je vois ouvrir la barrière
D'où le soleil vers l'orient
Sort pour commencer sa carrière ;
Et sa brillante avant-courrière
Annonce son éclat naissant.
Adieu, ma chère Dinarzade ;
Bientôt le sultan, mon seigneur,
Va sauter du lit sur l'estrade,
Pour commencer sa promenade.
Dès qu'il est jour, je lui fais peur ;
Ce qui me reste est pourtant le meilleur
D'une histoire qui n'est pas fade ;
Mais, victime de sa rigueur,
Demain, sur un lit de parade,
Pour la dernière fois, vous verrez votre sœur. »
A cette dernière parole,
Un doux sommeil, par ses pavots
Interrompant les vains propos
D'une illusion si frivole,
La mit dans les bras du repos,
Quand son père, accablé de maux,
Cherchant en tous lieux son idole,
Arriva là tout à propos
Pour entendre ses derniers mots,
Et pour juger qu'elle étoit folle.

Esprit qui des lyriques sons,
Par une habitude facile,
Exercez les accords féconds ;

*Vous pour qui la rime docile
Se marie avec tous les tons
Du plus bizarre vaudeville;
Qui sur l'air le plus difficile,
Sans gêner vos expressions,
D'une veine heureuse et fertile,
Célébrez la cour et la ville,
Et savez tout mettre en chansons,
Venez sauver la belle Alie,
Venez décrire sa folie,
Venez, au défaut de Phébus,
Soutenir mon foible génie;
Car il languit et n'en peut plus.
Entrez tout frais dans la carrière
Qui me reste encore à fournir,
Et disposez de la matière
Que je vous offre pour finir.
Elle a besoin de votre lime;
Vous m'imposez la dure loi
D'un trop long conte que je rime :
N'aurez-vous point pitié de moi?
Non : je connois votre injustice ;
Votre cœur est un vrai rocher
Qui ne se laisse point toucher
Ni du plus assidu service,
Ni du plus violent supplice :
Il ne faut rien pour vous fâcher,
Et vous voulez que je finisse.*

*Mais changeons de style : il est temps
Que votre oreille se repose,
Et que les vulgaires accents
Qui chantoient ces événements,
Fassent place à la simple prose.
Le cheval ailé court les champs,
Se cabre, et prend le frein aux dents,
Lorsque d'une main incertaine
Un auteur, par de vains élans,
Au milieu des airs le promène ;
Mais, quand sous quelque espèce vaine
Réduit au trot, il bat des flancs,
Et bronche au milieu de la plaine,
Il est tout des plus fatiguants.
Un lecteur, qui le souffre à peine,
S'endort sur ses pas chancelants ;
Et, quels que soient leurs ornements,
Dans un récit de longue haleine,
Les vers sont toujours ennuyants.
Chez l'importune Poésie,
D'un conte on ne voit point la fin ;
Car, quoiqu'elle marche à grand train,
A chaque moment elle oublie
Ou ses lecteurs ou son dessein ;
Et, sans se douter qu'elle ennuie,
Elle va, l'hyperbole en main,
Orner un palais, un jardin,
Ou relever en broderie
Tout ce qu'elle trouve en chemin.*

Cela étant, comme j'ai l'honneur de vous le dire, je vais, mademoiselle, en langage de véritable conte, tâcher de vous endormir par la fin de celui-ci. Vous vous souviendrez donc, s'il vous plaît, de l'étonnement du druide, lorsqu'il vit le pont extraordinaire qu'on avoit bâti sur sa rivière : mais, avant de passer outre, il est bon de vous avertir qu'à l'égard de la largeur de cette rivière et de la longueur du pont, l'on vous a menti de sept ou huit cents lieues, tant pour la rareté du fait que pour la commodité des rimes, et que le seigneur Moulineau, loin d'être aussi géant que vous pourriez vous l'imaginer, n'étoit tout au plus qu'une fois aussi grand et une fois aussi sot que notre ami B....

Le druide, qui, pour mettre son château et sa fille hors d'insulte, les avoit en badinant environnés d'un large fossé plein d'eau, ne fut que surpris quand il vit l'effet d'un enchantement contraire au sien : car il croyoit avoir de quoi se moquer de tous les ponts et de tous les géants du monde ; il étoit seulement embarrassé à deviner qui pouvoit être l'auteur de ce pont, car il savoit bien que son voisin Moulineau n'étoit point sorcier. Il vint donc feuilleter ses livres pour s'éclaircir de tout cela et pour renverser le pont en moins de temps qu'il n'avoit été élevé. Mais, lorsque tous les livres qu'il ouvrit ne lui apprirent rien, il fut dans un grand embarras ; et, lorsqu'il

ne trouva pas celui qui contenoit tous les secrets de son art, il pensa perdre l'esprit. Il en avoit défendu la lecture à sa fille, à qui il n'avoit jamais rien défendu que cela; et, quelque soumise qu'elle eût toujours été à la moindre de ses volontés, il eut peur que la curiosité pour une chose expressément défendue ne l'eût emporté sur son obéissance.

Ce fut dans ces alarmes qu'il la trouva en l'état où nous l'avons laissée, et, dès qu'il s'aperçut qu'elle avoit la tête tournée, il ne douta point qu'elle n'eût trouvé son livre. Il l'éveilla pour en savoir des nouvelles; mais ce fut pour lui en apprendre bien d'autres qu'Alie prit la parole. De la manière dont elle venoit de s'endormir, j'aurois juré qu'à son réveil elle alloit s'adresser au druide en lui disant : Grand commandeur des croyants.... Mais son égarement changea d'objet, et, se jetant à ses pieds : « Mon père, dit-elle, je l'ai perdu, et, si vous ne me le rendez, vous me verrez mourir de désespoir; car il n'est plus temps de cacher ma foiblesse, ni de dissimuler mon crime. Oui, je l'ai perdu.....— Quoi! s'écria le druide, non-seulement, Alie, vous m'avez désobéi, mais vous avez perdu ce qui m'étoit le plus cher au monde après vous! De quelle manière, ajouta-t-il, avez-vous perdu ce livre, dont dépend le bonheur ou le malheur de nos destinées? » Alie, surprise, après avoir gardé un moment

le silence : « Mon cher père, lui dit-elle, puisque vous savez cette perte, vous savez aussi de quelle manière elle est arrivée. Hélas ! il est vrai, s'écria-t-elle, en perdant ce livre fatal, j'ai perdu un autre trésor qui me devoit être mille fois plus précieux que la vie ! » En disant ces mots, elle quitta son père, et courut s'enfermer dans son appartement.

Le druide n'étoit pas en état de suivre sa fille : il étoit si surpris et si confondu des deux aveux qu'elle venoit de lui faire, qu'il ne savoit où il en étoit. Tout lui faisoit croire que sa fille avoit eu plus d'une curiosité. Pour s'éclaircir de ce qu'il craignoit, il résolut de consulter son favori Poinçon. Or, ce Poinçon étoit un petit gnome, fils d'une fée, ou, si vous voulez, d'une sylphide ; car le druide étoit le plus grand, le plus habile ou plutôt le maître de tous les cabalistes. Il fut donc droit à la statue de Cléopâtre, et, l'ayant touchée d'un talisman qu'il portoit en bague, elle s'entr'ouvrit, et le favori Poinçon en sortit. C'étoit la plus charmante petite créature du monde : il étoit habillé de plumes de perroquet de différentes couleurs ; il portoit un chapeau pointu, retroussé d'un gros diamant, et un esclavage de perles et de rubis au lieu de carcan. Quoiqu'il n'eût qu'une coudée de haut, jamais il n'y eut de taille si fine ni si noble, et son visage étoit du moins aussi beau et aussi aimable que

celui de la belle Alie ; mais tous ces avantages cédoient encore à la bonté de son cœur. Il fut effrayé de voir pour la première fois l'air sévère dont le reçut le druide. Il se douta pourtant bien de ce qui pouvait en être la cause. Il l'aborda en tremblant et versant des larmes : « Viens, lui dit le druide, viens me rendre compte de ta conduite. T'avois-je chargé du soin de veiller à la conservation de ma fille , pour l'abandonner aux caprices qui l'ont perdue et qui me déshonorent ? »

Le pauvre Poinçon fut si pénétré de ce reproche, qu'il n'y a point de cœur qui ne se fendît à voir l'excès de son affliction. Il se prosterna la face contre terre , et de ses petites mains embrassant, autant qu'il le put , les jambes de son maître vers la cheville du pied, il fut long-temps à les arroser de ses larmes avant que de pouvoir parler. Il se releva enfin par ordre du druide , et ayant tiré de sa poche un petit mouchoir brodé que sa mère lui avoit fait , il en essuya ses yeux , et se mit à dire : « Mon seigneur et mon maître , je vais vous faire un aveu sincère de ma faute, dont j'ai un repentir aussi sensible que le méritent vos bontés. Après cet aveu, si vous ne me trouvez pas digne de grâce, tuez-moi tout d'un coup plutôt que de me donner mille morts, comme vous faites par ces marques de votre indignation. Je n'ai rien oublié des obligations que je vous ai. Vous m'avez dispensé de la nécessité

de vivre sous terre, vous m'avez revêtu d'une figure qui plaît; et, me laissant toutes les connoissances qui sont données aux esprits de mon espèce, vous y en avez ajouté d'autres qui me mettent de beaucoup au-dessus de mes camarades : vous avez établi ma demeure dans les lieux agréables qui s'étendent bien loin sous la statue dont je viens de sortir. Mais vous savez, mon souverain seigneur, que tous ces bienfaits ne sont point exempts de leurs mortifications : car je ne suis visible que quand vous le voulez ; l'usage de la parole m'est interdit sans votre permission, et, dans ces beaux appartements que j'habite, je suis condamné à veiller jour et nuit pour la garde d'un trésor qu'il ne m'est pas permis de voir : de plus, je ne puis sortir de la statue que lorsqu'il vous plaît d'ouvrir cette demeure, charmante, il est vrai, mais qui m'est insupportable, puisqu'elle me sert de prison. Vous m'avez ordonné de suivre partout la belle Alie dans les temps de ma liberté, pour en éloigner tous les dangers et pour la garantir de tous les accidents imprévus qui pourroient troubler son repos. Vous savez avec quelle attention je l'ai fait dans les commencements ; j'ai obéi ponctuellement à un ordre qui m'a bien coûté des larmes. Ce fut lorsque, suivant ce ruisseau qui, sortant des cataractes du Nil, après avoir coulé bien long-temps dans des prairies couvertes de fleurs,

forme la fontaine du berceau , j'y jetai avec empressement cette petite boule d'ivoire que vous m'aviez donnée, parce que je crus que la belle Alie s'y baigneroit : c'étoit pour augmenter ses attraits , quoique cela me parût impossible ; mais je vis bientôt que vous aviez eu tout un autre dessein.

« La fête du gui sacré, où tous les habitants de la campagne ont accoutumé, d'assister ne fut pas plutôt arrivée, que votre fille y parut en habit de bergère, et, dès qu'elle y parut, tous les bergers distingués en devinrent amoureux, la suivirent ici, la virent souvent ; et, après avoir déclaré leur passion et éprouvé ses rigueurs par mille marques de ses mépris et de son aversion, ils lui firent leurs adieux par les plus tendres chansons, se mirent au lit et moururent.

« Peu de temps après il se fit un tournoi magnifique aux barrières de Saint-Denis, où la fleur des chevaliers de notre bon roi Pepin devoit soutenir, contre tous venants, que la princesse Hermenegesilde, sa nièce, étoit la plus belle princesse de l'univers. Vous y envoyâtes la divine Alie, accompagnée de quatre sylphides qui l'avoient parée et qui lui servoient de dames d'honneur. Quand le roi vit Alie, il fut ébloui de sa beauté ; mais la princesse sa nièce , qui étoit assise à ses pieds, rougit de dépit et de honte en voyant Alie. Ce n'étoit pas sans raison, car il n'y

eut qu'un petit nombre d'anciens courtisans qui soutinrent pour sa beauté : les héros se déclarèrent pour Alie ; le baron d'Argenteuil, le vidame de Gonesse, le châtelain de Vaugirard et le sénéchal de Poissy se mirent sur les rangs en sa faveur, et, ayant remporté l'honneur du tournoi, l'accompagnèrent jusqu'ici. Vous les traitâtes aussi bien qu'elle les traita mal. Pour moi, qui les aimois à cause qu'ils étoient jeunes, vaillants et bien faits, je ne doutai point qu'Alie ne se déclarât en faveur d'un d'entre eux, et que nous ne vissions bientôt un de ces seigneurs possesseur de tant de charmes. Mais que je me trompois ! Tandis que, pleins d'amour, ils éprouvoient la haine d'Alie, et qu'ils se consumoient en regrets, le roi les avoit fait crier à son de trompe pour comparoitre devant lui et rendre raison de l'insulte qu'ils avoient faite à la première princesse du sang ; et, comme ils n'avoient point paru, il les avoit tous quatre condamnés à être pendus ; mais la cruelle Alie leur en épargna la honte et les fit mourir de désespoir. J'en pleurai de douleur, surtout pour le vidame de Gonesse, qui étoit un seigneur de grande espérance, et auquel il m'a paru que vous aviez quelque regret. Ce fut alors que je me repentis d'avoir jeté cette boule dans la fontaine du berceau, ne doutant point que ce ne fût ce qui causoit cette haine universelle qu'Alie avoit pour tous ses amants.

Cependant je m'aperçus que vous n'étiez pas content de ses effets, quoiqu'elle eût produit tant de morts si tragiques, et qu'il vous manquoit encore quelque autre victime qui ne se présentoit point. Je n'en doutai plus quand vous m'ordonnâtes un jour de prendre la forme d'un chevreuil et de rôder autour de la forêt du magnifique palais de Noisy. J'obéis à regret, craignant que ce ne fût pour attirer quelque malheureux dans le piège fatal des beautés d'Alie. D'abord que je fus au milieu de la forêt, j'entendis un grand bruit de cors et de chiens : c'étoit un loup qu'on couroit. Il me parut fort gros et fort insolent, car, quoiqu'on le pressât de près, dès qu'il me vit, il voulut me saisir en chemin faisant; mais je fis un petit saut en l'air, et il passa pardessous moi. Dès que les premiers chiens m'aperçurent, ils quittèrent la piste du loup pour suivre la mienne. Je m'étois fait fort joli pour un chevreuil, et j'allois comme le vent : je laissai approcher les chiens, comme j'avois fait le loup, et, lorsqu'ils me croyoient tenir, je fis trois bonds, et les perdus de vue. Ils me suivirent à grand bruit; je les attendis encore : le maître étoit à leur queue, qui les fit rompre d'abord qu'il me vit arrêté. Je le laissai approcher, car je vis bien qu'il ne me vouloit point de mal; je marchois seulement à petits pas pour l'éloigner de sa troupe : je crois qu'il connut mon dessein,

car il renvoya tout son équipage. Quand je le vis seul, je me couchai sur l'herbe; alors il se mit à me considérer avec une grande attention, et, à ce qu'il me parut, avec quelque sorte de plaisir. Pour moi, charmé de sa beauté, de sa taille et de son air plein de grâce, j'aurois passé toute ma vie à l'admirer. Après m'avoir long-temps regardé, il s'écria : « Le joli petit animal ! Que ne donne-
« rois-je point pour l'avoir dans ma ménagerie !
« Mon pauvre petit chevreuil, continua-t-il en me
« regardant, tu y serois en repos et hors de tous les
« dangers qui te menacent dans les bois : si je n'a-
« vois peur de t'effaroucher, je mettrois pied à
« terre pour.... »

« Il n'avoit pas achevé que nous entendîmes les cris d'une autre meute. A mesure qu'elle approchoit, on eût dit que c'étoit quelque taureau qui l'animoit : il ne s'en falloit guère, puisque c'étoit le géant Moulineau, qui, monté sur son grand cheval, faisoit trembler la terre sous lui et remplissoit l'air de ses mugissements. Dès qu'il m'eut aperçu, il anima tous ses vilains chiens contre moi; il me lança même un dard qui pensa fendre un arbre en deux derrière moi. Le beau chasseur en fut indigné, et, lui ayant fait des reproches d'une action qu'il trouvoit barbare, le cruel Moulineau en fut si transporté de colère, qu'après l'avoir regardé avec fureur, il lui jeta un autre javelot gros comme une lance, mais qui

lui passa par-dessus la tête : car, par bonheur, le géant est aussi maladroit qu'il est fort et brutal. Le beau chasseur mit l'épée à la main, et, s'élançant vers lui, pendant qu'il était penché sur le cou de son énorme cheval par l'effort qu'il venoit de faire, il lui donna un si furieux revers sur le haut de la tête, qu'on entendit résonner le coup comme s'il fût tombé sur une enclume. Ce coup le renversa par terre et sans connoissance, quoiqu'il ne fût pas blessé, et mit fin à un combat qui m'avoit saisi de frayeur pour mon généreux défenseur.

« Touché d'amitié et de reconnoissance, j'avoue que je ne pus me résoudre à le conduire à une mort certaine en le menant à la fontaine du berceau. Ainsi, voyant qu'il me suivoit, je me mis à courir ; mais ce fut pour m'éloigner de cette fatale fontaine. Cependant, après avoir bien couru, je m'aperçus tout d'un coup que nous étions déjà sous les premiers de ces grands arbres dont l'épais feuillage la défend des rayons du soleil. La belle Alie se baignoit dans ce moment : ce fut alors que, me souvenant de la mort de tant d'amants qui n'avoient vu que son visage, je crus que mon cher défenseur n'en avoit que pour un moment, et je me mis à pleurer.

« D'abord que votre fille vit un homme si près de la fontaine, elle fit un grand cri. Les sylphides qui venoient de la déshabiller se sauvèrent

dans l'épaisseur du bois. Pour moi, désespéré de ma triste aventure, j'allai me cacher derrière un buisson pour voir la tragique fin où je venois d'amener le plus aimable et le plus honnête homme du monde. Mais je ne fus pas long-temps dans cette cruelle peine. Après avoir regardé Alie quelque temps, je le vis s'approcher de la fontaine. Alie avoit toujours eu les yeux attachés sur lui depuis qu'elle étoit revenue de sa première surprise; mais ce n'étoit plus de ces regards mêlés d'aversion et de mépris dont elle avoit tué tous ses amants. Cependant il étoit aisé de juger que le beau chasseur la trouvoit du moins aussi charmante, et je ne me sentois pas de joie de voir qu'il ne s'en portoit pas plus mal. Il est vrai que j'avois un autre exemple dans le géant Moulineau, qui en étoit aussi amoureux qu'un brutal peut l'être; mais je m'étois toujours bien douté qu'il n'auroit pas l'esprit de mourir d'amour. Enfin le beau chasseur parla respectueusement à Alie, et lui dit des choses très-passionnées pour une première fois. Les réponses qu'elle lui fit n'avoient rien de sauvage, et jamais je n'ai été si aise que de voir deux personnes si charmantes faire sitôt connoissance. « Si vous n'êtes pas la « reine des dieux ou la mère des Amours, lui dit- « il, apprenez-moi, je vous prie, quelle est la « mortelle qui a leur éclat et leur majesté, pour « n'adorer plus qu'elle sur la terre. — Et vous,

« lui répondit Alie, si vous n'êtes pas un de ces
« Amours dont vous venez de parler, qui pouvez-
« vous être? Mais qui que vous soyez, non-
« seulement je reçois vos hommages, mais je vous
« promets de n'en recevoir jamais d'autres, pourvu
« que vous ne soyez pas le prince de Noisy. »

—Malheureux! s'écria le druide en interrompant Poinçon, quel nom viens-tu de me faire entendre? Le prince de Noisy! cet homme que je déteste à l'égal du Bélier! Mais poursuis, et m'apprends tout ce qui a suivi cette fatale conversation.

—Elle fut suivie, reprit le fidèle Poinçon, de l'aveu que fit mon beau chasseur à Alie qu'il étoit le prince de Noisy. Cet aveu embarrassa Alie, et la fit rêver quelques moments; mais il ne la fit point changer de volonté. Et le moyen qu'elle en eût changé, quand le prince de Noisy lui juroit qu'il l'adoroit et qu'il ne pouvoit plus vivre sans la voir! Elle lui dit qu'il vînt la troisième nuit d'après ce jour au bord de cette fontaine; qu'il cueillît une de ces fleurs jaunes qu'il voyoit, et que, suivant le bord du ruisseau, il se rendît aux eaux du Nil, où elle l'attendroit, et lui ordonna ensuite de se retirer. Il obéit après lui avoir juré de l'adorer jusqu'au tombeau.

—Et toi, que faisais-tu, lui dit le druide, pendant que tout cela se passoit?—Jem'applaudissois, répliqua Poinçon, d'avoir si heureusement exé-

cuté vos volontés en attirant auprès de votre fille celui que vous semblez souhaiter. Non, mon bon maître, je n'étois point coupable alors ; mais je vous ai offensé depuis : je vais vous dire comment.

« Après avoir quitté ma figure de chevreuil, je venois avec empressement vous rendre compte de ce qui étoit arrivé. Lorsque je fus auprès de vous, je fus prévenu par les reproches que vous me fites de ma négligence, et de n'avoir pas livré votre mortel ennemi à toute votre colère en l'exposant à la vue et à la haine d'Alie. Il n'en fallut pas davantage pour me faire comprendre que, si vous saviez comment les choses s'étoient passées, vous nous tueriez tous trois ; et ce fut cette crainte mortelle qui m'obligea à vous dire que je n'avois trouvé que le géant Moulineau qui m'avoit voulu tuer. Je vous promis que je ferois mieux une autre fois, et vous assurai que je n'aurois point de repos que je ne vous eusse amené celui que vous vouliez si mal traiter. Vous pouvez vous souvenir avec quel empressement vous me l'ordonnâtes tout de nouveau. Comme je savois bien qu'il viendrait assez sans que je l'allasse chercher, deux jours après je me fis cerf ; mais, au lieu d'aller agacer le prince de Noisy, qui ne songeoit rien moins qu'à la chasse, je fus me présenter au géant, qui s'étoit mis en campagne avec son équipage. Je lui parus le cerf le

plus grand et le plus superbe de toute la forêt; il me poursuivit à toute outrance. Je résolus de le mener bon train : ma première station fut à Montmartre, au haut duquel je l'attendis ; et, dès qu'il eut gagné l'endroit où j'étois, au grand regret de son éléphant de cheval, il prit haleine. J'étois arrêté, ses chiens me crurent aux abois; il les poussa contre moi, et je lui en tuai quatre en un moment. Je me lançai ensuite au bas de la montagne, il me suivit avec ardeur ; je sautai par-dessus une carrière à moitié couverte de ronces, il s'y précipita avec sa bête, et pensa se rompre le cou. Il en fut tiré à grand'peine, et, voyant que je ne faisais que trotter devant lui, il voulut avoir sa revanche. Je le ramenai à Poissy, où je passai la rivière; il s'y jeta du bord le plus escarpé que j'avois exprès choisi; de sorte que, s'il y avoit une rivière au monde capable de noyer un animal de cette taille, il n'en fût jamais revenu.

« Enfin, après l'avoir mis au désespoir, je me perdis dans la forêt, et revins vous dire que je m'étois fait chasser par un jeune homme, le plus beau qui fût dans la nature ; mais que, toutes les fois que je l'avois voulu conduire vers la fontaine du berceau, il s'étoit arrêté pour prendre une autre route. Vous n'eûtes pas de peine à me croire; et, s'il vous en souvient, vous me dîtes qu'il ne falloit plus y songer, et que vous voyiez

bien que l'enchanteur Merlin le protégeoit. Vous ne me renfermâtes pas ce jour-là, parce que vous me commîtes la garde des jardins et du château pendant la nuit, ayant quelque autre commission à donner aux gardes ordinaires.

« Je fus charmé de cette commission, par la curiosité que j'avois d'être témoin d'une entrevue qui devoit être bien agréable et bien tendre. Aussitôt que la nuit fut entièrement fermée, la belle Alie traversa le parterre, trouva le prince où elle croyoit l'attendre encore long-temps, et le ramena dans le jardin. Je les suivis pas à pas dans tous les lieux où ils se promenèrent, et, mon invisibilité leur ôtant la contrainte que leur auroit donnée ma présence, j'entendis dire au prince de Noisy tout ce que l'amour le plus respectueux et le plus tendre inspire dans ces occasions, et à la belle Alie tout ce que l'innocence dans un cœur extrêmement attendri permet de répondre. Après avoir donné les premiers moments à s'exprimer mutuellement sur la tendresse, Alie soupira. Le prince se sentit troublé à ce soupir : il en demanda le sujet. Alie lui dit qu'elle craignoit de ne pouvoir vaincre en sa faveur les obstacles et les difficultés qui traverseroient infailliblement ses desseins. Elle lui parla des poursuites du géant et de ses menaces ; mais elle lui dit qu'elle n'en faisoit aucun compte ; que c'étoit un monstre pour qui elle n'avoit que de l'horreur et du mé-

pris, sans lui faire seulement l'honneur de le haïr. Elle ajouta que, quoique vous l'aimassiez plus que votre vie, vous ne consentiriez jamais à son mariage, parce que vous aviez découvert, par son horoscope, qu'il lui seroit funeste tant que le prince de Noisy resteroit parmi les hommes; que c'étoit pour cette raison que vous aviez armé son cœur d'une aversion qui avoit été fatale à tous ceux qui l'avoient aimée, pour servir d'exemple aux autres et pour se délivrer de l'importunité des prétendants; qu'il étoit donc le seul objet de vos craintes et de vos persécutions, et qu'elle savoit que vous mettriez tout en usage pour le faire périr.

« En achevant ces mots, les beaux yeux d'Alie furent baignés de larmes; le prince de Noisy se jeta à ses pieds, et lui dit qu'il n'étoit pas digne de la moindre de ses larmes; qu'il se tiendrait plus heureux de mourir en l'adorant que de vivre pour toute autre. Ces tendres propos ne firent que redoubler ses pleurs et son affliction. Ils se séparèrent enfin, après s'être juré de s'aimer toujours. Quoiqu'ils se soient souvent revus depuis, je vous proteste, par votre tête sacrée, que tous leurs rendez-vous se sont passés avec autant d'innocence que si vous y aviez été présent vous-même. Pour moi, qui sais qu'il n'y a rien de caché pour vous, quand il vous plaît, je vous croyois informé de tout ce qui se passoit,

et je pensois que vous le souffriez pour quelque raison secrète.

« Enfin, le dernier jour qu'ils se virent, Alie parut mille fois plus belle qu'à son ordinaire, parce qu'elle avoit la joie dans le cœur. Ce fut dans les transports de cette joie qu'elle dit au prince de Noisy qu'elle avoit trouvé ce qui les devoit rendre heureux; mais qu'il falloit, quelque danger qu'il y eût pour l'un et pour l'autre, qu'il la suivît dans le château pour être instruit de ce qu'il avoit à faire. Elle y entra et lui ordonna de n'y venir qu'une demi-heure après elle; mais cette demi-heure fut tellement raccourcie par l'impatience du prince de Noisy, qu'au bout de quelques minutes il courut avec empressement vers la porte qui paroissoit ouverte. Cependant il ne put jamais entrer; tantôt elle se haussoit, tantôt elle se baissoit, tantôt elle se mettoit à sa droite, et tantôt à sa gauche; si bien qu'une demi-heure de plus que celle qu'on lui avoit prescrite s'étoit passée dans cette vaine poursuite. Alie impatiente parut à une fenêtre, et, voyant le prince, lui demanda d'un air chagrin pourquoi il n'entroit point. Quand elle eut appris l'obstacle qu'il trouvoit, elle voulut aller lui aider à le vaincre; mais la même chose lui arriva en dedans de la porte. Elle revint à la fenêtre, et, après lui avoir dit qu'il s'étoit trop pressé, elle lui ordonna de se tenir exactement

sous la fenêtre jusqu'à son retour. Elle revint un moment après avec un livre ; elle dit à la hâte au prince de Noisy de ne l'ouvrir qu'à l'endroit où le feuillet étoit replié , et surtout de prendre garde qu'il ne touchât rien avant de tomber entre ses mains. Alors elle le laissa doucement tomber tandis qu'il haussoit les mains pour le recevoir : mais une bouffée de vent s'éleva soudainement , qui l'emporta à côté , et le fit tomber sur la tête d'un des chiens d'argent. Dès qu'il l'eut touché , on entendit un long mugissement , et la terre trembla : le prince ne laissa pas de ramasser son livre et de se sauver : mais depuis ce jour il n'a paru ni à mes yeux , ni à ceux d'Alie. Elle a pensé s'en désespérer , et vous auriez été touché vous-même , comme je l'ai été toutes les fois qu'elle s'est promenée seule dans les endroits où ils s'étoient vus : car , après l'avoir cent fois demandé à ces lieux , elle l'accusoit de perfidie , d'inconstance et de trahison , ou se mettoit à pleurer sa mort d'une manière à percer l'âme de douleur à tous ceux qui auroient pu l'entendre. Ce fut environ ce temps-là que vous conçûtes tant de haine pour le Bélier du géant , dont on vous a appris des choses si extraordinaires , et dont le ministère vous a donné tant de peines et vous met dans l'embarras où vous êtes aujourd'hui.

« Je vous ai déjà dit, continua le petit Poinçon,

que quelques formes que j'aie prises, et quelque industrie que j'y aie employée, jamais je n'ai pu pénétrer jusqu'à la demeure du géant pour exécuter vos ordres, ni pour vous informer de ce que ce peut être que ce Bélier si singulier : une puissance secrète me rendoit immobile dès que j'en étois à une certaine distance, et il ne m'étoit plus permis que de revenir sur mes pas. Voilà, mon cher maître et souverain seigneur, l'aveu sincère des fautes que j'ai commises contre vous : je me sou mets à toutes les peines qu'il vous plaira de me faire souffrir pour les expier, pourvu que ce ne soit pas celle de votre disgrâce. Cependant, comme je vous ai offensé en vous cachant des choses que j'aurois dû vous dire, je vais vous en apprendre une qui vous sera peut-être de quelque utilité. Sachez donc que le prince de Noisy doit être quelque part ici autour, car, quoiqu'il n'ait point paru, il a aujourd'hui même parlé à Alie. Quand je ne l'aurois pas reconnu à sa voix, les choses qu'il lui a dites ne me permettent pas d'en douter, et je m'imagine que c'est ce qui l'a mise dans l'état où vous l'avez trouvée. »

Le pauvre petit Poinçon se tut après son récit ; il se jeta encore tout plat à terre pour attendrir son maître et pour en obtenir le pardon de sa faute. Le druide qui l'aimoit, lui ayant fait une réprimande sévère, mais d'un ton assez doux,

lui pardonna. Il lui dit ensuite qu'il voyoit bien qu'il avoit plus d'un ennemi à craindre ; qu'il ne connoissoit que trop qu'on en vouloit au trésor souterrain, et le renferma dans la statue, pour y veiller avec plus d'application et de soin que jamais.

Tandis que ces choses se passoient au dedans du château, il faut un peu voir ce que les assiégeants faisoient au dehors. On vous a bien fait du bruit en vers de l'appareil de leur attaque et des alarmes d'Alie quand elle les vit venir à l'assaut : mais il ne faut pas, s'il vous plaît, vous arrêter à tout cela ; ce sont des visions de la poésie qui ne savent point parler autrement. Il est bien vrai que l'amoureux Moulineau, qui passoit les journées à enfumer des renards et des blaireaux dans leurs tanières, avoit allumé quelque paille au pied du mur d'où sa maîtresse l'avoit tant offensé, et cela dans l'espoir de s'en venger en l'étouffant : mais il est plus vrai encore qu'il avoit tourné le dos pour fuir dès qu'il eut aperçu cette espèce d'inondation subite que le druide répandit autour de son château. Il est vrai cependant qu'il avoit repris courage à la vue du pont que son Bélier jeta sur ce petit torrent ; et, si je ne me trompe, nous les avons laissés l'un et l'autre sur ce pont, dans le temps que le géant faisoit tant de menaces. Il crut la place à lui lorsqu'il vit que le druide avoit aban-

donné son poste pour aller à sa bibliothèque. Mais son Bélier l'arrêta sur le pont, comme il demandoit des échelles pour monter à l'assaut. Il lui dit que le druide ne s'étoit point retiré par crainte, qu'il falloit qu'il y eût quelque ruse de guerre cachée sous cette retraite; que, quand même il seroit au milieu de la place, il n'en seroit pas plus avancé; que tout y étoit plein de statues guerrières qu'il animoit à son gré, et qu'il y avoit surtout deux chiens d'argent à sa porte, dont le moindre étoit capable d'étrangler une armée quand on le lâchoit; que son avis étoit donc de se retirer, d'autant plus que la nuit approchoit, et que, dès qu'ils seroient dans leurs quartiers, il faudroit tenir conseil sur ce qu'on auroit à faire.

Le géant, qui se laissoit volontiers gouverner quand il estoit question de quelque péril, se rendit à sa demeure le plus promptement qu'il lui fut possible. On soupa avant de tenir conseil, et, après le souper, Moulineau ne voulut plus entendre parler d'affaires; car il avoit mangé comme trois loups et bu comme trois forts ivrognes. Il se jeta donc dans un grand fauteuil, et, s'adressant au Bélier :

« A propos, lui dit-il, apprends-moi un peu comment toi, qui n'es qu'une bête, tu peux parler aussi bien et mieux que moi? — Volontiers, lui répondit le Bélier. Vous savez que les

âmes de tous les hommes passent, après leur mort, dans le corps de quelque animal, et retournent après un certain temps dans le corps de quelque autre homme.— Vraiment, dit le géant, je n'avois garde de m'imaginer cela. Moi, par exemple, ajouta-t-il, quelle bête ai-je autrefois été ? — Vous avez été fourmi », dit le Bélier. Il n'eut pas plutôt lâché cette parole, que le géant, qui ne haïssoit rien tant que d'être comparé aux petites choses, et qui avoit plus d'une fois pensé se révolter contre les charmes de la divine Alie, parce qu'elle n'étoit que d'un pied plus grande que mesdames vos sœurs aînées, se leva, et, mettant la main sur la garde de son horrible cimeterre : « Misérable roquet, s'écria-t-il, je ne sais qui me tient que je ne te fasse voler la tête avec tes deux infâmes cornes à dix lieues de moi ! » Le Bélier, qui ne le craignoit pas, ne laissa pas de faire semblant d'avoir peur, et, se mettant à deux genoux, baisa trois fois la terre en signe d'humiliation ; puis, voyant le géant un peu radouci par cette action, il se releva en continuant ainsi :

« Si votre grandeur savoit lire, elle verroit bientôt que je ne lui ai rien dit que de véritable ; mais, si le sort lui a fait autrefois l'affront de renfermer une si belle âme et un esprit si vaste dans une si petite créature, il réparera quelque jour cette injure en vous faisant, aussitôt que

vous serez mort, dromadaire, ensuite éléphant, et, après quelques années, baleine. »

Le géant, charmé de l'éclat de ses destinées futures, donna sa main à baiser à son confident, se remit dans son fauteuil; et, pour éloigner tous les inconvénients de la métempsychose, lui ordonna de lui remettre l'esprit par le récit de quelque conte agréable. Le Bélier, après avoir un peu rêvé, commença de cette manière :

« Depuis les blessures du renard blanc, la reine n'avoit pas manqué d'aller tous les jours lui rendre visite. — Bélier, mon ami, lui dit le géant en l'interrompant, je ne comprends rien à tout cela. Si tu voulois bien commencer par le commencement, tu me ferois plaisir; car tous ces récits qui commencent par le milieu ne font que m'embrouiller l'imagination. — Eh bien, dit le Bélier, je consens, contre la coutume, à mettre chaque chose à sa place : ainsi le commencement de mon histoire sera à la tête de mon récit. »

HISTOIRE

DE PERTHARITE ET DE FÉRANDINE.

Il y avoit un roi de Lombardie, qui étoit l'homme le plus laid de son royaume, et dont la femme étoit la plus belle de l'univers : mais en

récompense c'étoit le meilleur de tous les maris, et elle la plus méchante de toutes les femmes. Bien loin de souffrir qu'il approchât d'elle, à peine lui permettoit-elle de la regarder : cependant elle le grondait sans cesse de ce qu'elle n'en avoit point d'enfants. Il avoit un fils et une fille d'un autre mariage, qui étoient l'objet de l'adoration de tout le royaume, et celui de la haine et des tyrannies de leur cruelle belle-mère. Quoiqu'elle n'eût pas le cœur tendre, elle étoit si jalouse de sa beauté, que si par hasard elle entendoit parler de quelque jeune personne qui eût des appas, et qui osât les montrer avec applaudissement, aussitôt elle la faisoit enlever : aussi étoit-ce une chose à voir que ses dames du palais pour l'excellence de leur laideur. Le roi, tout au contraire, qui étoit par sa figure l'homme le plus disgracié que la nature eût jamais formé, ne se plaisoit qu'à voir dans sa cour les hommes les plus beaux et les mieux faits qu'il pût trouver : mais il avoit toutes les peines du monde à les y retenir, tant ils étoient ennuyés de voir les vilaines bêtes qui composoient celle de la reine.

Le roi, malgré les marques de mépris et de haine qu'il en recevoit tous les jours, en étoit si éperduement amoureux, qu'il lui laissoit faire tout ce qu'elle vouloit. Elle étoit maîtresse absolue de son royaume et de ses sujets ; et ce pouvoir injuste s'étendoit même jusque sur ses

enfants. La pauvre princesse portoit cruellement la peine d'être aussi belle que sa jalouse marâtre : elle étoit reléguée dans une mansarde au haut du palais, où personne n'osoit aller lui faire sa cour. La reine avoit mis une furie auprès d'elle pour gouvernante : c'étoit une vieille bossue, qui, après l'avoir grondée tout le jour, la réveillait la nuit pour lui dire des injures ; elle mettoit toute son industrie à lui gâter la taille par des habits faits exprès, et à lui perdre le teint par toutes sortes de vilenies. C'étoit la douceur même que cette adorable princesse : ainsi les larmes étoient sa seule ressource au milieu de tant de souffrances. Le prince étoit presque aussi maltraité par les officiers destinés à le servir, étant tous choisis par la reine, à qui ils étoient dévoués entièrement : mais il s'en falloit bien qu'il fût aussi endurant que la princesse sa sœur, comme vous allez l'apprendre.

Le roi de Lombardie avoit un cousin germain à la mode de Bretagne, qui étoit archiduc de Plaisance : ce prince étoit devenu fou pour avoir couché une nuit dans un château au milieu d'un bois, où il s'étoit égaré en chassant. Dans ce château revenoient des esprits ; il prétendoit y en avoir vu de si extraordinaires, que la frayeur qu'il en avoit eue lui avoit tourné la tête : tous les médecins du monde avoient entrepris inutilement de le guérir.

Il avoit un fils et une fille qu'il aimoit passionnément ; c'étoit avec raison : jamais il n'a été deux créatures si parfaites. Le prince s'appeloit Pertharite, et la princesse Férandine : ils se désespéroient de l'état où ils voyoient le meilleur père qui fut jamais. Ils envoyèrent consulter une fameuse magicienne, qu'on prenoit pour une des sibylles : elle demouroit auprès du lac d'Averne, et s'appeloit la mère aux Gaines, parce que l'autre où elle demouroit étoit tout tapissé de gaines, où tous ceux qui venoient la consulter étoient obligés de porter un couteau, qu'elle fourroit dans une de ces gaines avant de rendre sa réponse. Tout ce qu'elle dit à ceux qui l'avoient consultée sur la maladie de leur prince fut que ses enfants n'avoient qu'à aller chercher l'esprit de leur père au même endroit où il l'avoit perdu. Les ministres avec tout le conseil s'y opposèrent ; ils dirent que c'étoit bien assez que leur prince fût fou, sans que le reste de la famille se mît en état de le devenir : mais ils n'en furent pas les maîtres. Pertharite s'obstina dans la résolution d'y aller seul pour tous les deux ; sa sœur n'y voulut jamais consentir ; et, après beaucoup d'efforts inutiles pour les retenir, le beau Pertharite et la charmante Férandine partirent. Toute la cour les accompagna jusqu'au château enchanté : ils y entrèrent seuls ; mais on eut beau les attendre pendant quinze jours dans la

forêt, ils ne revinrent point. Le désespoir que causa leur perte fut universel dans tous les États de Plaisance. On dit d'abord qu'il falloit aller brûler la mère aux Gâines toute vive. La tentative eût été inutile ; les sorcières de ce temps-là ne se laissoient pas brûler comme en ce temps-ci. Le président du conseil, homme sage et fort avisé, dit qu'il falloit plutôt lui envoyer toutes les personnes considérables chacune avec un couteau d'or garni de pierreries, pour implorer son assistance. La beauté du présent parut la rendre favorable : les couteaux furent mis dans leurs gâines ; car elle en auroit eu encore de vuides, quand on lui auroit apporté tous les couteaux de l'univers.

— Bélier, mon ami, dit alors le géant, qu'est-ce que tous ces couteaux et ces gâines font à ces gens de Lombardie dont tu me parlois tantôt ? — Si votre grandeur veut se donner un moment de patience, reprit le Bélier, elle va le savoir.

La magicienne, après avoir serré son présent, ouvrit une vieille armoire, d'où elle tira un peigne et un carcan. Le peigne étoit dans un étui, et le carcan, d'acier fort luisant, étoit fermé d'un petit cadenas d'or. « Tenez, leur dit-elle, portez ces deux choses par toutes les cours du monde, jusqu'à ce que vous trouviez une dame assez belle pour ouvrir ce carcan, et un homme assez parfait pour tirer ce peigne de son étui. Lorsque

cela vous arrivera, vous n'aurez qu'à vous en retourner chez vous. Voilà, ajouta-t-elle, tout ce que je puis faire pour le salut de vos maîtres. »

Les officiers de la couronne avoient déjà parcouru presque toute l'Italie sans trouver dans aucune de ses cours ni de ses provinces ce qu'ils y avoient cherché, lorsqu'ils envoyèrent annoncer leur arrivée et le sujet de leur voyage au roi de Lombardie, qui tenoit alors sa cour dans la Mirandole, capitale de ses États. Il étoit déjà instruit du malheur du prince de Plaisance, et de la perte de Pertharite et de la belle Férandine. Il ne douta point que sa femme n'eût toute la beauté qu'il falloit pour ouvrir le carcan, et que, parmi cette florissante jeunesse qu'il avoit rassemblée dans sa cour, il ne se trouvât quelqu'un qui eût assez de mérite pour tirer le peigne de son étui : mais il ne comprenoit pas quel remède cela pourroit apporter aux calamités de son parent. Il fit tout préparer pour la réception de ces ambassadeurs, qui devoient arriver dans peu de jours. La reine ne s'occupa plus qu'à se baigner, se friser, et peut-être à se farder ; car les femmes, occupées seulement de leur beauté, croient qu'elles ne sauroient trop faire pour la relever. La confiance qu'elle avoit en la sienne ne l'empêchoit pas de sentir une vive inquiétude de l'effet que pouvoit produire celle de la princesse, quoiqu'on eût tout mis en usage pour la gâter.

Sa gouvernante même, zélée ministre des mauvais desseins de la jalouse reine, courut toute la ville pour chercher quelque honnête médecin qui pût lui faire venir la petite vérole. Ne trouvant pas ce secours, elle fut tentée de lui crever un œil, et de soutenir que cela lui étoit arrivé par accident.

Le prince son frère, ayant résolu d'aller au-devant des ambassadeurs à quelque distance de la ville, fit avertir tous les jeunes seigneurs de se trouver à son appartement pour l'accompagner : il en étoit adoré ; mais ils n'osoient presque lui faire leur cour, parce que la reine, qui gouvernoit avec un pouvoir proportionné à ses charmes, et à la faiblesse que le roi avoit pour elle, le trouvoit mauvais. Le prince, dont l'esprit étoit déjà assez formé pour être politique, dissimuloit son ressentiment par respect pour un père qu'il aimoit tendrement.

Comme il alloit monter à cheval, un jeune seigneur, s'approcha de lui, et, ayant les larmes aux yeux, lui dit de ne point monter le cheval qu'on lui présentait, parce qu'il étoit le plus furieux et le plus vicieux de tous les chevaux ; qu'il avoit déjà tué trois ou quatre personnes qu'on avoit mises dessus par force ; que son père, qui étoit un des premiers écuyers de la reine, l'avoit choisi exprès pour qu'il lui arrivât quelque malheur.

Le prince lui dit à l'oreille de ne faire semblant de rien, et monta fièrement sur le cheval ; mais il en pensa coûter cher au donneur d'avis, qu'il salua d'une horrible ruade, avant que le prince fût bien affermi dans les arçons. C'étoit le meilleur homme de cheval et le plus accompli en toutes choses qu'on pût voir, excepté le beau Pertharite : et bien lui en prit, car le maudit animal se mit en fureur dès qu'il sentit l'air de la campagne ; c'étoient des hennissements, des bonds, des écarts et des ruades continuelles : le prince, qui l'avoit mis tout en sang, étoit lui-même tout en eau à force de le vouloir dompter. Il croyoit en être venu à bout ; car il revenoit assez tranquillement dans la ville, au milieu des ambassadeurs, lorsque l'écuyer de la reine le piqua d'un aiguillon par derrière, justement comme il étoit au milieu du pont. Le cheval se cabra d'abord, et, sentant qu'on le retenoit, fit un écart ; et, franchissant tout d'un coup le parapet, se précipita dans la rivière, où il se noya ; mais le prince eut bientôt regagné le rivage, et, sans témoigner le moindre ressentiment, se retira dans son appartement pour y changer d'habit.

Le roi, la reine et toute la cour étoient dans une grande place sur les échafauds, où ils attendoient les ambassadeurs pour faire l'épreuve dont il étoit question. Le prince, qui s'étoit remis de son accident, y parut plus beau que le jour, et

y fut reçu avec de grandes acclamations de tout le peuple.

Les ambassadeurs arrivèrent un moment après le prince ; la reine, dès qu'ils s'approchèrent, au lieu d'écouter leur compliment, dit au prince qu'il se moquoit de prendre si mal son temps pour se baigner, et lui demanda, d'un ton railleur, s'il avoit trouvé l'eau bonne. Toutes les guenons de sa cour, applaudissant à cette raillerie, ouvrirent de vilaines bouches, et firent de grands éclats de rire.

La mauvaise plaisanterie de la reine continuoit, lorsqu'on vit arriver la princesse. Dès qu'elle parut, tout le monde se mit à murmurer et à verser des larmes : les courtisans frémirent d'indignation, sans oser le marquer, et les ambassadeurs étonnés ne savoient que penser en voyant cette princesse, qu'ils avoient entendu souvent comparer à l'admirable Férandine. Elle étoit mal vêtue, encore plus mal coiffée, car on lui avoit coupé tout un côté de cheveux ; et, pour la rendre plus ridicule, on lui avoit barbouillé le visage de jaune. Dans cet état, elle s'arrêtoit à tout moment, et ne pouvoit s'empêcher de pleurer de honte : mais sa gouvernante, pour la faire avancer, la poussoit très-rudement par derrière, et la força de se placer auprès de la reine, qui étoit dans le suprême éclat de sa beauté, et toute brillante de pierreries. On auroit cru

que c'étoit assez du triomphe dont elle jouissoit ; mais les dames du palais, pour le rendre plus complet, firent de grandes huées quand la triste princesse fut obligée de se placer auprès d'elle.

Le roi, qui tenoit ses yeux baissés, mouroit de honte et de compassion ; et, n'ayant ni la force de marquer à la reine son juste ressentiment, ni celle de rester, dit, en s'adressant aux ambassadeurs, qu'il n'y avoit pas d'apparence que lui, qui étoit le plus laid de tous les hommes, dût prétendre à la gloire d'une aventure qui étoit destinée au plus charmant ; et, ayant ordonné au prince son fils de tenir sa place, il se retira.

Le prince, sans perdre de temps, fit commencer les épreuves. On présenta, par son ordre, le peigne à l'écuyer de la reine ; et, ne l'ayant pu tirer de son étui, il lui fit donner la question, dans laquelle il avoua le dessein qu'il avoit eu de faire périr le prince. Le peuple, frappé d'horreur de ce crime, s'en rendit le maître et le lapida, malgré le désir que le prince avoit de le sauver en faveur de son fils, et malgré la présence de la reine.

Le carcan fut ensuite présenté à la gouvernante de la princesse, qui se mit en vain à genoux pour demander miséricorde ; elle n'avoit garde de l'ouvrir, étant encore plus laide qu'elle n'étoit méchante. Le prince, sans écouter sa

belle-mère, qui s'humilia devant lui pour obtenir sa grâce, ordonna qu'on la brûlât toute vive à l'autre bout de la ville, pour ne pas empuantir l'assemblée. Cette prompte justice fut suivie des acclamations de la ville et de toute la cour, excepté des dames de la reine, qui tenoient une misérable et chétive contenance.

Le prince, ayant imposé silence, dit qu'il falloit continuer les épreuves. Il ajouta que personne ne devoit craindre aucun châtiment pour n'y pas réussir ; qu'il les avoit fait seulement commencer par ces deux misérables, pour avoir une occasion de leur faire avouer leurs crimes, et les en punir après.

Les ambassadeurs trouvèrent ce discours plein de sagesse et de prudence. La reine, qui n'avoit jamais entendu parler sur ce ton en sa présence, étoit tout éperdue. Le prince commanda aux dames d'atours d'aller parer et habiller sa sœur comme il convenoit à son âge et à son rang, et d'y employer tous leurs soins au péril de leur vie. On lui obéit ; la princesse revint si belle et si brillante, qu'il ne paroissoit plus qu'on lui eût coupé la moitié des cheveux. Tous les hommes essayèrent inutilement de tirer le peigne de son étui ; et c'étoit un plaisir de voir les huées continuelles du peuple quand on présentoit le carcan aux dames de la reine. Elle le prit enfin elle-même, et l'ouvrit après quelques efforts : mais il

se referma dans l'instant avec un bruit si épouvantable qu'elle tomba à la renverse, et fut emportée comme morte.

Il ne restoit plus que le prince et sa charmante sœur, et déjà les tristes ambassadeurs comptoient de remporter leur peigne et leur carcan, et craignoient d'être obligés de recommencer leur voyage ; mais le prince n'eut pas plutôt touché l'étui que le peigne en sortit de lui-même ; et le carcan s'ouvrit pour la princesse sans se refermer. Mille cris de joie s'élevèrent en même temps, qui auroient continué long-temps sans un tremblement de terre qui ébranla toute la ville, auquel succéda un tourbillon mêlé de grêle et d'éclairs qui dispersa toute l'assemblée. Mais ce fut en vain qu'on chercha le prince et la princesse ; ils avoient disparu au moment de cette aventure. Ce fut une désolation universelle par tout le royaume quand cette nouvelle s'y répandit. Le roi ne pouvoit s'en consoler ; et les courtisans, après s'être mis en grand deuil, se dispersèrent pour aller les chercher par toute la terre. Mais ce qui surprendra bien plus votre grandeur, c'est que le désespoir de la reine effaça toutes les autres afflictions. La haine qu'elle avoit eue pour le prince et pour la princesse s'étoit changée en tendresse, et en tendresse si violente qu'elle s'arrachoit les cheveux quand elle apprit qu'ils étoient perdus. Elle en-

voya prier le roi de la venir voir afin qu'elle lui demandât pardon ; car , au lieu du mépris et de l'aversion qu'elle avoit toujours eus pour lui, son cœur l'adoroit, et son imagination le lui représentoit comme le plus aimable et le plus digne d'être aimé de tous les hommes. Mais le roi, qui ne doutoit point qu'elle n'eût fait périr ses enfants par quelque trahison, quoiqu'il eût la foiblesse de l'aimer toujours, bien loin de la punir, vouloit se punir lui-même de cette foiblesse, et fit vœu de ne la jamais voir.

Tandis que tout cela se passoit à la cour, voyons un peu ce qu'étoient devenus le prince et la princesse.

— C'est bien fait, dit le géant ; car tu commençois à me lanterner l'esprit par toutes ces tracasseries et ces changements d'humeurs ; et puis, pourquoi faire tant de bruit pour la perte de ces deux marmousets ? car je m'imagine que ce prince étoit quelque petit impertinent comme ce freluquet de Noisy. Oh ! que j'aurois de plaisir à lui fendre l'estomac et à lui arracher le cœur si je le trouvois ! Mais le crapaud, sans doute, est allé si loin depuis l'affront qu'il me fit et sa trahison, qu'on ne sait ce qu'il est devenu. Ce qui me console est que tu me promets de me le faire voir quelque jour. — Oui, je vous le promets », dit le Bélier, qui reprit ainsi son histoire :

Cet orage qui avoit dispersé tout le monde

le jour des épreuves, s'étant séparé en deux différents tourbillons, avoit enlevé le prince et sa sœur, pour les aller mettre bien loin l'un de l'autre et bien loin de chez eux, car ces sortes de voitures vont fort vite. La princesse se trouva donc au milieu d'une forêt fort sauvage. Dès qu'elle eut repris ses esprits, elle s'aperçut du triste état où elle étoit, et tous les malheurs qui pouvoient lui arriver dans ce désert s'offrirent à son imagination. Elle eut beau promener ses yeux de tous côtés, elle ne vit que des arbres et des rochers; et les seuls échos lui répondoient quand elle appeloit son frère à son secours. Elle alloit donc errant à l'aventure par des sentiers difficiles, quand deux gros loups qui cherchoient fortune l'aperçurent et vinrent à elle la gueule ouverte. Elle se crut dévorée, et, après un grand cri, mettant la main devant ses yeux pour ne pas voir l'horreur d'une telle mort, elle y porta le carcan sans y songer. Dès que les loups le virent, ils firent un saut en arrière, et se mirent à fuir comme s'ils avoient eu une meute de cent chiens à leurs trousses. Autant en firent certains ours qui la crurent tenir à quelques pas de là; et plus loin de nouveaux loups qui se sauvèrent encore plus promptement que les premiers à l'aspect du carcan. Cela l'avoit menée à une grande route qui traversoit la forêt.

Au milieu de cette route étoit une douzaine

de bergers qui gardoient leurs troupeaux de moutons. Ses alarmes commencèrent à se dissiper quand elle se vit dans des lieux moins affreux : elle **doubla** le pas pour joindre les bergers, et pour implorer leur secours ; mais, comme elle ouvroit la bouche pour leur parler, les moutons, voyant le carcan, se mirent à fuir par la forêt, et les bergers à courir après. Ce fut seulement alors qu'elle s'aperçut de la vertu de son carcan. Elle fut fâchée de ne l'avoir pas connue avant la déroute des moutons ; cependant elle se sentit extrêmement rassurée à cette connoissance. Elle se remit dans le plus épais du bois pour tâcher de rejoindre quelqu'un des bergers ; mais elle avoit beau courir et les appeler, ils fuyoient toujours devant elle. Fatiguée de cette poursuite et de tout le chemin qu'elle avoit fait à travers les ronces et les rochers, elle suivit doucement une route moins ouverte que la première, et qui laissa voir un vieux château. Cette vue la soutint et lui donna de nouvelles forces, dans le temps même qu'elle succomboit de lassitude. Elle étoit assez près de ce château, lorsqu'un renard, plus blanc que la neige, traversa la route où elle étoit, et revint sur ses pas se mettre sur son passage. Il s'arrêta à sept ou huit pas d'elle et se mit à la regarder avec une attention extrême : elle n'en eut pas moins à l'examiner, car il étoit impossible de le voir sans en être charmé.

— Oh ! s'écria le géant, le voilà donc arrivé, ce renard blanc ! J'en suis vraiment bien aise ; car je le croyois perdu depuis le temps que tu m'embarrasses l'esprit de tout autre chose peut-être assez inutile. Eh bien ! que firent-ils après s'être bien regardés ? — La princesse, répondit le Bélier, cacha vite son carcan de peur d'effrayer le renard : elle n'auroit pas voulu pour toute chose le perdre de vue, car, avec cet air fin et spirituel que les renards ont dans la physionomie il avoit une grâce singulière et je ne sais quoi, de noble dans les regards. Elle s'approcha de lui pour voir s'il se laisseroit prendre, ou du moins s'il voudroit la suivre à ce château ; mais il ne voulut ni l'un ni l'autre, et se mit à courir tout d'un autre côté. Cependant il n'alloit pas assez vite pour qu'elle le perdît de vue. Enfin, après avoir passé le reste du jour à le suivre d'une constance bien au-dessus de ses forces, la pauvre princesse alloit tomber de lassitude, lorsqu'elle découvrit une espèce de petit palais, situé sur le bord d'un ruisseau, dans le lieu du monde le plus agréable. Le renard y étoit entré. La crainte et l'incertitude retinrent un moment la princesse ; mais l'envie de suivre son aimable renard l'emporta sur tous les autres égards. Elle entra donc, et le renard blanc, qui étoit la politesse même, l'ayant reçue à la porte, prit le bas de sa jupe entre ses dents et, malgré tout ce qu'elle put

faire pour s'en défendre, la porta pendant qu'elle traversoit la cour pour se rendre au premier appartement du palais.

Elle se jeta d'abord sur un canapé, car rien n'y manquoit, et, voyant son cher renard à ses pieds, qui la regardoit tendrement, elle oublia non-seulement ses dangers et ses fatigues, mais elle se serait passée du reste de l'univers pour ne bouger de là. Nous l'y laisserons, s'il vous plaît, pour retourner au prince son frère.

— Si cela est, dit le seigneur Moulineau, je compte que je ne la reverrai plus, ni son renard blanc ; car tu ne fais que tarabuster mon attention d'un endroit à un autre. N'y auroit-il pas moyen de finir ce qui les regarde avant que d'aller courir après une autre aventure ? — Cela ne se peut, répondit le Bélier ; mais il n'y a rien de si aisé que de finir ici le conte, pour peu qu'il vous ennuie. Le géant, qui n'avoit pas encore envie de dormir, ne le voulut pas ; et le Bélier continua en ces termes :

Votre excellence aura la bonté de se souvenir que, tandis qu'un des tourbillons enlevait la princesse de Lombardie pour la mettre au milieu d'un bois, l'autre avoit mis le prince son frère sur le bord de la mer. Il s'y promenoit à grands pas, l'esprit tout rempli de la nouveauté de son aventure, et du souvenir de ce qui s'étoit passé le même jour à la cour du roi son père. Comme

il n'y avoit vu que des objets dignes de sa haine et de son oubli, il ne se souvint que d'une sœur abandonnée, par la foiblesse d'un père, à toutes les cruautés d'une belle-mère plus animée que jamais contre elle par l'avantage qu'elle venoit de remporter. Ses tristes pensées menèrent son imagination assez loin, et conduisirent ses pas au pied d'un rocher qui, s'élevant insensiblement du rivage, s'avançoit jusque dans la mer. Il monta jusqu'au haut, sans savoir ce qu'il faisoit. Comme il étoit assez élevé, la vue s'étendoit fort loin de tous côtés : derrière lui s'offroit un paysage qui paroissoit inculte et désert ; mais, du côté de la mer, il vit en éloignement une isle qui lui parut le plus délicieux séjour de l'univers. Il ne se lassait point de la regarder. Il lui vint d'abord dans l'esprit que la princesse sa sœur pourroit bien y être. Un moment après il traita cette pensée de pure vision ; cependant elle lui revenoit toujours. Le sommet du rocher étoit couvert de mousse et d'une herbe épaisse et touffue. Il se coucha sur l'herbe, appuya sa tête sur la mousse, et, la soutenant d'une de ses mains, il tournoit ses regards languissants du côté de l'isle, et tomba dans une profonde rêverie. Enfin, excepté que son visage n'étoit pas baigné de larmes, il étoit à peu près dans la posture où l'amoureux prince de Noisy se mettoit tous les jours pour regarder le château du

druide, depuis la première rencontre qu'il fit de sa fille.

Le géant, qui commençoit à s'endormir, s'éveillant à cet endroit : — Quoi ! s'écria-t-il, cette maudite marionnette, après avoir eu l'insolence de m'offenser, aime encore Alie ! Tiens, Bélier mon ami, si jamais il revient, je le veux écorcher tout vif, remplir sa peau de paille et l'envoyer à sa maîtresse.

— Ce sera bien fait, répliqua le Bélier ; car je vous avertis qu'elle n'a point d'aversion pour lui. Mais laissons là ce sujet, que nous reprendrons une autre fois, et retournons au prince de Lombardie.

Il regardoit donc attentivement cette isle, dont le terrain lui paroissoit tapissé d'une charmante verdure et enrichi de mille arbres fleuris. Il ne quitta cet objet que lorsque les ténèbres de la nuit commencèrent à lui en dérober la vue. Il quitta ce rivage, et s'avança le plus qu'il put dans les terres, sans y trouver d'habitations. Il s'arrêta dans un bois, où il fit mauvaise chère, et passa la nuit comme il put. Dès que le jour parut, son premier dessein fut de chercher quelque chemin qui le ramenât à la cour de son père, ne doutant point que la princesse sa sœur n'eût besoin de sa présence ; mais il ne put s'ôter de l'esprit qu'elle ne fût dans cette isle. Cette imagination lui parut aussi ridicule que la pre-

mière fois qu'elle s'étoit présentée à lui. Cependant il revint au bord de la mer, s'y promena quelque temps ; et, comme il alloit regripper sur son rocher pour mieux voir cette isle agréable, il ne trouva plus le sentier qui l'y avoit conduit le jour précédent. Il tournoit au pied du rocher pour en trouver quelque autre, quand il entendit de l'autre côté la plus belle voix du monde. Il jugea d'abord que c'étoit la voix d'une femme : il passa par mille endroits dangereux et difficiles pour parvenir où il entendoit toujours chanter, car ce rocher s'avançoit dans la mer. Enfin, après en avoir fait presque le tour, il descendit dans un terrain uni, et jugea qu'il n'étoit plus qu'à huit ou dix pas de la personne qui chantoit : cependant il ne la voyoit point ; il lui parut qu'elle étoit cachée derrière un autre recoin du rocher. Il s'y avançoit avec beaucoup d'empressement et avec le moins de bruit qui lui étoit possible, lorsqu'il vit auprès de l'endroit où il vouloit aller la peau de quelque grand poisson fraîchement étendue sur le sable. Cet objet lui donna de l'horreur ; il fit quelque bruit en se tournant pour éviter cette vue désagréable, et, dans le moment, il entendit sauter quelque chose dans la mer. Cela le fit retourner ; mais il ne vit plus cette peau. Alors il s'avança vers le lieu où il avoit entendu chanter : il n'y trouva personne, et sa surprise redoubla bien

encore quand il vit les plus beaux bains du monde : ils étoient pratiqués dans une grotte au pied du roc , que la nature seule n'avoit pas faite , car elle étoit partout revêtue de marbre, et les cuves où l'on se baignoit étoient doublées d'or. Il ne savoit que penser de toutes ces choses, quoiqu'il y rêvât jusqu'à la nuit. Il la passa, comme la précédente, ainsi que deux ou trois encore, au milieu d'un bois, couchant à l'air, et se nourrissant de fruits sauvages. Ce n'étoit pas là une vie fort délicieuse pour un jeune prince ; mais c'étoit le moindre de ses chagrins. Il étoit revenu chaque jour au bord de la mer sans y rien voir et sans y rien entendre. Le sentier qui l'avoit d'abord conduit au haut du rocher parut à la fin ; il y monta avec ardeur, et revit avec plaisir la belle isle. A peine y fut-il, qu'il entendit chanter cette même voix qui l'avoit charmé. Aussitôt il descendit ; et, comme il étoit à trois pas de la grotte, il vit encore cette peau sanglante : il en eut encore plus peur que la première fois ; il fit le même bruit, mais, s'étant retourné plus promptement il vit sauter un poisson monstrueux dans la mer, et ne revit plus la vilaine peau. Il trouva la grotte dans le même état que la première fois, hors que la cuve étoit pleine d'eau ; il y mit la main, et, l'ayant trouvée tiède, il ne douta point qu'on ne vînt de s'y baigner ; mais il ne pouvait comprendre que ce

fût ce poisson qui vînt se faire écorcher pour se mettre au bain, et qui chantoit si mélodieusement. Il revint à l'endroit d'où ce poisson avoit sauté dans la mer, et remarqua que la surface de l'eau en étoit encore marquée d'un grand sillon qui s'étendoit devers l'isle. Le lendemain il se mit en embuscade derrière quelques rochers qui formoient l'entrée de la grotte, pour tâcher de découvrir ce que c'étoit que ce poisson. Il avoit les yeux attachés sur l'isle, s'imaginant que c'étoit de cet endroit que cet animal devoit sortir, lorsqu'il en vit sortir quelque chose de blanc, qu'il prit d'abord pour un petit bateau à voile. A mesure que cela s'avançoit vers le rivage, sa curiosité augmentoit, et l'objet sembloit diminuer : cela le fit sortir de son embuscade pour ne pas le perdre de vue. Quand cet objet flottant fut assez près du rivage, au lieu de venir droit à l'entrée de la grotte, il se détourna pour aborder plus loin. Le prince se mit tout au bord de la mer, et vit qu'au lieu de prendre terre, cette merveille ne fit que ranger la côte en s'avançant vers lui.

Dès que cela fut assez près du prince pour qu'il démêlât ce que c'étoit, il vit la plus belle créature de l'univers dans une conque marine, qui, tenant d'une main le bout d'une grande voile blanche, attachée par l'autre bout à ce merveilleux chariot, le faisoit aller à son gré par

le secours des zéphyrs. Le prince se mit à genoux, ne doutant pas que ce fût la déesse Téthys qui se promenoit sur l'eau : rien ne ressembloit à tous les portraits qu'on fait d'elle et de son équipage, excepté que cette Téthys qu'il voyoit n'étoit ni si blonde ni si nue qu'on représente d'ordinaire la déesse.

*Le vent, tout à coup ralenti,
Lui fit voir, dans cette figure,
L'éclat dont brillera, dans la race future,
Une princesse de Conti.
De la princesse tout entière
Chaque attrait s'offrit à ses yeux ;
Son air, sa grâce singulière,
La majesté de ses aïeux,
D'agrémens immortels la foule vagabonde,
Qui se répand sur tous ses traits ;
La plus belle taille du monde,
Et le reste fait à peu près
Comme on peint, au sortir de l'onde,
Vénus dans les plus beaux portraits.*

Le prince de Lombardie, toujours à genoux devant cette divinité, l'auroit regardée de cent mille yeux, s'il les avoit eus : elle étoit arrêtée vis-à-vis de lui ; on ne sait pas bien pourquoi, si ce n'est que l'attention du prince et sa figure ne lui déplaisoient pas. A son égard, il sentit bientôt que c'étoit fait de sa liberté ; car l'admiration et l'amour l'avoient saisi en même temps, et cela d'une si grande force qu'il en étoit tout éperdu,

et qu'il en suoit à grosses gouttes. Il tira un mouchoir pour s'essuyer le visage ; et, en le tirant, il fit tomber le peigne et son étui. Cette beauté ne l'eut pas plutôt aperçu qu'elle fit un grand cri, et s'approcha comme pour mettre pied à terre ; mais le prince, tout confus qu'une chose si peu convenable aux héros fût sortie de sa poche, se jeta promptement dessus, et le serra, tout indigné de l'affront qu'il en recevoit. Elle en fit un cri plus aigu et plus sensible que le premier, et lui tourna brusquement le dos, vogua vers son isle et disparut à ses yeux. Il en fut sensiblement touché ; tous ses désirs se tournèrent vers cette isle ; et, ne voyant aucun bateau pour l'y conduire, il résolut de tenter l'aventure de Léandre ; trop heureux d'en éprouver la fin, pourvu que les commencements lui en pussent être agréables ! Il commençoit donc à se déshabiller pour cette épreuve, lorsqu'il entendit au haut du rocher des cris et des gémissements, tels que font les chiens quand ils sont en affliction : il leva les yeux, et vit le renard blanc qui, s'étant dressé sur les pattes de derrière, continuoît ses cris, et faisoit de ses pattes de devant plusieurs gestes vers l'isle. Le prince le regardoit attentivement, pendant qu'un petit bateau, qui s'étoit détaché de l'isle aux cris et aux signes du renard blanc, venoit à pleine voile vers le rivage. Le renard descendit, et, dès qu'il vit le prince,

il fit deux ou trois sauts de joie, et se mit en devoir de lui baiser les mains, et de lui lécher les pieds ; mais le prince, qui dès cette première vue l'aimoit et l'estimoit comme s'il l'eût connu toute sa vie, ne le voulut jamais permettre.

Pendant ces honnêtetés de part et d'autre, le bateau étoit aborde. Le renard blanc fit signe au prince de remettre ce qu'il avoit ôté de ses habits, et d'entrer avec lui dans le bateau. C'est ce que le prince souhaitoit ardemment ; mais, avant que de passer dans un lieu où il espéroit de revoir sa divinité, il se souvint de l'affront que son peigne lui avoit fait : il le tira de sa poche et alloit le jeter dans la mer, quand le renard blanc fit un cri douloureux, et, sautant à sa manche, lui retint le bras de toute sa force, et ne voulut point lâcher prise que le prince n'eût remis le peigne et l'étui dans sa poche. Le bateau se mit à voguer dès qu'ils y furent, et il alloit de lui-même ; mais il n'étoit encore qu'à vingt pas du rivage, quand on entendit un bruit de chevaux sur ce même rivage. Un homme à cheval, que plusieurs autres sembloient poursuivre, s'avança jusqu'au bord de la mer, banda son arc, et d'une flèche qu'il y mit perça le renard blanc de part en part. Il fit un grand soupir ; et, tournant tristement les yeux sur le prince, il les ferma comme pour ne plus les ouvrir. Le prince ne fut guère moins rempli d'affliction que

si la flèche l'eût percé lui-même ; et, sans rien consulter que sa douleur et son ressentiment, il se jeta à la mer pour aller venger la mort du pauvre renard. Il fut bientôt à terre ; mais il ne trouva plus personne, et il perdit avec chagrin l'espoir de la vengeance, en perdant les traces du meurtrier, que des rochers, dont toute cette côte étoit bordée, dérobèrent à sa poursuite. Il revint au bord de la mer, pour tâcher de regagner le bateau, et pour voir si le renard étoit encore en état d'être secouru ; mais ce fut inutilement. Tout étoit disparu de dessus la mer comme de dessus la terre. Les espérances du prince, avec toutes les flatteuses idées qu'il s'étoit formées d'un bonheur prochain, s'évanouirent en même temps, et il se trouva sur le bord de la mer sans autre compagnie que celle de la douleur et du désespoir.

A cet endroit du récit que faisoit le Bélier, le géant Moulineau se mit à bâiller ; et, se sentant plus d'envie de dormir que d'apprendre le reste de cette histoire, il se déshabilla, se fit donner ses bottes, et se mit au lit.

Le lendemain, de grand matin, le Bélier ne manqua pas de se trouver au lever de son maître ; et, après lui avoir fait sa cour par quelques louanges sur sa bonne mine et ses agréments, il lui dit qu'il avoit fait le tour de la place ennemie

pendant la nuit ; que, l'ayant examinée de fort près à la faveur des ténèbres, elle lui paroissoit imprenable par la force, et qu'elle l'étoit encore plus par la famine, parce que le druide, qui commandoit aux éléments, trouveroit bien le moyen de subsister malgré tous leurs efforts, et qu'il voyoit bien qu'il se moquoit de tout ce qu'ils avoient fait jusque-là ; que son avis étoit donc de tâcher de le surprendre avec sa fille par quelque stratagème. « Eh ! par quel stratagème ? dit le géant. — Le voici, répondit le Bélier. Que votre grandeur lui fasse savoir que vous êtes fâché de tout ce que le ressentiment vous a fait faire jusqu'à présent ; que vous avez trop de tendresse pour sa fille et trop de respect pour lui pour vous obstiner à les vouloir vaincre par la voie des armes ; que, ne voulant plus devoir qu'à votre amour et à vos services une paix que vous désirez, vous allez retirer vos troupes, et le laisser en pleine liberté, à condition toutefois que, pour les frais de la guerre et pour récompenser mes services, la belle Alie, de ses mains blanches, voudra bien me dorer les deux cornes et les quatre pieds du même or que le druide son père garde sous la statue de Cléopâtre. — Eh ! qu'est-ce que cela me fera, dit le géant, que tu sois doré ? — Votre grandeur, qui a tant d'esprit, reprit le Bélier, ne voit-elle pas que, dès qu'on m'aura envoyé un passeport, je me rendrai au-

près du druide ; et que, comme la force de ses enchantements dépend de sa vie, je prendrai mon temps pour lui donner de mes deux cornes dans le ventre ; et que, l'ayant tué, rien ne me sera plus facile que de vous ouvrir une porte du château, pour vous rendre maître de sa fille et de tous ses trésors ? »

Le généreux Moulineau n'eut garde de s'opposer à un projet si plein de noirceur et d'infamie ; il y voulut seulement faire quelque petit changement, pour que le Bélier n'en eût pas seul tout l'honneur. Il imagina donc que, pour mieux tromper le druide, il falloit envoyer un héraut d'armes au lieu d'un trompette. Le Bélier parut en extase d'admiration à ce trait de prudence et de vivacité. La chose étant résolue suivant ce dernier avis, tandis que le héraut se préparoit, et qu'on lui faisoit ses dépêches, le géant pria son favori de reprendre l'histoire du renard blanc ; ce qu'il fit de cette manière :

Le prince, resté seul au bord de la mer, comme je vous l'ai dit, n'avoit jamais eu la tête si remplie de différentes agitations, ni le cœur si pénétré de tendresse et d'affliction. Il ne pouvoit se résoudre à quitter un rivage sur lequel il avoit été témoin de tant d'événements extraordinaires. Le renard, la nymphe et le poisson occupoient ses pensées tour à tour, sans qu'il

pût comprendre ce qu'ils étoient. Il savoit seulement qu'on n'avoit jamais senti tant d'amour qu'il en sentoit pour cette nymphe, tant d'horreur qu'il en avoit pour le poisson, ni tant d'amitié que celle qu'il portoit à la mémoire de l'infortuné renard. L'approche de la nuit et quelques éclairs qui menaçoient d'un prochain orage interrompirent ses rêveries, et l'obligèrent de chercher un endroit qui pût le mettre à couvert.

Il n'en connoissoit point de plus commode que la grotte des bains : elle lui parut éclairée d'un grand nombre de lumières ; et, quand il fut près, il entendit la même voix qu'il y avoit déjà entendue deux fois. Il se coula, le plus doucement qu'il put, jusqu'à l'entrée de la grotte ; il s'y arrêta tout court, tant il eut peur d'interrompre les accents de la plus belle voix qu'il eût jamais entendue. Il étoit si près de celle qui chantoit, et tellement attentif aux paroles de son chant, qu'il n'en perdit pas un mot. Les voici :

*Prince, pour qui je sens les traits d'un feu nouveau,
Si vous ne voulez pas qu'un mauvais sort l'éteigne,
Donnez-moi quelques coups de peigne
Quand vous me trouverez dans l'eau ;
Et, quoique rien ne soit plus beau
Que mon éclat quand je me baigne,
Si vous m'aimez, brûlez ma peau.*

Des paroles si flatteuses pour son espoir, et cependant si obscures et si mystérieuses, augmentèrent tellement sa curiosité, qu'il entra brusquement dans la grotte, bien résolu pourtant, s'il y trouvoit la chanteuse, de n'exécuter que la moitié de ses volontés, et de ne faire que la peigner bien délicatement, et non pas de lui brûler la peau, qui devoit être la plus belle du monde, puisqu'elle le disoit. De plus, il avoit un pressentiment que sa divinité de l'autre jour pourroit bien être cette même chanteuse.

On ne chanta plus d'abord qu'il fut dans la grotte; elle étoit éclairée d'une infinité de lumières placées dans des gâines d'ébène, garnies d'or, comme étoit la cuve; et toutes les bougies avoient chacune la forme d'un couteau sortant à moitié de sa gâine. Il fut surpris de cette sorte d'illumination; mais il le fut bien plus quand il vit la cuve enveloppée d'un pavillon de satin blanc, tout chamarré de gâines en broderie d'or. Il examinoit tout ce qu'il voyoit avec attention et étonnement, lorsqu'il entendit soupirer quelqu'un sous ce pavillon; et, un moment après, cette belle voix, sans chanter, lui dit ce peu de mots :

« Prince, je suis celle que vous aimez et qui vous aime; faites tout ce que je vous dirai, quelque difficiles que les choses vous paroissent, et ne vous effrayez pas dans une aventure où vous

me perdrez pour jamais, si, lorsque ce pavillon s'ouvrira, vous témoignez la moindre peur. — Moi, peur ! » s'écria-t-il.... Dans le moment le pavillon s'ouvrit, et ce qui se présenta à ses regards pensa le faire évanouir : une tête de crocodile, la gueule ouverte, paroissoit hors du bain, et sembloit s'avancer vers lui. Il ne recula point ; mais il suoit à grosses gouttes, et le cœur lui battoit. Cependant il regarda fixement cette affreuse hure, qui, s'étant fermée, se retroussa pour faire voir sous elle le plus beau visage qui fut jamais, et qu'il reconnut pour être celui de la nymphe qu'il adoroit. Cette tête pourtant, qui s'élevoit au-dessus de celle de la nymphe, comme une espèce de rayon, composoit une assez vilaine coiffure, et lui serroit le front et les joues avec tant de justesse, qu'on ne voyoit pas un seul de ses cheveux. Il n'importe : toute l'horreur du prince se dissipa dès que ces beaux yeux se tournèrent vers lui ; et, se mettant à genoux pour l'adorer plus respectueusement, il alloit parler, lorsque la nymphe lui dit : « Que faites-vous, prince ? les moments sont précieux ; que ne me peignez-vous ? » « La peigner, disoit-il en lui-même ! eh ! comment ? » La nymphe lui parut irritée de ce retardement. Il prit donc son peigne ; et, croyant le tirer tout d'un coup de son étui, il sentit avec surprise qu'il n'en sortoit que petit à petit, et non

sans beaucoup d'effort. Mais, à mesure qu'il sortoit, la tête du crocodile se renversoît en arrière, et découvrit enfin les plus beaux cheveux de l'univers. Quand le peigne fut à moitié sorti, la tête disparut, et le prince vit alors la nymphe dans tous ses charmes. Les transports de joie qu'il sentoit lui donnèrent un nouvel empressement pour tirer son peigne, croyant bien qu'elle avoit besoin d'être peignée après avoir porté cette vilaine tête. Il vit qu'à mesure que le peigne sortoit de l'étui, le reste de la nymphe sortoit de l'eau. Les lis, la neige et l'albâtre auroient paru jaunes auprès de ce qui s'offroit à ses yeux : mais cette blancheur éblouissante n'étoit rien encore en comparaison des grâces qui accompagnoient toutes ces beautés. Elle avoit les épaules et la moitié des bras hors de l'eau ; et c'étoit chose à voir, que les efforts que le prince faisoit contre son peigne en faveur du reste. Mais la nymphe, prenant la parole : « C'est assez, dit-elle, laissez là votre peigne et son étui pour brûler vite ma peau. — Moi ! s'écria-t-il, moi, brûler votre peau ! Que la mienne, avec tout mon corps et avec tout l'univers, soit réduite en cendres, plutôt que cette divine peau soit seulement égratignée par celui qui vous adore ! — Je ne doute point de votre amour, répondit la nymphe ; mais ce n'est pas ici le temps d'en étaler la délicatesse : il n'est question que de

m'obéir. Si on vous prévient, vous me perdrez pour jamais, car apprenez que je ne puis être qu'à celui qui aura brûlé ma peau. » Le prince ne pouvoit se résoudre à cette exécution ; et, tandis que la pitié, l'amour et l'obéissance se disputoient dans son cœur, la nymphe lui dit adieu, le pavillon se referma sur elle, et toutes les lumières s'éteignirent.

Ce fut alors que le prince se repentit de n'avoir pas brûlé quelque petit endroit de cette belle peau, à laquelle il auroit fait un peu de mal, il est vrai, mais dont il auroit retiré un si grand bien. Il étoit résolu de réparer sa faute à la première occasion ; et, pour empêcher qu'on le prévînt, il fut se camper à l'entrée de la grotte pour y attendre le jour. Un moment après qu'il y fut, une nouvelle lumière le frappa : il crut que c'étoit la grotte qui s'éclairoit de nouveau ; mais c'étoit un feu qu'on avoit allumé sous les derniers arbres de la forêt qui s'étendoit vers le rivage. Il couroit pour en prendre quelque tison, quand, au premier pas qu'il fit, il vit la peau du poisson. La même horreur le saisit à cette vue ; et, indigné de rencontrer encore cet objet affreux, il le prit, transporté de colère, en s'écriant : « Pour toi, détestable peau, qui ressemble si peu à celle de la nymphe que j'adore, tu seras brûlée » ; et, courant de toutes ses forces vers l'endroit où il voyoit le feu, il vit une

femme assise , qui ne l'eut pas plutôt aperçu chargé de cet objet effrayant , qu'elle fit un grand cri, et se sauva tout éperdue dans le plus épais de la forêt.

Le prince jeta cette peau dans le feu : dès qu'elle y fut, il crut avoir fait sauter une mine chargée de cent milliers de poudre, tant le fracas fut épouvantable. Après cet exploit, il se saisit d'un tison, et revint en toute diligence vers son premier poste. Son tison fut inutile ; il trouva toutes les bougies rallumées, vit la cuve encore pleine d'eau ; mais il ne vit plus ni le pavillon, ni la nymphe : il pensa s'en désespérer, ne doutant pas que quelque amant moins tendre et moins difficile, après l'avoir bien peignée et bien brûlée, ne l'eût emmenée pour sa récompense.

Il sortit comme un fou pour courir après, sans savoir de quel côté il alloit : il parcourut toute la forêt sans que nul objet s'offrît à sa vue. Le jour commençoit à paroître, lorsqu'il se trouva à l'endroit où le feu avoit été allumé. Il voulut voir s'il ne restoit rien de cette affreuse peau qui avoit fait tant de bruit : il n'en vit que la cendre. Mais quelle fut sa surprise, de retrouver le carcan à deux pas de là ! Cette vue lui donna de la joie, ne doutant point que la princesse sa sœur ne fût cette personne qui s'étoit sauvée dans le bois. Il courut avec empressement du côté où il l'avoit vue fuir, sans

se mettre en peine du carcan ; et il la rencontra qui revenoit sur ses pas avec vivacité. Ce récit seroit trop long si je vous disois la joie qu'ils eurent en se voyant , les caresses qu'ils se firent , et les tendres expressions qui marquoient leur amitié ; ils ne se lassoient point de se raconter toutes les inquiétudes qu'ils avoient eues l'un pour l'autre. Ils s'assirent au pied d'un grand arbre pour se conter tout ce qui leur étoit arrivé. Le prince , ayant fait le récit de ses aventures au sujet de la nymphe et de la grotte au bain , oublia par bonheur ce qui lui étoit arrivé avec le renard blanc , et fit bien ; car la princesse , ayant conté ses infortunes jusqu'à l'endroit où nous l'avons laissée , poursuivit ainsi :

« O mon cher frère ! si vous aviez connu les charmes de ce renard , il eût été impossible que vous ne l'eussiez aimé. Ses soins et ses assiduités auprès de moi avoient quelque chose de surnaturel : il sembloit deviner mes pensées , tant il alloit à propos au-devant de tous mes souhaits : je n'en faisois point , à la vérité , que celui de n'en être jamais séparée ; j'en avois si peur que mon premier soin avoit été de lui cacher mon carcan , qui faisoit fuir toutes les bêtes. Le petit palais où nous étions étoit embelli de jardins , de grottes et de fontaines. Le renard m'y conduisoit , quand il s'imaginoit que j'avois envie de me promener ; et dans ces promenades , quoi-

qu'il ne pût me parler, il entendoit tout ce que je lui disois, et trouvoit le moyen de me faire comprendre qu'il étoit transporté de la bonne volonté que j'avois pour lui. Cependant, il sembloit me demander quelque chose par ses regards et par des gestes suppliants : j'étois au désespoir de ne pouvoir comprendre ce qu'il vouloit me dire ; car je lui aurois donné ma vie. A la fin je fus éclaircie pour mon malheur. J'avois caché le carcan au milieu de quelque buisson à l'extrémité du jardin. Le renard blanc l'aperçut dans une de nos promenades ; et , loin d'en avoir peur comme les autres bêtes , il me quitta pour sauter à corps perdu dessus ; mais , dès qu'il l'eut touché , le carcan se referma avec le même bruit qu'il avoit fait entre les mains de la reine. A ce bruit , le pauvre renard fit un saut en arrière , et d'un autre , franchit la muraille du jardin , sans que je l'aie jamais revu depuis. Je fus reprendre ce maudit carcan que je détestois , et que j'aurois abandonné si je ne m'étois souvenue qu'il m'étoit nécessaire dans les bois pour me garantir des autres bêtes. Je ne l'eus pas plutôt dans les mains , qu'il s'ouvrit ; et , depuis ce jour fatal , quoique j'aie erré sans cesse par les bois , les rochers et les précipices avec des peines infinies , le plus grand de mes maux a toujours été de ne pouvoir retrouver mon fidèle et bien-aimé renard. La nuit me surprit hier à

l'endroit où j'avois allumé ce feu auprès duquel vous me vîntes effrayer avec cette horrible peau ; et, dès que j'ai été remise de l'étonnement que me causa le fracas que j'entendis en m'éloignant du feu, je suis revenue sur mes pas pour reprendre ce carcan que j'avois oublié dans ma frayeur. »

En finissant ce récit, la princesse pria son frère de la ramener à cet endroit ; mais ils eurent beau l'y chercher, il ne se trouva plus : elle n'en fut pas si affligée qu'elle l'auroit été avant la rencontre de son frère ; sa présence la rassuroit contre les périls dont la vertu du carcan l'avoit garantie jusqu'alors ; et, comptant sur la complaisance et l'amitié du prince pour elle : « Mon cher frère, lui dit-elle, en lui serrant les mains et en pleurant, je vous avoue l'excès de ma folie ; je ne puis plus vivre sans le renard blanc ; et, si vous n'avez la bonté de m'accompagner pour le chercher par toute la terre, vous me verrez mourir de douleur. »

Le prince de Lombardie avoit les larmes aux yeux en songeant au désespoir où tomberoit sa sœur quand elle sauroit la triste destinée de ce pauvre renard ; et, ne voulant pas lui donner ce chagrin, il lui tut ce qu'il savoit, et lui promit tout, pourvu qu'elle voulût lui accorder le reste de ce jour pour parcourir le rivage de la mer. La princesse y consentit à peine, tant elle étoit pressée de courir après le renard blanc. La grotte

des bains fut le lieu qu'ils se marquèrent pour se retrouver, après qu'ils auroient visité tous les environs. En y entrant, la princesse fut étonnée des merveilles qu'elle y vit, quoique son frère l'en eût prévenue ; et, pendant qu'elle étoit occupée à les considérer, le prince grimpoit jusqu'au sommet du rocher, d'où portant, après y être arrivé, ses regards le plus loin que sa vue put s'étendre sur la terre et sur la mer, la terre ni la mer ne lui offrirent rien de ce qu'il cherchoit. Cet endroit sembloit fait exprès pour la rêverie, ce fut donc là que la tête du crocodile lui revenant dans l'esprit, et l'idée de la nymphe y succédant, il ne put s'empêcher de parler seul, quoiqu'il n'eût jamais approuvé ceux qui le faisoient dans les livres.

« Qu'est-elle devenue, disoit-il, cette adorable figure que j'ai vue sous des formes si différentes ? et que sont devenus ses sentiments si favorables, qu'elle a bien voulu ne pas me cacher ? Quoi ! pour ne l'avoir pas voulu brûler, elle disparoît dès que j'ai le dos tourné ! Quelque téméraire l'aura fait, poursuivit-il, et tant de beautés seront la récompense de tant de barbarie. Quel tigre a pu brûler une peau que ? Mais, s'écria-t-il tout d'un coup, ne seroit-ce point cette horrible peau que j'ai brûlée, qu'elle a voulu dire ? » Cette pensée le fit revenir comme d'un songe ; et, convaincu de sa première erreur.

« Oui, continua-t-il, c'est cette peau détestable dont elle vouloit se défaire. Il n'y a qu'un lourdaud comme moi qui ait pu s'y m'éprendre.

— Ma foi, dit le géant, je m'y serois mépris tout comme lui : d'où vient aussi que cette sottre grenouille ne lui disoit pas que c'étoit son autre peau ? Mais achève ton conte ; car, franchement, je commence à le trouver un peu long.

— Le prince, dit le Bélier, persuadé entièrement par de nouvelles réflexions qu'il avoit, sans y songer, fait une partie de ce que la nymphe lui avoit ordonné, ne pouvoit comprendre par quelle raison elle ne lui donnoit pas lieu de faire le reste. Par exemple, disoit-il, en prenant son peigne, et le tirant aussi facilement que le jour des épreuves : si cette reine de mon cœur étoit ici, je la peignerois mieux qu'elle ne l'a jamais été de ses jours. Il crut entendre quelques cris dans le bois comme il achevoit ces mots ; et, s'étant retourné vers l'endroit d'où partoient ces cris, il vit une femme qui couroit de toute sa force à travers les arbres pour se sauver d'un homme à cheval qui la poursuivait. Malgré la distance des lieux, il remarqua que cet homme avoit un arc à la main ; et, ne doutant pas que ce ne fut le meurtrier du renard blanc, et que celle qu'il poursuivait n'eût besoin d'un prompt secours, il courut dans le bois. Les cris de cette femme le guidoient, car il en avoit perdu la vue en descendant du rocher :

le désir de la secourir et de venger le renard sembloit lui donner des ailes ; mais, sans aller si vite, il les auroit bientôt joints. La difficulté des chemins avoit fait tomber la femme ; cet homme avoit mis pied à terre et la tenoit entre ses bras ; il alloit la mettre sur son cheval quand le prince arriva.

La beauté de cette personne l'éblouit d'abord ; mais sa surprise fut extrême lorsqu'il la reconnut pour être la reine sa belle-mère. Il ne savoit pas son heureux changement ; et le souvenir de ses cruautés et de sa haine pour sa sœur et pour lui pensa le faire repentir d'être sitôt arrivé. Cependant, comme il étoit généreux, il la dégagea de son ravisseur ; et, mettant l'épée à la main, il alloit venger son injure et la mort de son ami le renard blanc, lorsque la reine le retint en lui disant que c'étoit l'archiduc de Plaisance. Il n'en douta pas après l'avoir examiné, car c'étoit l'archiduc le plus sauvage qui fût au monde. Il avoit la barbe épaisse, les cheveux hérissés, les regards farouches et ses habits en lambeaux. La reine se mit à genoux, embrassa ceux du prince en lui demandant pardon de ses injustices passées, et le conjura de venir avec elle au secours du roi son père, que ce maudit archiduc venoit de blesser d'une flèche qu'il lui avoit tirée. Le prince, transporté de colère à cette fâcheuse nouvelle, se retourna pour le tuer malgré sa folie ;

mais il avoit repris son cheval pendant le discours de la reine, et vraisemblablement étoit allé chercher à faire quelque nouvel exploit.

Tandis que la reine et le prince alloient à grands pas vers l'endroit où elle avoit laissé le roi de Lombardie, elle contoit au prince comme son cœur avoit été soudainement changé pour toute la famille royale ; que le roi son époux, ne la voulant plus voir, avoit quitté sa cour pour chercher ses enfants ; que, désespérée du départ de son mari, elle l'avoit suivi sans équipage et sans train ; mais que, ne pouvant les trouver tous trois, elle avoit consulté la mère aux Gaînes, qui l'avoit fait conduire à l'isle des Gaînes, où elle avoit vu la plus belle princesse de l'univers, et la plus malheureuse, puisqu'elle étoit obligée, par enchantement, de prendre d'un jour à l'autre la figure d'un monstre marin ; que, quand ce jour arrivoit, il se présentoit une grande peau devant elle, contre laquelle il lui étoit impossible de résister ; que l'horreur qu'elle en avoit lui donnoit mille morts, et que cependant elle étoit forcée de s'en envelopper et de se jeter dans la mer.

Le prince, transporté d'admiration et de joie, ne pût s'empêcher d'embrasser la reine à cet endroit de son récit, et de l'assurer que celle dont elle parloit ne seroit plus importunée de cette affreuse peau ; et, se mettant à genoux à son

tour, il conjura la reine de le conduire à l'isle où étoit cette adorable princesse. » C'est pour vous y mener que je vous cherchois, répliqua-t-elle ; mais, vous ayant si heureusement trouvé, nous n'avons pourtant encore rien fait, si nous ne trouvons la princesse votre sœur ; car de sa présence, aussi bien que de la vôtre, dépend le salut de la plus précieuse vie qui soit au monde. — Et de quelle vie ? dit le prince alarmé. — De celle du renard blanc, reprit la reine, que nous ne trouverons peut-être plus en vie. »

A cette idée de la mort du renard blanc, la reine ne put retenir ses larmes. « Hélas ! poursuivait-elle, ce pauvre renard nous venoit voir de temps en temps, et nous charmoit par ses manières. Pour moi, j'en étois folle. Hier il fit signe qu'on lui envoyât la chaloupe de l'isle ; j'étois au rivage pour l'attendre ; la belle enchantée s'y promenoit avec moi : mais elle ne put rester jusqu'à son arrivée ; car, s'étant éloignée comme pour rêver, elle fit un grand cri, et sur-le-champ s'élança dans la mer, sous la figure la plus hideuse qu'on puisse voir. Je la plaignis ; mais j'eus bientôt d'autres sujets de m'affliger quand la chaloupe aborda, et que je vis le pauvre renard blanc baigné dans son sang et aux derniers abois. A cette vue je fis mille cris douloureux ; et, l'ayant pris dans mes bras, je le portai doucement au Palais des Gâines, où il est servi

comme dans celui du roi votre père. Les chirurgiens jugèrent sa blessure mortelle ; mais la gouvernante de l'isle, qui s'intéresse pour lui, se mit à genoux devant la gaine des oracles : j'y prêtai l'oreille, et j'entendis que, si je pouvois amener le prince et la princesse de Lombardie dans vingt-quatre heures dans l'isle, le renard blanc étoit sauvé ; que je n'avois qu'à me mettre dans la chaloupe, qui me conduiroit à ce rivage, où j'aurois de leurs nouvelles. J'abordai hier à l'entrée de la nuit ; je parcourus la forêt pour vous trouver : mais quelle fut ma surprise d'y trouver le roi ! J'en fus transportée de joie ; il voulut d'abord me fuir. Voyant son dessein, je me jetai à ses pieds, et lui dis tant de choses pour l'assurer de mon repentir et de mon changement, qu'il céda à la tendresse qu'il a toujours eue pour moi : cependant il me dit qu'il ne pouvoit rester où j'étois qu'il n'eût trouvé ses enfants. Alors je lui dis que je vous cherchois tous deux, et qu'un oracle avoit dit que je vous trouverois : il me crut. Ensuite je lui appris ce que je viens de vous conter. Il m'apprit à son tour que l'archiduc, son parent, s'étant échappé depuis deux ou trois jours de ceux qui l'avoient en garde, couroit les champs et tuoit à coups de flèches tout ce qu'il rencontroit. Ce matin, comme nous commencions à parcourir la forêt pour vous chercher, l'archiduc, qui par malheur

nous suivoit, perça le roi d'un coup de flèche à l'épaule, et d'une autre qu'il avoit mise à son arc m'alloit donner la mort ; mais il se retint après m'avoir quelque temps considérée, et je jugeai qu'il vouloit me faire un tout autre traitement, car il vint droit à moi pour me saisir et me mettre sur son cheval. Cette frayeur me donna tant de force et de légèreté qu'il me perdit bientôt de vue. Comme il avoit mis pied à terre, le temps qu'il perdoit à remonter à cheval m'avoit donné beaucoup d'avance sur lui : cependant, sans votre secours, j'étois en sa puissance. »

Ce récit finit justement à l'endroit où le roi avoit été blessé ; mais ils ne l'y trouvèrent plus : ce furent de nouvelles alarmes. La pitié d'une part, et le devoir de l'autre, vouloient que, laissant là toute autre inquiétude, ils se remissent à le chercher ; mais l'amour, beaucoup plus pressant que tous les autres égards, s'y opposa. Ils souhaitèrent donc toutes sortes de prospérité au roi, en quelque endroit qu'il fût, et s'acheminèrent en toute diligence vers la grotte des bains, pour y prendre la princesse et voguer ensuite vers l'isle des Gaînes. En entrant dans la grotte, ils trouvèrent la princesse assise qui se désespéroit ; elle tenoit la tête du roi son père sur ses genoux, et l'arrosait de ses larmes ; elle le croyoit mort, mais il n'étoit qu'évanoui. L'ardeur

de courir après celui qui venoit de le blesser, et qui vouloit encore lui ravir sa femme, et de plus la perte de son sang, l'avoient tellement affoibli, que tout ce qu'il avoit 'pu faire avoit été de se traîner jusqu'à cette grotte pour y chercher du secours ; sa foiblesse et sa surprise lui firent perdre le sentiment.

Votre grandeur aura la bonté de s'imaginer les douleurs, les cris et les plaintes du fils et de la femme, quand ils virent le roi dans cet état, pour que je ne vous en importune point. Ils le firent revenir de la manière qu'on fait ordinairement revenir dans les romans les héros pâmés et les divinités interdites, c'est-à-dire avec force eau fraîche. On arrêta son sang avec des compresses de gaze ; et ensuite, le soulevant de tous côtés, on le mena jusqu'à la chaloupe de l'isle, qui eut la bonté de se venir ranger à l'endroit du rivage le plus prochain de la grotte. Dès qu'ils y furent placés, la princesse apprit de la bouche de sa belle-mère la triste aventure de son cher renard. En apprenant ce malheur, son désespoir éclata de mille manières différentes ; elle vouloit se jeter dans la mer, ou du moins s'évanouir d'affliction ; mais on ne lui permit ni l'un ni l'autre ; et l'on trouva moyen de tranquilliser un peu son esprit, en lui disant que, dès qu'elle arriveroit auprès du renard mourant, il se porteroit à merveille. Il n'y a rien de si

doux pour un cœur amoureux que de pouvoir rendre la vie à l'objet de sa tendresse. Quoique le bateau allât comme un trait, il lui sembloit immobile ; son impatience fut enfin satisfaite ; ils abordèrent, mirent pied à terre, et bientôt se rendirent au palais. Nous les y laisserons, s'il vous plaît, pour nous transporter où l'archiduc..

— Oh ! va te promener avec ton archiduc, dit le géant ; je te défends absolument de quitter ton isle que tout ceci ne soit fini. — Comme il vous plaira, reprit le Bélier ; et il poursuivit ainsi :

Le renard blanc, couché sur un petit lit auprès d'un bon feu, tendoit à sa fin ; ses yeux étoient fermés, et tout son corps sans mouvement ; mais au premier cri que fit la princesse, il ouvrit les yeux, et, rappelant, dès qu'il la vit, le peu qui lui restoit de force, il la regarda d'une manière assez tendre pour un renard à l'agonie, et remua foiblement la queue. Elle se jeta toute plate à terre auprès de lui ; mais la gouvernante de l'isle, qui ne l'avoit pas envoyé chercher pour se lamenter, la prit par les bras et l'ayant relevée : « Que faites-vous ? lui dit-elle. Il est question de guérir le renard, et non pas de le plaindre. » Le roi de Lombardie, tout languissant qu'il était, avoit pris la même folie que tout le monde prenoit à la première vue de cette aimable bête ; et, pendant le discours de la gouvernante, il ne cessoit de pleurer et de tâter le

pouls du malade. La gouvernante le fit emmener dans un appartement ; et, tandis qu'il étoit entre les mains des chirurgiens, s'adressant encore à la princesse : « Que tardez-vous, lui dit-elle, à secourir votre cher renard ? Sa vie est entre vos mains, et, dès que vous lui aurez mis le carcan que vous avez, il se portera mieux que jamais ; mais je vous avertis qu'il ne vous reste plus que quelques moments pour le sauver. » Ce fut le comble du désespoir pour la princesse de savoir que le salut de son cher renard dépendoit d'un carcan qu'elle avoit perdu. Dès qu'on le sut, ce fut une lamentation universelle ; tous les assistants se mirent à crier : « Le carcan est perdu ! » et mille voix, sortant tout à la fois de mille gâines, dont la chambre étoit ornée, se joignirent à ce concert, et, sur des tons différents, crièrent : « Le carcan est perdu ! »

Le roi de Lombardie, que les chirurgiens sonnoient alors, leur demanda ce que c'étoit que cet horrible bruit qu'il entendoit. Celui qui avoit pansé le renard de ses blessures en revenoit, et dit au roi ce que c'étoit. « Voilà bien du bruit, dit le roi, pour un carcan. Tenez, ajouta-t-il brusquement, en voici un que j'ai trouvé ce matin dans la forêt ; je souhaite qu'il soit celui qu'on regrette, car sans doute il fera cesser ce bruit insupportable que je ne puis souffrir. » On peut juger du mal que la sonde faisoit au roi par la

manière chagrine dont il envoyoit le carcan au secours de ce même renard qu'il avoit trouvé aimable. Quand le chirurgien parut avec le carcan, le pauvre malade avoit le hoquet de la mort et la princesse, qui vouloit se tuer, enrageoit de voir tant de gâines sans trouver un seul couteau. Elle prit le carcan avec une vivacité qui ressembloit assez à la folie, le mit promptement au cou de son cher renard. Aussitôt il s'étendit, et s'étendit tellement que ce ne fut plus un renard mais bien le plus charmant de tous les hommes. Ce changement ne diminua rien de la tendresse de la princesse : aussi n'y perdoit-elle pas ; et ravie de joie et d'admiration, elle étoit embarrassée de la contenance qu'elle devoit tenir devant celui qui, un moment avant, étoit ce cher renard qu'elle favorisoit de ses caresses innocentes, sans contrainte et sans scrupule. Confuse et les yeux baissés, elle sortit de la chambre dans le moment qu'on portoit des habits au beau Pertharite ; car sans doute que votre grandeur sait depuis longtemps qu'il étoit ce renard blanc.

A peine le beau Pertharite fut-il habillé qu'il courut chercher sa belle princesse. Quels furent leurs transports en se parlant, et surtout que furent ceux de cette tendre princesse en apprenant qui il étoit, et qu'elle en étoit adorée ! Après avoir reçu les compliments de ceux qui s'étoient

intéressés à son malheur, il fut rendre ses devoirs au roi de Lombardie.

Le prince, qui n'étoit pas resté au palais, n'y voyant point sa belle nymphe, en étoit sorti d'abord, et ignoroit ce qui venoit de s'y passer : il y rentroit triste et abattu d'avoir parcouru inutilement toute l'isle, lorsque le beau Pertharite en sortoit pour aller le chercher. Ils se virent, s'embrasèrent, et se dirent en peu de mots tout ce qui les regardoit l'un et l'autre. Pertharite, se tournant vers la gouvernante de l'isle, qui étoit présente au moment de sa rencontre avec le prince de Lombardie, la pria d'avoir pitié de l'inquiétude de ce prince, et des souffrances de Férandine. « Hélas ! reprit le prince, suspendez pour un moment la pitié qui vous intéresse pour Férandine ; c'est la belle nymphe enchantée qu'il faut chercher pour la délivrer des maux effroyables qu'elle souffre. Ils sont encore plus grands que vous ne pensez, repartit la gouvernante ; cependant son soulagement dépend de vous, si vous êtes encore en possession de votre peigne. » Sur-le-champ il le tira de sa poche ; et la gouvernante, l'ayant reconnu, lui dit : « Eh bien ! il faut peigner la nymphe dont vous désirez si ardemment le repos. Jurez-vous de le faire ? — Si je le jure ! reprit-il ; oui, je le jure. Qu'on me mène promptement à l'endroit où est cette malheureuse nymphe enchantée ! — Doucement, dit la gouvernante ; et si,

après l'avoir rétablie dans tout l'éclat de ses attraits et dans la douceur de son premier repos elle veut vous contraindre elle-même à épouser la charmante Férandine, sœur de Pertharite, y consentirez-vous ? — Non, s'écria le passionné prince, et je mourrai plutôt. — Mais, lui répliqua la gouvernante, si son repos est à ce prix, que ferez-vous ? — Courons, répondit-il, la délivrer de ses malheurs ; qu'elle me doive sa tranquillité, je la payerai sans regret de ma vie. — Venez donc, lui dit la gouvernante, venez la peigner, si vous osez ! » A ces mots elle le mena, suivi de tout le monde, jusqu'à la porte d'un salon qui s'ouvrit au moment qu'il en approcha. Mais quelle fut sa surprise quand il vit, au milieu de ce salon cette malheureuse nymphe assise dans un fauteuil et paroissant tout embrasée ! Sa gorge et ses bras étoient à demi découverts, et ce ne fut qu'à ses beautés qu'il la reconnut ; car sa tête étoit enveloppée de flammes épaisses qui lui tenoient lieu de cheveux, son visage étoit tout enflé, et ses yeux étoient prêts de sortir de sa tête. « Regardez, dit la gouvernante au prince, voilà l'état où vous avez mis cette nymphe que vous adorez, en la débarrassant de la tête du crocodile et de sa peau ; allez la peigner. » Il ne se le fit pas dire deux fois quoique l'aventure fût difficile à tenter. Il tira son peigne, et se jeta d'abord dans ce salon. A peine eut-il porté la main dont il tenoit son

peigne au milieu des flammes, qu'elles s'éteignirent, et que la nymphe, plus fraîche que l'aurore et plus brillante que l'astre du jour, lui tendit la main : il se mit à genoux pour la baiser. Alors le beau Pertharite, entrant dans le salon qui avait repris sa fraîcheur naturelle, se jeta au cou de la nymphe, qui, de son côté, l'embrassoit tendrement. Le prince fut arrêté, dans les mouvements de jalousie qui vouloient naître dans son cœur, par les doux noms de frère et de sœur qui frappèrent son oreille, et qui lui apprirent, avec des transports de joie inconcevables, que sa divine nymphe étoit la charmante Férandine, dont il venoit de refuser la main, et qu'il se flattoit dans ce moment de posséder bientôt. Il ne pouvoit se persuader que son bonheur fût réel : son étonnement aussi ne pouvoit cesser, quand il pensoit que cette beauté céleste, qu'il avoit adorée sous tant de formes différentes, étoit la célèbre Férandine, et que le beau Pertharite, sous la figure d'un renard blanc, eût été si passionnément aimé de sa sœur.

Ces quatre amants, les plus parfaits et les plus heureux de l'univers, furent à l'appartement du roi de Lombardie. La reine étoit auprès de lui, qui, par ses empressements et par ses soins, lui donnoit tous les témoignages d'une véritable tendresse : comme sa blessure étoit peu de chose, il fut bientôt guéri. Le beau Pertharite, pour le

divertir, lui conta l'histoire de sa métamorphose et de celle de Férandine.

« Le jour où nous entrâmes dans le château de la forêt, lui dit-il, pour y chercher l'esprit de l'archiduc mon père, nous fûmes éblouis d'un nombre infini de spectres et fantômes effroyables. Après en avoir été tourmentés toute la nuit, au jour naissant, une femme d'une mine assez respectable, quoiqu'elle fût fort vieille et toute couverte de gâines, parut à nos yeux, tenant un carcan d'une main, et un peigne de l'autre : « Tenez, « Pertharite, me dit-elle, mettez ce carcan ; et « vous, Férandine, ajouta-t-elle en s'adressant à « ma sœur, peignez-vous de ce peigne, si vous « voulez que votre père rentre dans son bon sens. « Et, pour vous consoler des malheurs qui pour- « ront vous arriver à l'un et à l'autre, sachez que, « quand on vous mettra ce carcan, tous vos « malheurs finiront, et que vous aurez ce que « votre cœur souhaitera ; et vous, belle Féran- « dine, la même chose vous arrivera lorsqu'on « aura brûlé votre peau, et qu'on vous aura pei- « gnée avec ce même peigne que je vous donne. » La mère aux Gâines disparut à ces mots.

« Cependant, pour sortir de ce château, et pour guérir l'archiduc mon père, je me pressai de mettre ce carcan fatal. Je ne l'eus pas mis, que je me sentis transformé comme vous m'avez vu. Ma sœur fit un grand cri dès qu'elle vit ce mal-

heur. Comme la raison ne m'avoit pas abandonné dans ce funeste changement, je le sentis dans toute son horreur. Malgré ma douleur, je songeai d'abord à garantir Férandine du piège que la mère aux Gânes nous avoit tendu. L'usage de la voix m'étant interdit, je lui fis signe de ne se pas peigner, en portant mes pattes à ma tête. Ce geste la trompa, elle crut que je la priois de se peigner, et, espérant que le peigne seroit peut-être le contre-poison du carcan, elle s'en voulut peigner ; mais il n'eut pas touché ses cheveux, que je les vis tout en feu, comme on vient de les voir. Elle courut aussitôt vers la porte du château, en jetant son peigne, comme j'avois fait mon carcan, gagna ensuite la forêt, et ne cessa de courir qu'elle n'eût gagné le rivage opposé à cette isle. Je la suivis partout, et je vis que, s'étant arrêtée dans la grotte aux bains, près la cuve pleine d'eau, elle se déshabilloit pour s'y jeter ; mais elle jeta, par malheur, sa vue sur cette vilaine peau, et, quoiqu'elle fît mille cris pour s'en éloigner, elle se sentit forcée, par une puissance invincible, de s'en envelopper et de se précipiter dans la mer. Je revenois tous les jours au même endroit pour la pleurer, et pour tâcher de la revoir. J'étois un jour grimpé sur le rocher, où je faisais des cris et des lamentations vers le château de cette isle, croyant bien que Férandine s'y étoit réfugiée, lorsque j'en vis

venir une chaloupe ; je me mis dedans, et elle me débarqua dans l'isle. Je vis ma sœur dans un de ses bons jours : elle me conta comme la gouvernante l'avoit bien reçue, et la traitoit le plus humainement du monde ; mais elle m'arracha des larmes quand elle me dit que, les jours où la peau se présentoit à ses yeux, elle étoit forcée de subir sa destinée, de sauter ensuite dans la mer, et de venir à la grotte des bains, où la peau la quittoit, pendant qu'elle se rafraîchissoit dans cette magnifique cuve. La gouvernante, qui sembla s'intéresser à notre malheur, me permit de venir de temps en temps voir Férandine : nous convînmes des signes que je ferois au haut du rocher. Je revins dans la forêt pour y chercher le remède à nos maux, c'est-à-dire le peigne et le carcan. La fortune, ou plutôt les enchantements de la mère aux Gâines me conduisirent au petit palais, que j'ai toujours habité depuis.

« La belle princesse de Lombardie vous a dit de quelle manière j'eus le bonheur de la rencontrer ; comme je me sentis forcé de la quitter, lorsque le carcan se referma : et elle vous a instruit de tout ce qui nous est arrivé depuis ce moment. »

Ce récit jeta tout le monde dans un merveilleux étonnement. Dès qu'il fut achevé, la gouvernante de l'isle prenant la parole : « C'est maintenant à moi, dit-elle, à vous dire ce que c'est que la mère aux Gâines, par quelle raison elle a

exercé cette cruelle vengeance sur l'archiduc et sur sa charmante famille, et ce que veulent dire enfin toutes ces gâines, et.... » — Non! non! s'écria le géant; je n'en veux pas entendre parler : je suis si saoul de gâines que je n'en puis plus. — Je n'ai donc plus rien à vous apprendre, lui dit le Bélier; car vous savez comme tous les contes finissent. — Eh! que sais-je comme celui-ci finira? reprit le géant. Achève-le donc, et achève-le promptement.

— Le roi de Lombardie, continua le Bélier, guérit de son extrême laideur en guérissant de sa blessure. L'archiduc obtint la paix de la mère aux Gâines avec le retour de sa raison. Elle donna l'isle enchantée, la grotte aux bains, et tout le pays à la ronde au beau Pertharite : il y établit sa résidence avec la princesse de Lombardie, qu'il épousa; et tous les charmes de l'incomparable Férandine furent le partage du prince de Lombardie. »

Le Bélier ayant, heureusement pour les lecteurs aussi bien que pour le géant, mis fin à son récit, il fut question de dépêcher le héraut d'armes vers le druide et sa fille.





SECONDE PARTIE.

PENDANT que le Béliér amusoit le géant, son seigneur le druide s'occupoit à remettre l'esprit de sa fille, en calmant les mouvements de son cœur. Il n'avoit qu'elle d'enfant ; et, quand il en auroit eu cinquante, les cinquante ensemble n'auroient pas eu la moitié du mérite et des charmes d'Alie.

L'aveu sincère du petit Poinçon ne l'assuroit que trop que sa fille avoit quitté toutes ses rigueurs en faveur du prince de Noisy. Il aimoit donc Alie, comme un père opulent et spéculatif aime d'ordinaire une fille unique. Il y avoit bien une heure qu'il perdoit son temps à vouloir lui prouver, par les raisonnements les plus subtils et par les démonstrations les plus convaincantes, qu'elle devoit haïr le prince de Noisy au lieu de l'aimer. Tout cela ne la persuadoit point, et son

cœur auroit combattu dix ans contre sa raison avant que de se rendre. Le druide, qui s'en aperçut, vit bien qu'il falloit s'y prendre d'une autre manière; et, prenant un air plus sérieux: « Alie, lui dit-il, je voulois vous aider à vous guérir doucement, pour épargner à votre cœur le coup sensible que je vais lui porter. Mais enfin vous me forcez à vous apprendre que celui que vous aimez n'est plus. — Et moi, dit-elle, je vous assure que vous vous trompez; car il n'y a pas deux jours que le prince de Noisy m'a parlé dans ce jardin même. — Alie, reprit le druide, ne vous arrêtez pas aux visions qu'une douleur immodérée vous a fait croire réelles. Écoutez ce que je vais vous dire, et vous verrez que mon dessein n'est pas de vous tromper.

« Je vous ai déjà dit de quelle manière la race des Pepin est en possession d'un trône que mon grand-père, votre bisaïeul, croyoit lui appartenir; qu'après d'inutiles efforts pour rentrer dans ses droits, il trouva dans l'étude de la philosophie de quoi se consoler de l'injustice de la fortune; mais le progrès qu'il y fit ne fut rien auprès des connoissances que mon père acquit dans les secrets les plus impénétrables de la nature. Je n'ai point dégénéré; une application continuelle et des soins infatigables m'ont rendu maître des esprits dans les quatre éléments; et leurs intelligences, jointes à mes lumières, m'ont

rendu savant dans l'avenir, et ne me laissent rien ignorer du passé. Cependant, comme il n'est point de puissance mortelle qui puisse être au-dessus de secours étrangers pour agir, je vois mon pouvoir tellement borné par la perte de ce livre que je vous avois défendu de lire, que je suis réduit au malheureux état de céder à mes ennemis, et d'être inutilement instruit de leurs desseins contre moi, sans pouvoir prévenir leurs complots, ni le malheur qui nous menace. Le plus grand de mes ennemis est l'enchanteur Merlin, et la mortelle ennemie de l'enchanteur est une femme immortelle, qu'on appelle vulgairement la mère aux Gaïnes. Elle habitoit autrefois les environs du mont Apennin; je vous conterai dans quelque autre temps tout ce qu'elle fit en Italie pour y attirer son ennemi Merlin, moins savant qu'elle, à la vérité, mais beaucoup plus subtil et plus artificieux. Ce fut par ses artifices qu'il sut se rendre maître du plus précieux de ses trésors : c'étoit un couteau dont les merveilleuses vertus le faisoient principal appui de tous ses enchantements ; enfin, ce couteau étoit pour elle ce que mon livre étoit pour moi. Les regrets qu'elle en eut l'obligèrent, contre la douceur de son naturel, de faire beaucoup de mal à des innocents pour retrouver le coupable. Elle établissoit partout des espèces de bureaux tout farcis de gaïnes ; elle exigeoit de tous ceux qui venoient

implorer son secours une offrande de couteaux, dans l'espérance que celui qu'elle avoit perdu seroit à la fin remis dans quelqu'une de ses gâines. La magicienne, depuis quelques années, quittant l'Italie qu'elle avoit épuisée de couteaux, vint s'établir en France pour être plus près de Merlin, qu'elle soupçonnoit du vol, et qui triomphe depuis long-temps à la cour de Pepin. Elle a choisi Moulins pour sa résidence; c'est là que les couteaux se rendent en foule de toutes parts; et, si mon art ne me trompe, ce lieu, dans les siècles à venir, fournira des couteaux à toute l'Europe. Cependant le perfide Merlin ne jouit pas long-temps de sa proie; le fameux Dagobert, mon père, trouva le moyen de s'en emparer, et cette merveille qu'il m'a laissée est encore en ma puissance. Merlin le sait; et, depuis qu'il en est certain, il n'y a sortes d'enchantements, de stratagèmes et d'artifices qu'il n'ait mis en usage pour m'arracher ce précieux couteau. Ma puissance, beaucoup plus grande que la sienne avant la perte de mon livre, m'a garanti jusqu'à présent de toutes ses entreprises, et ces lieux que nous habitons étoient inaccessibles à tous ses attentats; mais je tremble que mon livre ne soit entre ses mains, et ne le rende maître de nos destinées.

« Je commence à croire que ce Bélier implacable, dont la haine se déclare si hautement contre

nous, est l'enchanteur Merlin, qui cherche à s'introduire dans cette demeure par toutes sortes de voies. Le grand Dagobert, mon père, qui prévint votre naissance et les dangers qui vous menaçoient, fit préparer un berceau vert pour vous y mettre dès que vous seriez au monde : c'est ce berceau qui vous a garantie de mille malheurs, et qui doit vous en garantir tant qu'il ne tombera point en la puissance d'aucun homme : c'est pour cette raison qu'il est au fond de la fontaine, appelée la fontaine du berceau, et dont on n'approche pas impunément ; car, si celui qui l'aura conquis vous doit posséder, celui qui osera l'entreprendre sans y réussir en fera son tombeau. Le téméraire prince de Noisy, dont la destinée étoit de rendre la vôtre malheureuse, étoit bien capable de tenter une pareille aventure, au risque d'y succomber ; mais il a péri d'une autre manière. Oui, ma fille, poursuivit le druide, ce fantôme qui vous avoit troublé la raison doit s'effacer de votre cœur ; et, s'il est vrai que vous ayez entendu sa voix depuis peu, soyez sûre que ce n'est qu'une illusion produite par l'enchanteur Merlin pour vous tendre quelque piège. »

Il n'en fallut pas davantage pour interrompre l'attention que la belle Alie prêtoit au discours de son père : elle pâlit, pleura, s'arracha les cheveux, et, après tout ce qui accompagne un

vrai désespoir, elle s'évanouit entre les bras de son père. Revenue de cet évanouissement, elle voulut savoir de quelle mort son cher amant avoit fini ses jours, pour mourir de la même manière. Le druide eut beau lui dire qu'il n'étoit pas question de mourir pour un homme dont la vie avoit été le seul obstacle à son bonheur; que son projet étoit de restituer à la mère aux Gânes le larcin de leur ennemi pour joindre ensuite toutes leurs forces contre lui; qu'après cette union le sort lui préparoit un établissement plein de gloire et de félicité: tout cela ne servit de rien, et le druide fut contraint de céder aux empresses d'une curiosité si bizarre. Il conduisit sa fille aux pieds de la statue de Cléopâtre, fit ouvrir la statue, et permit à l'aimable Poinçon d'en sortir et de se rendre visible. Mais, quoiqu'il n'y eût rien qui méritât plus l'attention d'Alie que cette charmante petite figure, elle ne le regarda seulement pas. Il fut au désespoir de ce mépris; car il aimoit la nymphe de tout son cœur, et ne cherchoit qu'à lui rendre quelque service.

Le druide confia à Poinçon le talisman qu'il portoit au doigt, et le chargea de rapporter en toute diligence ce qu'il trouveroit au milieu de l'or liquide, et des pierreries qu'il avoit si longtemps gardées sans les voir. Poinçon ne fut qu'un moment à revenir, et rapporta un couteau d'une

médiocre grandeur. Il étoit éblouissant par l'éclat dont sa lame brilloit ; il étoit à deux tranchants, et la pointe en paroissoit fort aiguisée. Le druide le prit des mains du petit Poinçon avec quelque sorte de respect ; et, le mettant entre celles de sa fille : « Voilà, lui dit-il, l'oracle qui vous instruira de la destinée de celui que vous regrettez ; je veux que vous soyez convaincue par vous-même qu'il n'y a point de supercherie dans cette épreuve. Appuyez doucement la pointe de ce couteau sur l'endroit le plus uni du piédestal de la statue ; les caractères qu'il y tracera conduiront votre main, et satisferont votre curiosité. »

Dès que la pointe du couteau toucha à la pierre, elle se mit à écrire avec rapidité, et puis tout à coup s'arrêta. Alors Alie lut ce qui étoit écrit ; elle le relut trois ou quatre fois pour être plus certaine de son malheur, et pour s'affermir dans la résolution de n'y pas survivre. Les oracles parlent d'ordinaire en vers. Voici ceux du couteau :

*La Seine vit près de Poissy,
Par une funeste aventure,
La fin, sans voir la sépulture,
Du pauvre prince de Noisy.
Vous qui déplorez une perte
Que vous feriez bien d'oublier,
Puisqu'elle est enfin découverte,
Ne vous en prenez qu'au Bélier.*

Le premier mouvement de la belle Alie fut de se percer de ce même couteau qui venoit de lui apprendre la perte de ce qu'elle adoroit ; mais son père la retint, et lui arracha le couteau. Après de vains efforts pour calmer son désespoir, il obtint enfin qu'elle traîneroit sa misérable vie jusqu'à ce qu'elle pût attraper le maudit Bélier Merlin, pour le faire périr dans des tourments aussi longs que violents. Car je vous laisse à penser combien on trouve horrible et détestable le meurtrier de ce qu'on aime, et si la grandeur des supplices ne fait pas toute la douceur qu'on goûte dans une juste vengeance. Mais l'affaire étoit de se saisir du coupable. Le druide dit à sa fille qu'il falloit des artifices bien imperceptibles pour le pouvoir séduire. Les difficultés qu'Alie voyoit à exécuter son dessein, redoubloient son impatience et son désespoir. Elle embrassoit les genoux de son père, et le conjuroit, par toute sa tendresse, de mettre tous ses secrets en usage pour hâter l'heureux moment de sa vengeance, lorsqu'ils entendirent des fanfares et des trompettes vers la porte du château. Le petit Poinçon fut détaché pour aller reconnoître ce que c'étoit. Un moment après il vint annoncer au druide le héraut d'armes du géant. Il fut résolu qu'on lui donneroit audience. On l'introduisit dans le salon du palais, où le druide le reçut ; tandis que sa fille, suivie du petit Poinçon, se

mit en devoir d'attendrir les bosquets, les fontaines et tout le marbre du jardin par ses plaintes douloureuses. Mais tout fut insensible à sa douleur; il n'y eut que le tendre petit Poinçon qui lui tint compagnie, et qui mêla ses larmes à celles qu'elle donnoit au souvenir du prince de Noisy. Cette triste occupation fut enfin interrompue par le retour du druide.

La joie, l'étonnement et l'inquiétude étoient peints à la fois sur le visage du druide, quoiqu'il soit assez difficile de les peindre tous ensemble sur un même visage. « Ma fille, s'écriait-il, la fortune fait plus pour vous que je n'aurois espéré de mon art : l'ennemi prévient tous les pièges que j'aurois pu lui préparer; il vient enfin se livrer entre mes mains. Mais je ne reconnois que trop l'enchanteur Merlin dans les propositions du géant; il n'y a que lui seul qui puisse avoir la connoissance du trésor que nous gardons : il ne faut plus douter qu'il n'ait fait périr le prince de Noisy pour s'emparer du livre dont cet infortuné n'a pu se prévaloir contre lui. Cet avantage suffiroit non-seulement pour le mettre à couvert de la vengeance que nous méditons, mais le mettroit en état de nous accabler, s'il n'étoit aveuglé par la grandeur de ses projets. Il ne vient ici, sous prétexte de se faire dorer les cornes et les pieds, que pour se rendre maître d'un trésor dont dépendent nos destinées, et

qui, depuis la perte du livre qu'il possède, est mon unique ressource : il se croit si bien caché sous cette figure de Bélier, qu'il s'imagine nous surprendre dans une vaine confiance. Il doit se rendre ici demain pour la cérémonie dont vous le devez honorer, car j'ai consenti sur-le-champ à toutes ses propositions, et demain vous serez instruite de la manière dont je prétends qu'il soit reçu. »

Cette nouvelle suspendit la douleur d'Alie pour faire place au flatteur espoir d'une vengeance prochaine ; et, quoique le nom seul du Bélier la fît frémir d'horreur, elle ne souhaitoit rien tant que de le voir. Dès que le jour parut, elle fut trouver son père, qui, après avoir pris toutes les précautions qu'il crut nécessaires contre les desseins de l'enchanteur, mena sa fille à la statue de Cléopâtre. Le désespoir et la douleur l'avoient extrêmement abattue ; pas un seul ornement ne soutenoit ses attraits, et cependant, pour vous montrer ce que c'étoit que sa beauté :

*Ni la reine de Lombardie,
Ni l'amante du Renard blanc,
Qui toutes deux de l'Italie
Furent autrefois l'ornement,
N'eurent jamais rien d'approchant
Ni d'égal aux charmes d'Alie.
Malgré tout son abattement,
Elle eût même de Férandine
Effacé la beauté divine ;*

*Non quand, soumise à tant de maux,
Elle habitoit sa peau marine;
Mais quand, brillante sur les eaux,
Dans cette superbe machine,
On la prit pour Vénus sortant du sein des flots.
Tout cela n'est que bagatelle.
Mais, pour moi, qui de tous les goûts
Ai, comme vous savez, le goût le plus fidèle,
Je me serois mis à genoux
Pour rendre hommage à cette belle,
Car je l'aurois prise pour vous.*

Cette belle donc se rendit avec son père au pied de la statue ; tout y étoit préparé pour la scène qu'on avoit méditée. Un vase, enrichi de gros diamants, contenoit une liqueur encore plus précieuse, puisque c'étoit cet or liquide dont on avoit promis au Bélier de lui dorer les cornes et les pieds. Ce fut alors que le druide donna les dernières instructions à sa fille ; mais ce ne fut qu'après lui avoir mis sa bague à la main gauche, et dans la droite ce couteau redoutable de la magicienne. « Alie, lui dit-il après l'avoir armée, je vous quitte ; car je ne suis plus à l'épreuve des enchantements depuis que je n'ai plus le talisman que je vous laisse. Vous n'avez rien à craindre de Merlin, quelques efforts qu'il fasse pour vous nuire ; souvenez-vous seulement de ce que je vais vous dire. Dès que le Bélier paroîtra, cachez le couteau, et ne lui montrez que le vase que vous tiendrez : il ne l'aura pas plutôt vu qu'il s'en approchera sans aucune défiance ;

mais , comme il sait qu'il n'en peut être possesseur avant que d'en être touché, faites semblant de vouloir commencer par lui dorer les pieds avant que d'en venir aux cornes : faites-le coucher à vos pieds comme pour y travailler , et , quand vous le verrez à terre , de votre couteau coupez-lui vite ce que vous pourrez de la laine qu'il a sur la tête. S'il quitte alors sa forme de Bélier pour paroître sous celle de Merlin, comme il ne manquera pas de faire si c'est lui, tuez l'enchanteur avant qu'il puisse vous échapper : et , s'il ne quitte point sa forme de Bélier, tuez-le de même, et vengez les maux qu'il vous a faits. Cette exécution faite, venez me trouver dans le palais le plus diligemment qu'il vous sera possible. Poinçon, que je rends invisible, restera auprès de vous. »

Le druide embrassa sa fille, et se retira dans le salon après ces instructions. A peine y étoit-il qu'on entendit les fanfares des trompettes, et quelques moments après le Bélier, ayant montré son passe-port, parut au milieu du jardin. Tout le sang d'Alie s'émut dans ses veines à l'aspect du meurtrier de son amant : l'impatience qu'elle sentoit de l'avoir à sa discrétion étoit si violente, qu'il falloit toute la confiance que le Bélier avoit pour ne pas découvrir ses intentions.

Dès qu'il fut auprès d'Alie, il baissa la tête pour la saluer. Elle crut qu'il lui présentait les

cornes pour être dorées de ses belles mains : cela la mit tout à fait hors d'elle-même , et, lui donnant un coup de pied au milieu du front, elle lui dit : « Couche-toi là, scélérat, si tu veux que je te touche. » Le Bélier, qui ne s'attendoit peut-être pas à cette réception, ne laissa pas d'obéir, et se mit tout de son long à ses pieds. Ce fut alors qu'oubliant l'ordre que le druide avoit mis dans ses instructions, elle voulut commencer par le plus sûr ; et, lui ayant enfoncé le couteau justement à l'endroit du cœur, elle coupa ensuite le toupet de laine qu'elle devoit couper d'abord. Cette expédition faite, elle courut au palais pour apprendre à son père la mort du Bélier, et lui porter sa glorieuse dépouille. Mais quelles furent ses alarmes quand elle vit la surprise et l'horreur du druide ! « Malheureuse ! s'écria-t-il en reculant, quel sang viens-tu de répandre, puisque ce n'est ni celui du Bélier ni celui de l'enchanteur ? Regarde les dépouilles que tu m'apportes. » Alors elle jeta les yeux sur la main dont elle croyoit tenir la laine du Bélier Merlin, et la trouva pleine de cheveux les plus beaux et les plus blonds qu'on eût jamais vus. En les regardant, une horreur secrète s'empara de son âme ; et, laissant tomber les cheveux et le couteau, elle courut tout éperdue pour s'éclaircir de ce que cette aventure avoit de funeste. Son père eut beau l'appeler et courir après elle,

jamais elle ne se fût arrêtée sans le concert nouveau qui frappa tout à coup ses oreilles. Les statues du jardin, animées par quelque enchantement, sembloient unir leurs voix lugubres pour chanter :

*Ah ! c'est Alie elle-même
Qui fait périr ce qu'elle aime !*

Tous les oiseaux des bosquets les plus éloignés se rassemblèrent autour des statues pour leur répondre, et les échos des environs répétoient l'un après l'autre :

*Ah ! c'est Alie elle-même
Qui fait périr ce qu'elle aime !*

Et, par malheur, les statues, les oiseaux et les échos, qui disoient tous la même chose, ne disoient rien qui ne fût vrai.

La misérable Alie, se débarrassant des bras de son père, qui l'avoit jointe tandis qu'elle donnoit toute son attention à ce qu'elle entendoit, courut tout éperdue à la statue de Cléopâtre. Quel spectacle pour un cœur rempli de la tendresse la plus vive et la plus sincère qui fut jamais ! Il n'étoit plus question de ce Bélier, objet de sa vengeance et de toute son horreur. Le beau prince de Noisy, tel et plus charmant encore que lorsqu'elle le vit à la fontaine du berceau, versoit son sang à gros bouillons par l'af-

freuse plaie qu'elle venoit de lui faire : elle se précipita sur lui, et l'embrassa pour la première et dernière fois de sa vie. Son amant ouvrit foiblement les yeux, les tourna languissamment vers elle, et les referma pour jamais.

Je ne sais, mademoiselle, comment vous vous sentirez en lisant cet endroit ; mais je sais bien que le savant Mabillon n'a jamais pu s'empêcher de pleurer en traduisant ces mémoires. La scène étoit attendrissante, car la belle Alie, appuyée contre le piédestal de la statue, tenoit entre ses bras le corps sanglant du plus charmant de tous les hommes et du plus fidèle de tous les amants, et versoit sur son visage et sur la blessure qu'elle venoit de lui faire un torrent de larmes. Le druide, le petit Poinçon, les sylphides et tous les oiseaux des environs assistoient, en pleurant, à ce triste et funeste spectacle.

*C'est ainsi que l'on peint la reine de Cythère,
Arrosant de ses pleurs le mourant Adonis,*

*Lorsqu'une chasse téméraire
Les eut pour jamais désunis.*

*C'est ainsi que l'on peint une troupe légère
D'Amours autour d'eux réunis,
Brisant leurs armes de colère,
Poussant des regrets infinis,
Et pleurant autour de leur mère.*

Si l'illustre et savant traducteur de ces antiquités avoit bien fait, il en seroit demeuré là ;

car, le héros de la pièce égorgé sous la figure du Bélier et reconnu sous la sienne, le reste ne doit pas mériter une grande attention. Cependant, pour satisfaire votre curiosité sur l'établissement du nom de Pontalie, il faut aller jusqu'à la fin de l'histoire.

Quoique le druide fût pénétré de douleur et confondu par l'étonnement que lui causoient tant d'événements imprévus, il n'étoit pas homme à rester dans l'état où nous l'avons laissé. Son premier soin fut de retourner au palais : il y avoit laissé, pour courir après sa fille, l'unique ressource qui lui restoit. Il ordonna aux sylphides d'enlever le corps du prince de Noisy, et de le porter auprès de la fontaine du berceau, où il viendrait les retrouver ; ensuite il emmena Alie dans le cabinet des vestales, et ordonna au petit Poinçon de ne pas la quitter, de crainte que le désespoir ne la portât à quelque violence.

Les ordres du druide furent mal exécutés, car les sylphides, timides et effrayées de se trouver seules avec ce corps pâle et défiguré, furent trouver le petit Poinçon auprès d'Alie, et le prièrent, tandis qu'elles resteroient avec elle, de porter le prince de Noisy à la fontaine du berceau. Il sembloit que ce changement dans l'exécution des ordres du druide ne dût être d'aucune conséquence : cependant il pensa tout gâter, comme on verra dans la suite.

L'empressement du druide n'étoit pas frivole : il avoit pour objet le couteau enchanté que sa fille avoit laissé tomber dans le salon du palais ; il n'avoit plus rien à craindre que la perte de ce trésor, et plus rien à espérer sans le secours qu'il en attendoit. Alie l'avoit par hasard laissé tomber sur la pointe , et , dès que cette pointe étoit appuyée sur quelque chose de solide, elle écrivoit. Il trouva donc une infinité de caractères tracés sur les carreaux du salon. Le couteau, teint du sang de l'infortuné prince de Noisy, marquoit distinctement tous les traits de l'écriture sur le marbre, et continuoit toujours à les marquer. Le druide le saisit et l'arrêta : mais, quoique toutes les langues de l'univers lui fussent connues, jamais il ne put rien comprendre à ce que le couteau venoit d'écrire. Il n'y avoit que ces mots toujours répétés : CASIA, TUXIL, GRIMORION, GRINA, NAXUN, CRADEL.

Il les relut mille fois, les retourna de toutes les façons, remit vingt fois la pointe du couteau sur les carreaux du marbre, sans en pouvoir tirer autre chose que ce maudit CASIA, TUXIL, etc., qu'il recommençoit toujours. Il crut que le sang dont il étoit souillé pouvoit bien être cause de cette langue diabolique contre laquelle toute sa science venoit d'échouer. Pour s'en éclaircir, il fut le laver dans la fontaine la plus prochaine ; mais l'eau ne faisoit que rendre ce sang plus vif, et

sembloit l'incorporer à cette lame brillante. Il se rendit à la statue de Cléopâtre pour le remettre à sa place ordinaire : mais, dès qu'il fut au milieu de cet or liquide, il reprit son éclat, et tout le sang disparut. Ce fut alors que le druide crut qu'il s'expliqueroit plus clairement : mais, l'ayant appuyé près du même endroit de la statue où il avoit écrit la première fois, il y répéta encore les mêmes caractères que dans le salon. Le druide en eut tant de dépit qu'il fut tenté de le briser contre la statue, ou de s'en frapper pour se punir de son ignorance. Cependant, comme il étoit vraiment philosophe, il prit un parti plus raisonnable. Après l'avoir enfermé dans la statue, il fut confronter du grec, de l'hébreu, du syriaque, du chaldéen et du chinois avec les mots inconcevables qui lui donnoient tant d'inquiétude. Cette occupation dura jusque bien avant dans la nuit, et lui fit entièrement oublier nos amants infortunés. Nous ne ferions pas mal de le laisser où il est pour nous rendre auprès de sa malheureuse fille.

Le cabinet des vestales, où les sylphides la gardoient, représentoit partout ce qui pouvoit avoir du rapport aux vierges de l'antiquité. On voyoit de leurs statues qui révéroient le feu sacré dont elles étoient dépositaires ; d'autres qui, par une mort glorieuse, se délivroient des poursuites et de la violence des mauvais empereurs ; et d'au-

tres enfin qui, ayant succombé à des tentations de moindre éclat, étoient sur le point d'en subir le châtement rigoureux.

A peine le druide avoit-il quitté sa fille dans le cabinet des vestales, que cette tendre et désespérée amante s'étoit évanouie. En reprenant ses esprits, elle reprit aussi toute sa douleur : ce furent des cris et un redoublement de désespoir qu'il n'est pas possible d'exprimer ; elle demandoit au ciel, à la terre et aux sylphides, cet objet adoré dont elle avoit tranché les jours elle-même.

Mais que devint-elle lorsqu'en jetant les yeux sur ses mains et sur ses habits, elle les vit ensanglantés du meurtre de l'infortuné Bélial ? A cette vue, son désespoir étant parvenu au dernier excès, l'égarement vint à son secours, comme il avoit fait quelques jours auparavant. Elle se mit tout d'un coup à ouvrir de grands yeux ; et, se mettant dans l'esprit qu'elle étoit une vestale faussement accusée, qu'on alloit brûler toute vive, elle demanda des tablettes pour y faire le testament de son cœur, dont elle vouloit charger les sylphides pour le rendre à son cher amant.

Les sylphides furent effrayées de son égarement ; elles reculèrent quelques pas. Alors Alie s'écria : « Non, vierges dénaturées, vous n'êtes pas dignes du précieux dépôt que vous refusez. Mais je le vois lui-même, ajouta-t-elle en se levant avec précipitation ; je vois cette

ombre bien-aimée qui vient recevoir mes derniers adieux. » Il n'en fallut pas davantage pour se trouver en pleine liberté, ce qui me feroit croire que c'étoient plutôt des villageoises travesties en nymphes qui gardoient Alie que de vraies sylphides : car elles se sauvèrent dès que leur maîtresse eut dit qu'elle voyoit l'ombre de son amant ; et la belle Alie, toujours remplie de cette idée, couroit comme une insensée, croyant poursuivre le prince de Noisy, qu'elle appeloit à haute voix.

Elle étoit parvenue jusqu'à la porte du jardin ; et, quoique cette porte fût fermée, elle crut que son amant lui venoit d'échapper par là. Cet obstacle auroit terminé sa course, puisque tout l'art et toutes les forces du monde ne pouvoient faire ouvrir une porte que l'enchantement tenoit fermée, sans la bague qu'Alie avoit au doigt, et que son père lui avoit mise pour la garantir des supercheries de l'enchanteur Merlin. Elle porta par hasard la main sur la porte du jardin : dès que le talisman l'eut touchée, elle s'ouvrit ; et la charmante Alie se mit à courir les champs.

Elle traversa ce pont qui lui avoit donné tant d'alarmes peu de temps auparavant, et le traversa sans savoir qu'il fût de la façon du pauvre Bélier. Si elle l'avoit su, je ne sais ce qu'elle seroit devenue, car elle n'auroit pas manqué de s'y arrêter pour faire quelque exclamation ; et, si par

hasard elle l'eût touché de son talisman, adieu le pont et la nymphe, tout enchantement se détruisant dès qu'on y portoit la bague. Mais, quand le malheur en veut, on n'évite un danger que pour tomber dans un plus grand.

Le géant Moulineau n'avoit pas manqué de se rendre auprès de la porte du jardin pour y être introduit après la mort du druide, suivant ce qu'ils avoient concerté, son premier ministre et lui; et, tandis que la triste scène dont nous venons de parler se passoit au dedans du jardin, il n'avoit cessé de rôder au dehors. Il ne comprenoit rien au long retardement d'une révolution qui le devoit mettre en possession de sa maîtresse et des trésors du druide, et qui ne devoit coûter que quelques coups de cornes. Tantôt il s'imaginait que le Bélier l'avoit trahi, et tantôt qu'il avoit été trahi lui-même. Mais enfin, la nuit étant venue pendant qu'il étoit agité de son impatience et de ses réflexions, il venoit de passer le pont pour regagner son quartier, lorsque la malheureuse Alie, l'ayant aperçu parmi les ténèbres, le prit d'abord pour cette chère ombre qu'elle poursuivoit; et, cette idée lui faisant redoubler sa course: « Cher prince, dit-elle, arrête, et reçois les derniers soupirs de ta cruelle et de ton innocente meurtrière! »

L'amoureux Moulineau reconnut la voix qui frappoit son oreille; et quoique ce fût cette

même voix qui l'avoit appelé nain, il se retourna, et vit un visage dont l'éclat dissipoit les ombres de la nuit. Quelles furent ses pensées en voyant la belle Alie qui venoit, les bras ouverts, se précipiter dans les siens ! Il imagina que le fidèle Bélier avoit égorgé le druide, et que sa fille, libre désormais, s'abandonnoit, dès cette première occasion, au penchant qu'elle avoit toujours eu pour lui.

L'auteur de ces mémoires a eu tort d'interrompre cette aventure justement où nous en sommes pour rentrer chez le druide : l'heure étoit indue, les illusions mènent loin, et les géants sont avantageux.

Tandis que celui-ci se sentoit tout transporté d'une fortune si peu espérée, le druide, ayant inutilement feuilleté ses antiques manuscrits, se souvint enfin de sa fille : mais comme il la croyoit en sûreté sous la protection du vigilant Poinçon, il s'avançoit vers la fontaine du berceau pour disposer du corps de l'infortuné prince de Noisy, selon qu'il avoit résolu. Mais il ne fut pas plutôt au milieu du jardin qu'il y vit les sylphides, dont les unes se cachoient dans les palissades, et les autres fuyoient à son approche. Il les appeloit à haute voix, en leur demandant ce qu'elles avoient fait du prince de Noisy : mais cette question n'avoit garde de les faire revenir. Voyant qu'il n'en pouvoit rien tirer, il se

rendit en toute diligence au bord de la fontaine, où il fut bien surpris de trouver le petit Poinçon qui se désespéroit.

« Que fais-tu dans ces lieux, lui dit le druide, et qu'est devenue ma fille? — Votre fille, répondit le désolé Poinçon, est en toute sûreté entre les mains des sylphides ; mais pour le corps du prince de Noisy, dont je m'étois chargé, il est perdu malgré tous mes soins. Je pleurois auprès de lui ; je déplorais sa cruelle destinée, et je compatissois au désespoir de la belle Alie, lorsque j'ai vu tout à coup auprès de moi l'homme de l'aspect le plus respectable, après vous, qui soit dans tout l'univers. Cet homme, après avoir donné des larmes à l'aventure dont je lui ai fait le récit en peu de mots, m'a dit qu'au lieu de verser des larmes inutiles sur le sort de celui que je regrettois, il falloit lui rendre le seul devoir qui lui convenoit, qui étoit de plonger son corps dans la fontaine, pour le purger du sang dont il étoit souillé, avant que vous vinssiez le brûler. Je l'ai cru, mais le corps du prince de Noisy n'a pas eu plutôt touché l'eau qu'il s'est abîmé jusqu'au fond de la fontaine, malgré tous mes efforts ; et dans le même instant, le berceau s'étant élevé jusqu'au-dessus de l'eau, cet homme l'a saisi, et a disparu à mes yeux.

« C'en est donc fait, cruel Merlin, s'écria le druide, tu as vaincu ! Mais pour toi, scélérat,

dit-il à Poinçon, qui mets le comble à mes malheurs, tremble de la punition que je te prépare! » Le misérable Poinçon étoit plus mort que vif; cependant le druide ne savoit pas encore tous ses malheurs. Il mena le coupable Poinçon à la statue de Cléopâtre pour l'y renfermer : mais cette même statue, qui s'étoit ouverte sans le secours du talisman pour y remettre le couteau, refusa de s'ouvrir pour y faire entrer Poinçon.

Ce fut dans ce moment que le druide s'aperçut qu'il avoit laissé sa bague au doigt de sa fille : il courut la chercher au cabinet des vestales; et vous jugez bien que ce fut inutilement. Nouvelles alarmes, nouveaux reproches et nouvelles menaces à l'infortuné Poinçon. Le druide regagna son palais pour y chercher Alie; après de vaines recherches, il parcourut tout le jardin. Il commençoit à être aux abois, lorsque, levant les yeux au ciel, comme on fait d'ordinaire dans les désastres imprévus, il crut y voir quelque nouvelle étoile. Il n'y a point d'astronome qui ne suspende la plus vive inquiétude pour une nouvelle découverte de ces régions. Il connut bientôt que c'étoit ou une comète, ou quelque autre phénomène, et bientôt après il n'y connut plus rien. C'étoit une chose lumineuse, qui sembloit suspendue en l'air, et qui grossissoit à mesure que cela s'approchoit de la terre : il découvrit enfin que c'étoit un chariot tout environné

de lumière, qui fit un grand circuit autour du jardin. Lorsqu'il ne fut plus qu'à la hauteur des palissades, il lui parut attelé de deux licornes qui portoient des flambeaux à l'extrémité de leurs cornes. Ce chariot, qui lui causoit un étonnement merveilleux, vint enfin se poser au milieu du jardin. Comme il n'avoit pas un esprit à s'effrayer pour des prodiges, il s'approcha de ce chariot. Tous ces flambeaux qu'il avoit vus en l'air étoient autant de bougies placées dans des gâines autour du chariot, et les cornes des animaux qui l'avoient traîné n'étoient autre chose que deux grandes gâines, portant chacune un flambeau allumé.

Pendant que le druide donnoit toute son attention à ce nouveau spectacle, le chariot s'ouvrit, et la mère aux Gâines en sortit en lui présentant la main. C'étoit une femme de bonne mine, et qui portoit si bien son âge, qu'elle ne paroissoit pas avoir quarante ans, quoiqu'elle en eût bien quatre cents : elle avoit une andrienne de velours cramoisi, semée partout de gâines en broderie d'or. « Donnez, dit-elle au druide, le soin de cette voiture à quelqu'un qui vous en réponde ; elle pourroit vous être de quelque secours dans l'embarras où je sais que vous êtes. Je ne l'ai connu que par hasard aujourd'hui, et j'ai vu, en examinant mes livres, que ce que je cherche n'est pas loin d'ici. Il n'y a que sept mi-

nutes que je suis partie de Moulins ; peut-être aurois-je prévenu le funeste accident qui vous est arrivé, si j'avois découvert plus tôt ce que j'ai ignoré si longtemps : mais allons nous reposer dans votre palais. »

Le druide, ayant appelé Poinçon, qui par respect se tenoit à l'écart, lui commanda d'un air sévère de conduire le chariot au cabinet des vestales, et de le garder. En entrant dans le salon du palais, la mère aux Gânes fut frappée des caractères que le couteau avoit tracés : elle en tressaillit ; et, s'arrêtant tout court : « Que vois-je ? dit-elle, et par quelle aventure mon précieux couteau s'est-il échappé des mains du perfide Merlin pour vous consoler de votre malheur dans un langage inconnu au reste des mortels ? » Le druide émerveillé, sans pourtant lui révéler l'aventure de son couteau, la supplia de lui expliquer ces paroles, puisqu'elles sembloient le regarder. « Voici, dit la mère aux Gânes, leur explication :

*Ne craignez rien pour votre Alie,
Tant que vous aurez son berceau.
Gardez votre Bélier de l'eau,
Et je vous réponds de sa vie. »*

Le docte Mabillon nous assure qu'à cette explication le druide devint plus pâle que la fraise de la mère aux Gânes ; que cependant il ne

voulut pas lui avouer ce qui en étoit. La magicienne, ayant remarqué le trouble du druide, lui dit : « Passons dans un autre lieu, où je pourrai plus commodément vous instruire de certaines choses qui sont sans doute échappées à cette connoissance universelle dont l'art et la nature vous ont comblé. » A ces mots, le druide la conduisit dans la salle des peintures.

C'étoit un lieu véritablement enchanté. Il y avoit fait peindre à fresque la représentation d'un ameublement où l'or brilloit partout au milieu des couleurs les plus vives ; et tout cela si bien imité, qu'il n'y avoit personne qui ne l'eût prise pour une véritable tapisserie : des figures grotesques, des musiques barbares, des oiseaux de la Chine, et mille fleurs indiennes en faisoient le sujet. Les tableaux qu'on y voyoit ne représentoient ni le passé, ni le présent ; cela n'étoit pas digne de l'art, ni de la science du druide. Le plus bel ouvrage dont cette superbe salle paroissoit enrichie, étoit le portrait d'un prince auguste et majestueux, qui dans les siècles futurs devoit réunir le vaste empire des Gaules sous sa domination, et dont la gloire devoit s'étendre jusqu'à de nouveaux climats. La mère aux Gaïnes le reconnut, quoiqu'il ne dût naître que neuf cents ans après ; et, dès qu'elle eut donné quelques moments d'attention aux autres ornements, elle s'assit sur un magnifique canapé, fit

mettre le druide auprès d'elle pour lui conter ses aventures.

Le druide n'étoit guère en état de donner son attention au discours de la mère aux Gaines, car l'explication qu'elle lui avoit donnée des caractères du salon, et le désir de retrouver Alie, lui causoient une agitation intérieure que toute sa raison pouvoit à peine dissimuler : cependant il écouta, avec une tranquillité apparente, la magicienne qui parla de cette manière :

HISTOIRE

DE LA MÈRE AUX GAINES.

Quoique je sache que vous êtes instruit d'une partie des choses qui me regardent, je suis très-certaine que les plus essentielles et les plus particulières vous sont inconnues : c'est de quoi je vais vous entretenir le plus succinctement qu'il me sera possible.

Je suis fille du premier souverain de la Gaule Armorique, continua-t-elle. En naissant on m'appela Philoclée, nom bien différent de celui qu'une tradition populaire me fait porter depuis un siècle. Je naquis aussi belle qu'on

peut l'être en naissant : mais cette beauté devint si merveilleuse dans la suite, que j'ai passé pour un miracle de beauté ; et mon étoile, qui m'avoit favorisée de cet avantage, voulut encore me donner un esprit qui surpassoit l'éclat de tant de grâces : ce fut ce qui m'empêcha d'en être moi-même éblouie. Les adorateurs de mes appas ne me touchoient qu'autant que l'esprit et la science les distinguoient. Je fus long-temps sans en voir qui fussent dignes de mon choix : tout mon plaisir étoit la solitude, et tous mes amusements la lecture. Mon père, le prince le plus magnifique de son siècle, étoit aussi le plus ignorant : cependant il avoit rassemblé à grands frais les livres les plus rares et les plus curieux de l'univers ; mais il n'en avoit jamais lu un seul. Cette bibliothèque étoit mon séjour ordinaire : de ma lecture et du choix que j'en faisois je tirai les premiers éléments de ces connoissances qui m'ont rendue si fameuse.

Une application continuelle, jointe à la pénétration de mon génie, m'eut bientôt rendue maîtresse des caractères les plus inconnus, et du sens le plus obscur des livres dont cette bibliothèque étoit remplie. Cependant le plus précieux de tous ces volumes me parut long-temps impénétrable : il contenoit un nombre infini de plantes et de fleurs, tantôt entremêlées, tantôt angées séparément, et quelquefois interrom-

pues dans leurs arrangements par les planètes et les constellations, sous les différentes figures dont les astronomes nous les représentent. Je ne doutai pas que ce ne fussent autant d'hiéroglyphes employés au lieu des différents caractères dont les autres livres étoient écrits. Je vins à bout d'un langage si difficile et inconnu à tout autre, malgré le mystère et les énigmes qui l'enveloppoient. Je ne fus que trop récompensée de mon travail et de mes veilles par les secrets que ce livre me révéla.

Mon père, qui ne me trouvoit de défaut que celui d'être trop attachée à la lecture, m'avoit souvent menacée de faire brûler tous ces livres. Un jour il vint m'arracher de sa bibliothèque pour me mener à une chasse à l'oiseau. On me mit en habit de chasse. Je montai à cheval ; et, dans cet état, au milieu d'une suite brillante de l'un et de l'autre sexe, j'effaçois toutes les femmes, et je charmois tous les hommes, sans y faire la moindre attention.

Nous étions dans le milieu d'une vaste plaine que bordoit une rivière assez profonde. Dès que la chasse commença, mille cris s'élevèrent, et mon cheval effrayé m'emporta d'une course rapide droit à cette rivière. Il s'y précipita ; et, l'ayant passée, il ne s'arrêta que dans le milieu d'un bois. Je mis pied à terre, j'attachai mon cheval au premier arbre ; et, charmée

que cet accident m'eût éloignée d'une foule importune, je me promenai quelque temps; et, trouvant un lieu propre à me reposer, je m'assis sur un gazon naissant au pied d'un vieux chêne. Là je m'abandonnai à la rêverie. Elle me mena si loin, que le jour commençoit à baisser lorsque j'en fus tirée par un assez grand bruit au haut de l'arbre contre lequel j'étois appuyée. Un gros hibou causoit ce bruit; il tomboit de branche en branche; et, s'étant embarrassé sur la dernière par une infinité de guenillons qui lui pendoient aux pieds, je crus que c'étoit de lui qu'on s'étoit servi pour la chasse. Les oiseaux de cette espèce sont d'ordinaire le jouet et la fable des autres oiseaux. Comme j'en faisois tout un autre cas, je le mis en liberté : mais, au lieu de s'envoler, lorsque je l'eus débarrassé, il se mit à terre à deux pas de moi, et me regarda fixement. L'obscurité naissante commençoit à lui rendre l'usage de la vue que le grand jour lui avoit ôtée. Au lieu de me parler, comme je crus qu'il alloit faire, après m'avoir tant lorgnée, il fit un petit cri, battit des ailes, et s'envola. Son vol ne fut pas rapide; il se posa sur un autre chêne à dix pas de là, et fit un second cri. Je m'en approchai; mais le hibou disparut; et de l'endroit où je l'avois vu il sortit un rayon de lumière. Plusieurs flambeaux parurent un moment après dans le bois, et une partie de ceux

qui s'étoient répandus pour me chercher dans tous les environs, m'ayant trouvée, je regagnai la cour de mon père, bien avant dans la nuit.

Depuis ce jour la bibliothèque me fut interdite ; tout ce que je pus obtenir fut d'en tirer un seul livre. Ce fut celui des hiéroglyphes ; et comme mon père crut que ce n'étoit que pour en regarder les images, il me fut permis de le faire porter aux promenades solitaires que j'allois chercher. Elles étoient d'ordinaire vers le bois où j'avois vu ce hibou. Je m'y engageai un jour bien avant, après avoir laissé ceux qui m'accompagnoient, à l'entrée du bois, pour m'y promener avec plus de liberté : j'y voulus attendre le coucher du soleil, dans l'espérance de voir mon hibou. J'examinois avec soin tous les arbres, sans avoir pu reconnoître celui d'où j'avois vu sortir ce rayon de lumière ; et, m'étant fatiguée dans cette recherche inutile, je me couchai sur l'herbe, et m'endormis d'un profond sommeil. Il ne dura guère, et ce qui causa mon réveil, fut de me sentir presque dans les bras d'un homme, ou, pour mieux dire, d'une de ces figures humaines sous lesquelles on peint les satires : il en avoit le visage ; et, quoiqu'il n'en eût ni les cornes ni les pieds, son corps étoit hérissé d'un poil affreux. Mes efforts et mes cris auroient peut-être été inutiles pour m'en garantir, si le hibou le plus effroyable que jamais

hibou puisse être, n'eût alarmé ce monstre. Il s'éloigna de quelques pas, et leva les yeux pour voir d'où venoit ce cri : il vit comme moi quelque chose de lumineux entre les griffes du hibou, qui, descendant à plomb sur lui, l'étendit à mes pieds. Je le crus frappé de la foudre ; la terre étoit arrosée de son sang ; et, quoique j'en eusse horreur, je ne laissai pas de m'en approcher : je ne pus résister à la curiosité de m'éclaircir de ce qui lui avoit porté le coup mortel. Il étoit tombé à la renverse, et je vis le manche d'un couteau, dont toute la lame paroissoit enfoncée dans son cœur. Je ne l'eus pas plutôt retiré, que les endroits de cette lame, qui n'étoient point souillés de sang, m'éblouirent par leur éclat. Dès que ce couteau fut en ma possession, je crus avoir le plus précieux de tous les trésors, et je ne me trompois pas. Je voulus en laver la lame dans l'eau claire qui sortoit d'un rocher à deux pas d'où j'étois ; mais ce fut inutilement, l'eau ne faisoit que rendre la couleur du sang plus vive. Ce prodige m'étonna, et mon étonnement redoubla bientôt par un nouveau prodige. J'en appuyai la pointe sur le rocher pour essayer si le sang ne s'effaceroit point : mais, dès que cette pointe toucha le rocher, le couteau sembla s'animer d'un mouvement auquel je céдай ; et, suivant le mouvement de la main dont je le tenois, il forma des caractères

communs. Mais ce qu'il écrivit étoit dans le même langage que ce qui est écrit dans votre salon, et c'est ce langage que j'avois appris dans le livre dont je viens de vous parler. Voici ce qui étoit écrit sur le rocher :

*Jeune beauté, qui n'aimez rien
De tout ce qu'à votre âge on aime;
Jeune beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.*

Je me suis un peu étendue sur ces premières circonstances de ma vie, parce qu'elles ne vous étoient pas connues : je vais vous parler plus succinctement du reste.

J'avois deux trésors inestimables qui, m'élevant au-dessus des connoissances ordinaires, ne me laissoient de goût que pour les spéculations sublimes. Tout ce que j'avois essayé pour ôter le sang qui souilloit mon couteau n'avoit pu le faire disparaître. Je m'avisai un jour de le gratter avec la pointe d'un poinçon d'or : l'or se fondit, et, le sang s'effaçant jusqu'à la moindre tache, le couteau devint plus brillant que les astres du ciel. Je le consultois dans toutes mes difficultés, et je sortois toujours d'embarras par ce qu'il écrivoit. Je reconnois à présent que ce n'est que dans le temps qu'il est sanglant qu'il s'explique dans cette langue inconnue. J'ai souvent cru que c'étoit le couteau dont Apollo

s'étoit servi pour écorcher Marsyas, puisqu'il rendoit des oracles, et qu'il les rendoit toujours en vers. Mais finissons.

Je restai auprès de mon père sans jamais vouloir consentir aux engagements pour lesquels on ne cessoit de me tourmenter, et j'y restai dans tout l'éclat de ma première fraîcheur, tandis que toutes les personnes de mon âge voyoient disparaître leurs charmes par le nombre des années. Je m'aperçus qu'on s'ennuyoit d'une beauté que l'on voyoit depuis si longtemps, et, m'en trouvant ennuyée moi-même, je quittai mon climat natal pour faire de nouvelles découvertes dans les terres étrangères. Je visitai l'Égypte, l'Afrique, la Perse et les Indes. Plusieurs siècles s'étant écoulés pendant ces différents voyages et les longs séjours que j'ai faits dans ces régions reculées, je me déterminai enfin à revenir en Europe pour l'enrichir de tant de veilles et de tant de pénibles travaux. J'y trouvai la réputation du fameux Merlin partout répandue. Le désir de savoir si les merveilles qu'on publioit de sa science étoient dignes de cette réputation me fit passer en Angleterre. Je pris la figure que vous me voyez pour ce voyage, et j'y trouvai Merlin égal à tout ce qu'on publioit à son avantage. Son extraction est illustre, puisqu'il descend, comme moi, d'un des premiers souverains de l'Armorique, dont la posté-

rité s'est établie dans la province de Cornouaille, dont il avoit le duché.

La faveur du roi d'Angleterre donnoit un grand relief à Merlin. Je l'en trouvai digne : je fus charmée de son esprit, mais je ne fus pas si contente de son caractère, quoiqu'il le cachât, autant qu'il lui étoit possible, par une grande apparence de sincérité qui couvroit un artifice qui alloit jusqu'à la supercherie. Je connus bientôt que les soins qu'il prenoit pour me paroître agréable et pour s'insinuer auprès de moi avoient pour but son intérêt. Il me parloit souvent de cette merveilleuse Philoclée dont quelque chronique de Bretagne faisoit mention, et qu'on croyoit encore, disoit-il, parmi les vivants ; il me parloit encore d'un glaive enchanté qui avoit rendu immortelle cette beauté fameuse. En me disant toutes ces choses, il me regardoit avec une extrême attention. Il n'en fallut pas davantage pour m'alarmer : j'eus recours à mon couteau, et mon couteau m'avertit que Merlin en vouloit au plus précieux de mes trésors. Toute ma science ne pouvant me rassurer contre les artifices d'un homme qui sembloit m'avoir découverte, je quittai l'Angleterre pour me réfugier au pied du mont Apennin ; et, pour m'y cacher à sa poursuite et à tous ses projets, j'y pris cette forme d'extrême décrépitude où l'on m'a vue. Mais toutes mes précautions furent

inutiles : le perfide fit tant qu'il m'enleva mon couteau.

Vous savez une partie de ce qui m'est arrivé depuis ; vous savez le sujet de ces gâines universelles qui m'ont fait donner le nom de la mère aux Gâines ; vous savez aussi ce qui m'attira en France. Je suis instruite de ce qui vous est arrivé depuis deux jours, et c'est pour vous offrir tout le secours de mon art, joint au vôtre, que je viens ici. Le perfide Merlin, chassé de l'Angleterre, a non-seulement trouvé un asile à la cour de Pepin, mais sa nouvelle faveur l'a mis en possession de la principauté de Noisy. C'est là qu'il a élevé son fils dans la même crainte de votre voisinage que vous avez toujours eue du sien. Vous voyez que les astres se sont moqués de toutes les précautions que vous avez prises l'un et l'autre pour éloigner deux cœurs dont la tendresse devoit être si fatale à leur union : le livre dont je vous ai parlé m'a instruite de toutes ces choses, et me promet la possession du trésor que Merlin m'a volé. Je sais le moyen de rappeler son fils des portes du trépas à la vie, et ce n'est qu'en lui rendant ce fils que l'enchanteur se résoudra à me rendre mon couteau. C'est maintenant à vous à m'apprendre par quel hasard il a pu échapper de ses mains pour égorger son fils, et pour tracer ensuite les caractères que j'ai lus sur le marbre de votre salon.

Le druide, pénétré de son affliction, ne pouvant plus se contraindre et sentant de plus le besoin qu'il pouvoit avoir de la magicienne, se jeta alors à ses genoux, et, en les arrosant de ses larmes, il lui conta naturellement l'état présent des choses.

« Quoi ! s'écria la mère aux Gaînes, le prince de Noisy a disparu dans la fontaine ! Le berceau d'Alie, en paroissant au-dessus de l'eau, a été enlevé par Merlin ! car, n'en doutez point, c'est lui-même qui vous a fait le vol, et de plus votre fille est perdue ! Que de malheurs ! ajouta-t-elle. La perte d'Alie, qui vous est le plus sensible de tous, me fait trembler pour vous, puisque vous ne la trouverez qu'en retrouvant son berceau ; et comment l'espérer, votre plus cruel ennemi en étant possesseur ? Et cet ennemi est Merlin, qui, malgré mes soins et mes précautions, m'enleva mon couteau. » En disant ces mots, quelques larmes échappèrent à la magicienne ; et d'un ton pénétré de douleur elle répéta ces vers, que le couteau lui avoit tracés dans la forêt :

*Jeune beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.*

« C'est ce que tu me recommandois, continua-t-elle, précieux trésor que j'ai tant appréhendé de perdre, et dont j'ai regretté la perte avec des

sa demeure : ils ne manquèrent pas de se rencontrer, et, d'aussi loin que le seigneur Moulineau aperçut son cher favori, il se repentit du mauvais traitement qu'il avoit fait à la belle Alie. Il courut à lui plein de joie, ne doutant pas qu'il ne le vînt chercher pour le mettre en possession du reste des trésors de son ennemi ; mais il fut fort surpris de voir que son favori le Bélier, au lieu de l'attendre, fuyoit d'un autre côté. Il eut beau l'appeler et le menacer en courant, le Bélier fuyoit toujours. Cette fuite de l'un et cette poursuite de l'autre, par le terrain le plus difficile que le petit Poinçon pouvoit trouver, durèrent si long-temps que le géant se rendit ; et, après un vaste détour, se voyant assez près de son quartier, il résolut d'aller prendre son grand cheval, pour avoir raison du déserteur qu'il avoit si long-temps et si inutilement poursuivi.

Dès que le géant eut lâché prise, le Bélier partit à toutes jambes ; et, après avoir parcouru tous les lieux à la ronde sans rien trouver, il parvint, avant le coucher du soleil, à cet endroit de la forêt de Noisy que la pauvre Alie avoit pris pour sa retraite. Il la trouva dans le moment que, défaisant de la plus belle jambe du monde la plus belle jarretière de l'univers, elle alloit étrangler au premier arbre la créature la plus charmante et la plus désolée qui fut jamais. La

présence du Bélier prévint le funeste effet de son désespoir. Rien ne peut exprimer son étonnement et sa joie à cette vue. « Est-ce toi, s'écria-t-elle en l'embrassant, est-ce toi, mon cher prince, est-ce toi que je revois sous cette figure odieuse qui m'a si cruellement abusée ? » Le petit Poinçon pleuroit, tandis qu'elle lui tâtoit le côté pour chercher la blessure qu'elle lui avoit faite. Il balançoit à se découvrir, s'affligeant de lui ôter la joie que lui causoit cette illusion. Mais il fallut pourtant reprendre sa véritable forme, et, voyant l'affliction que la tendre Alie en eut, il la conjura de se calmer, en lui disant qu'elle devoit beaucoup espérer du secours que lui promettoit la mère aux Gâines, dont il lui apprit l'arrivée. Alie, se laissant aller aux discours flatteurs de Poinçon, prit le parti de le suivre pour se rendre chez son père.

Pendant qu'ils marchaient, l'aimable Poinçon, qui s'étoit chargé du livre pour en débarrasser Alie, lui dit : « Ma belle maîtresse, si vous saviez la joie que vous allez causer au druide mon seigneur en lui rapportant ce livre, vous en sentiriez moins de douleur : il est rempli des plus beaux secrets de la nature et des plus jolies histoires du monde. Je vais, pour vous faire trouver le chemin moins ennuyeux et pour distraire votre affliction, vous en conter une : car mon maître me le laissoit lire quelquefois. Pour

lui, il ne s'est jamais amusé à lire les contes dont il est rempli.

Il y avoit autrefois en Basse-Bretagne un druide qui s'appeloit Gaspard le savant : il l'étoit à tel point qu'il avoit fait un gros livre où toute la science du monde étoit renfermée, il avoit aussi inventé un langage nouveau, composé de fleurs, de plantes, de planètes et de je ne sais combien d'autres choses. Or ce Gaspard le savant avoit un fils si beau qu'il devint amoureux de lui-même ; il n'avoit point de plus grand plaisir que celui de passer les journées entières à se mirer dans l'eau : ce fut pour cela que son père l'appeloit Narcisse. Cependant il étoit si affligé de la folie de son fils, qu'il le fit venir un jour dans son laboratoire ; et, après l'avoir bien grondé de son impertinente coquetterie : « Mon fils, lui dit-il, tu ne serois jamais bon à rien si je te gardois auprès de moi ; c'est pourquoi je vais te donner une commission qui te fera voir le monde. Mais c'est à condition que tu ne te verras jamais toi-même, car, si jamais tu te regardes dans l'eau, tu deviendras si effroyable que tu auras horreur de ta figure ; et, si ce malheur arrive, il n'y aura que celle qui pourra lire et entendre ce qui est écrit dans mon livre qui pourra te rendre cette beauté qui t'a tourné la tête, et que tu mépriseras alors pour en aimer

une autre. De plus, en reprenant ta première beauté, toute ma science te sera communiquée, ainsi qu'à celle entre les mains de qui doit tomber mon livre, si elle peut comprendre un langage inventé par moi seul. Écoute ce que je vais te dire. Il y a dans le monde une forêt, et dans cette forêt il y a un arbre difficile à trouver, et dans cet arbre il y a une gaine d'or, et d'un or qui ne se fondra point, comme fera tout autre or, en touchant le couteau que je vais te donner : c'est cette gaine qu'il faut que tu cherches, que tu trouves et que tu me rapportes. »

A ces mots, il lui donna le couteau, l'embrassa tendrement et le fit partir. Mais il ne l'eut pas plutôt perdu de vue qu'il se repentit de l'avoir éloigné de lui ; et, agité des craintes que lui donnoient les périls qui menaçoient un fils chéri, il mourut peu de temps après le départ de Narcisse.

Narcisse, pour obéir aux ordres de son père, parcouroit tous les bois, et visitoit, mais inutilement, tous les arbres de ces bois pour trouver une gaine à son couteau. L'histoire dit qu'il fut bien trois ans à faire vingt lieues, tant il s'amusoit à parcourir toutes les forêts qui se trouvoient sur son chemin. Au bout de ces trois années, il parvint à la cour du prince Keraliosmadec, qui régnoit pour lors en Bretagne : mais, comme ce n'étoit pas dans les cours des princes qu'il devoit

trouver cette gaine qu'il cherchoit, il n'en approcha qu'autant qu'il le falloit pour visiter les bois qui en étoient les plus proches. Il en vit un fort agréable, presque entouré d'une rivière, dont l'onde étoit plus claire que le cristal. Il falloit la passer pour aller dans la forêt; mais, en la traversant, la curiosité de voir si les fatigues de ses voyages n'avoient rien diminué de sa beauté, l'emporta sur toutes les menaces de son père, et il se pencha vers la surface de l'eau.

Quelle fut sa surprise lorsqu'au lieu d'y voir le visage du beau Narcisse, il y vit celui d'un gros hibou! Le cri d'horreur qu'il en fit l'effraya bien plus, puisque ce fut celui d'un vrai hibou; et, avant qu'il en pût faire un second, il le devint depuis les pieds jusqu'à la tête. Son jugement lui resta cependant; mais il en avoit si peu, que ce n'étoit pas la peine de le lui ôter. Il perdit la vue dans ce moment, et pensa s'en désespérer; il la recouvra dès que la nuit fut venue, et se réfugia dans le bois.

Le malheureux Narcisse y menoit une triste vie, se cachant tout le jour dans le creux d'un arbre, et passant les nuits à se nourrir de quelques souris, et à chercher la gaine du couteau qu'il avoit toujours soigneusement gardé. Il chercha tant, qu'il trouva l'arbre par l'éclat dont brilloit au milieu des ténèbres cette merveilleuse gaine; mais il ne put jamais parvenir à la tirer

de l'arbre , ni à y mettre son couteau. Il passoit une partie des nuits à se tourmenter pour venir à bout de l'un ou de l'autre ; mais tout ce qu'il put faire fut de cacher son couteau dans le même arbre , tout auprès de la gaine. Enfin , je ne me souviens plus par quel hasard une certaine princesse le tira d'un grand embarras. Cette princesse étoit si belle qu'il en devint amoureux : elle se promenoit souvent dans ce bois , mais il avoit le malheur de ne la voir que lorsqu'elle y restoit jusqu'à la nuit. Ce fut pendant une de ces nuits que , s'étant endormie auprès de l'arbre où étoit le hibou , qui contemploit sa beauté , un sauvage la réveilla par quelque insulte : l'amoureux hibou eut recours à son couteau , et la sauva , je ne sais plus comment ; mais , en la sauvant , il perdit son couteau , et cette beauté l'emporta. La perte de ce trésor auroit désespéré le hibou , s'il n'étoit resté entre les plus belles mains de l'univers. Cette charmante princesse en eut bientôt connu toutes les vertus. Étant un jour restée jusqu'à la nuit dans ce bois , elle mit la pointe de son couteau sur une pierre unie : le fidèle hibou s'étoit mis auprès d'elle sans qu'elle s'en fût aperçue. Le couteau écrivit tout seul , comme il avoit coutume de faire ; voici ce qu'il écrivit :

*Belle princesse au beau couteau,
Plumez, plumez-en l'oiseau.*

A peine cette charmante princesse avoit-elle été en possession du couteau, qu'elle avoit juré de suivre en tout ce qu'il lui traceroit de faire. Voulant obéir aux ordres qu'elle en recevoit dans ce moment, elle tourna la tête pour chercher le hibou : sa joie fut extrême de le voir à ses côtés. Elle le saisit d'abord, et se mit à le plumer avec son couteau, non sans quelque remords de lui faire un si mauvais traitement, après le service qu'elle en avoit reçu. A mesure qu'elle le plumoit, le beau Narcisse reprenoit sa première figure.

La princesse ne fut point effrayée de ce prodige, et l'histoire dit que, quoiqu'il restât nu en lui ôtant ses plumes, elle ne lui en laissa pas une seule. Il se sentit tout d'un coup rempli de toute la science de feu Gaspard le savant, son père ; c'est pourquoi, demandant permission à la princesse de se rendre invisible jusqu'à ce qu'il fût habillé, il lui promit de se trouver le lendemain sous un berceau, dans un des jardins du prince son père. Ce fut là qu'elle fut enchantée de cette beauté dont il ne faisoit plus de cas ; ce fut sous ce berceau heureux, secret témoin de leur bonheur, qu'ils se marièrent et qu'ils se communiquèrent leur science et tous leurs secrets. Il lui donna celui de ne jamais paroître vieille et de ne jamais mourir ; il la fit jurer ensuite de ne se jamais défaire de son couteau, à la possession

duquel leur bonheur commun étoit attaché, et de ne jamais parler ni de son aventure, ni de leur union. Ils menèrent longtemps la vie la plus heureuse du monde, sans qu'on s'en aperçût, par le secret que l'heureux Narcisse avoit de se rendre invisible. Il l'avertit qu'il étoit inutile de se tourmenter pour tirer la gaine d'or de l'arbre où elle étoit, puisque ce miracle étoit réservé à quelque autre ; que cependant la possession de ce couteau ne pouvoit être assurée que par celle de la gaine. Je ne sais plus pour quelle raison ils quittèrent leur pays ; mais, après avoir voyagé par tout le monde, Narcisse toujours invisible, et la princesse toujours aussi belle qu'il lui plaisoit de l'être, ils s'établirent quelque part au pied d'une montagne. Se promenant un jour, la princesse vit descendre du haut de cette montagne un chariot lumineux ; de ce chariot sortit un enchanteur qui lui fit voir la gaine de son couteau, et qui, se mettant à genoux devant elle, lui dit qu'il l'avoit longtemps cherchée pour lui donner ce trésor, inutile dans toutes autres mains que dans les siennes. Il ajouta qu'il n'y avoit que lui qui pût y mettre le couteau. La princesse fut si charmée en recevant la gaine d'or, que, sans songer au risque qu'elle pouvoit courir, elle donna son cher couteau pour l'y placer ; mais l'enchanteur ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'il disparut.

Je vous ennuierois, ma belle maitresse, si je vous disois le désespoir où tomba l'étonnée princesse de se voir dans les mains l'inutile gaine du couteau qu'elle venoit de perdre ; mais que devint-elle, et quelle fut sa douleur, lorsque, revenant pour conter son aventure à son cher Narcisse, elle ne le trouva plus ! Elle passa des temps infinis à le chercher par toute la terre, sans en avoir de nouvelles, non plus que de son couteau : car ce n'est qu'en le retrouvant qu'elle doit revoir son cher époux. Elle revint au même pays où elle avoit perdu tout ce qu'elle avoit de plus précieux. C'est dans ces lieux que, le désespoir ayant aigri la bonté de son naturel, elle se mit à faire tous les maux les plus affreux à deux amants dont je vous conterai l'histoire, quand la fin de vos malheurs vous aura rendu l'esprit plus disposé à l'écouter. »

Le petit Poinçon, en finissant son récit, s'aperçut qu'il s'étoit égaré dans la forêt ; mais, quelque chemin qu'il pût prendre pour retrouver celui des jardins du druide, jamais il n'en put venir à bout : il fallut céder à la puissance invisible qui le conduisit, avec la belle Alie, jusqu'au milieu du palais de Noisy.

Ils y arrivèrent dans le temps que l'enchanteur Merlin ordonnoit l'appareil des derniers devoirs qu'il vouloit rendre à ce fils bien-aimé : tout y étoit rempli de gémissements. Le corps du beau

prince, par une communication souterraine, étoit passé de la fontaine du berceau dans celle qui faisoit le principal ornement des jardins du palais de Noisy. Ce beau corps étoit étendu sur un amas de fleurs auprès du bûcher qu'on avoit élevé pour le brûler ; et le berceau vert, orné de guirlandes de ces mêmes fleurs, étoit à ses pieds.

Ce spectacle mit la tendre Alie hors d'elle-même ; elle cacha pourtant son désespoir au petit Poinçon, pour qu'il ne l'empêchât pas de se jeter, comme elle le méditoit, au milieu des flammes qui devoient dévorer le corps de son amant. Poinçon, qui s'étoit vu entraîner malgré lui dans un autre lieu que celui qu'il cherchoit, s'étoit caché derrière une palissade avec Alie, ne pouvant obtenir d'elle de fuir ce triste et cruel spectacle.

Tout étant prêt pour la cérémonie, l'inconsolable Merlin fit placer le corps du prince au haut du bûcher, environné de gomme et de parfums les plus délicieux de l'Arabie ; il fit mettre le berceau vert à ses pieds, et, haussant un flambeau qu'il tenoit, il leva les yeux au ciel en disant : « Inhumaine Alie, beauté funeste à mon repos, et encore plus funeste au plus fidèle des amants, viens assouvir ta cruauté par le plaisir de voir consumer la victime que tu as immolée à ta rage ! Mais tremble, frémis des horreurs qui t'environneront partout lorsque ton

remords si cuisants et qui ne finiront jamais. Hélas ! que pouvois-je faire de plus pour te conserver ? Que ne me gardois-tu de même , selon ta promesse , quand le chariot enchanté vint se présenter à mes yeux dans les déserts de l'Apennin ? »

Le druide, à ce redoublement de douleur que témoigna la mère aux Gaïnes , crut ne pouvoir mieux prendre son temps pour lui apprendre que ce couteau si précieux et si regretté étoit en sa puissance, en lui offrant de le lui remettre entre les mains. Elle fut si transportée de ravissement à cette nouvelle qu'elle pensa s'en évanouir. Le druide la conduisit à la statue de Cléopâtre , oubliant qu'il n'avoit plus cette bague qui pouvoit seule la faire ouvrir. Il resta donc tout court vis-à-vis de la statue et de la magicienne , à qui il avoua qu'en perdant sa fille il avoit aussi perdu son talisman qu'elle avoit au doigt ; il lui apprit que cette bague étoit la seule clef qui pouvoit ouvrir la statue qui renfermoit son couteau. La magicienne , désespérée , résolut de mettre toute sa science en usage pour triompher des obstacles qui s'opposoient à son bonheur. Elle dit au druide d'ordonner à Poinçon d'aller, sous toutes sortes de formes , chercher Alie , tandis qu'elle s'occuperait du soin de faire retrouver le berceau.

Revenons donc à la belle Alie, que nous avons

laissée se jetant à corps perdu entre les bras du géant. Cette situation m'auroit donné de l'inquiétude pour toute autre qu'Alie ; mais grande étoit la vertu des talismans antiques , et plus grande encore la foi de ceux qui y croyoient. La charmante Alie , qui pensoit courir après l'ombre de son cher amant , s'étoit attendue à n'embrasser que l'air ; mais quelle fut sa surprise de se trouver entre les bras d'un corps solide et raisonnablement épais ! Sa frayeur lui rendit d'abord toute sa raison. Alors, voyant le danger où elle venoit de se jeter elle-même , elle fit mille cris et mille efforts pour se débarrasser du géant, qui, loin de lâcher sa proie, la porta dans son quartier sans qu'elle eût seulement touché du pied à terre. Quel effroi s'empara de son âme quand elle se vit renfermée , et qu'elle vint à songer que dans un même jour elle avoit poignardé l'objet de toute sa tendresse , et qu'elle se trouvoit au pouvoir d'un monstre qu'elle détestoit !

Le géant lui demanda pourquoi elle avoit tant fait de cris en nommant le prince de Noisy. Elle lui dit que c'étoit pour l'avoir tué de sa propre main. Le géant voulut l'embrasser pour la remercier ; mais, s'étant défendue de cette marque de sa reconnoissance, il lui demanda ce qu'étoit devenu son Bélier. « Il est mort, lui répliqua-t-elle ; c'est moi qui l'ai assassiné. Malheureux

prince de Noisy ! s'écria-t-elle , c'est moi qui, sous la..... »

Le Moulineau , transporté de fureur , sans donner à Alie le temps d'achever , et sans consulter son amour pour elle , lui donna un soufflet qui la renversa à ses pieds , et fut tenté de lui couper la tête pour venger le meurtre qu'elle venoit d'avouer. Elle fut ravie d'être battue , tant elle craignoit un meilleur traitement. « Malheureuse , lui dit le géant en la relevant rudement , vois ce que te coûte ta perfidie ! Sans l'aveu que tu viens de me faire , je t'aurois , dès cette nuit , reçue tout botté dans mon lit ; mais ne crois pas échapper à ma vengeance , s'il est vrai que tu aies tué mon Bélier. Je vais t'enfermer dans sa chambre , et ensuite je m'informerai de la vérité. Tremble ! si mon favori n'est plus , ton père sera ma première victime ; et quand je serai las de t'avoir fait servir à mes amusements , je t'enterrerai toute vive. »

Après avoir prononcé cette effroyable sentence , le géant renferma Alie dans la petite cabane de défunt le Bélier , où il lui donna le temps de faire des réflexions , tandis qu'il ronfla jusqu'au jour. Dès qu'il parut , le cruel Moulineau se mit en campagne.

La malheureuse Alie , qui ne craignoit rien tant que l'exécution de l'arrêt prononcé contre elle , songeoit par quel genre de mort elle pour-

roit prévenir ce malheur. Comme elle regardoit de tous côtés, elle vit le nom d'Alie gravé partout sur les murailles : elle ne douta point que ce ne fût de la façon du fidèle et délicat Bélier ; et ce fut pour elle un nouvel accroissement à sa douleur, qui fut interrompue à la vue de ce livre qu'elle avoit jeté de la fenêtre du druide au prince de Noisy pour le ramasser. Elle s'appuya de la main contre la porte de la cabane ; dès que la bague l'eut touchée, cette porte s'ouvrit. Vous croyez bien que l'étonnement d'Alie fit place à l'empressement qu'elle eut de saisir une si heureuse occasion de se sauver, tenant son livre : mais elle se garda bien de tourner ses pas vers le jardin de son père, où elle savoit que le géant étoit allé. Ce fut donc pour éviter sa rencontre qu'elle prit un assez grand détour, et, après avoir marché assez long-temps, elle aperçut un bois, où elle se jeta pour y attendre la nuit. Ce bois faisoit une partie de la forêt de Noisy. Dès qu'elle y fut assez avancée pour se croire en sûreté, elle se laissa tomber au pied du premier arbre, accablée de douleur, d'épouvante et de lassitude. Elle se seroit donné moins de tourment si elle avoit pu s'imaginer ce qui se passoit ailleurs.

Le petit Poinçon, ayant pris exactement la forme du Bélier, étoit sorti de chez le druide environ en même temps que le géant sortoit de

berceau sera réduit en cendres ! » En achevant ces mots, il alloit mettre le feu au bûcher, et la malheureuse Alie partoît déjà pour s'y précipiter, quand des cris qu'on entendit en l'air firent lever les yeux à tout le monde. Merlin s'arrêta, et quelques moments après il vit descendre la mère aux Gâines dans son char avec le druide. « Ah ! ma belle maîtresse, s'écria Poinçon, courons au-devant de la mère aux Gâines ! La voilà qui vient sans doute à votre secours avec monseigneur le druide votre père. »

Dès qu'ils furent descendus du char, la mère aux Gâines ôta le flambeau des mains de Merlin, et le druide ôta la bague du doigt d'Alie pour la donner au petit Poinçon, avec ordre d'aller chercher en toute diligence le couteau enchanté, sans oublier cet or précieux qui lui servoit de gaine. Merlin, en voyant la mère aux Gâines, sentit de la joie et de la crainte ; il savoit les justes reproches qu'il méritoit d'elle, et il savoit ce qu'elle pouvoit en sa faveur. Tandis que la magicienne faisoit quelques plaintes à Merlin, et que Merlin lui faisoit beaucoup d'excuses en la suppliant de faire céder la vengeance à la générosité, on vit arriver le petit Poinçon tout rayonnant de lumière par l'éclat de l'or et du couteau qu'il portoit. La mère aux Gâines tressaillit et pensa s'évanouir de joie à cette vue. Elle le reçut des mains du druide. Alors, élevant

sa voix : « Que l'on descende le prince du bûcher, dit-elle ; il n'a point encore vu les sombres bords de l'Achéron. Ce couteau ne fut jamais fatal qu'aux criminels et aux scélérats. »

Mais pourquoi allonger ce récit par des circonstances ennuyeuses au dénouement de l'histoire ? Toutes les personnes intéressées à cette aventure avoient leur compte : la mère aux Gaînes son couteau, le druide son livre, et Alie son berceau. Notre héros, qui n'étoit que dangereusement blessé, se trouvoit entre les mains de trois personnes dont l'art étoit capable de ressusciter tous les héros morts depuis le grand Cyrus ; et, ces trois personnes unissant leur pouvoir en faveur du beau prince de Noisy, il est aisé de penser qu'il fut rendu à la belle Alie avec plus de charmes, plus d'agréments et plus de tendresse que jamais. La naissante aurore éclaira cette espèce de résurrection, et le soleil, qui s'étoit couché la nuit précédente sur des lieux remplis de deuil et d'affliction, les vit, à son retour, remplis de la joie la plus vive.

Ce fut au milieu de cette joie que le géant Moulineau, monté sur son cheval énorme, sonna trois fois du cor à la porte du château pour demander sa prisonnière et son Bélier, ou pour défier au combat tous les habitants du château, au cas qu'on le refusât. L'amant d'Alie, qui vouloit se signaler à ses yeux, accepta le défi, et

lui fit dire que le prince de Noisy, nouvellement arrivé d'un long voyage, lui donnoit un rendez-vous, à trois jours de là, sur le pont élevé par son Bélier, pour y vider leur querelle et s'y disputer la gloire d'être à la charmante Alie.

Cette charmante Alie, dans les transports que lui causoit ce changement inopiné dans sa fortune, sentoit mille fois plus d'amour pour le prince de Noisy, sous sa figure naturelle, qu'elle n'avoit senti de haine pour lui sous celle de Bélier. Ce fut à lui, comme le prince le plus spirituel et le plus galant de son temps, à trouver des expressions dignes de lui en marquer sa reconnaissance et capables de lui faire oublier ses malheurs passés.

Alie, aussi curieuse que tendre, voulut savoir de son amant comment il étoit devenu Bélier. Le prince lui dit que, s'étant laissé aller à ses rêveries la nuit qu'elle lui avoit jeté le livre, elles l'avoient insensiblement conduit jusqu'au bord de la Seine; que, le jour commençant à paroître, il avoit eu la curiosité de l'ouvrir; qu'il n'y avoit trouvé que les signes du zodiaque; que, s'étant appliqué à considérer celui du Bélier, il n'avoit pu s'empêcher de lire ce qui étoit dessous; qu'à la troisième lecture de ces paroles mystérieuses, il s'étoit vu tout d'un coup transformé en Bélier. « Il est inutile, poursuivit-il, de vous parler de mon étonnement et de mon

désespoir. J'étois encore dans le premier mouvement de l'un et de l'autre quand le géant arriva, dont la meute m'auroit étranglé, s'il n'eût par hasard trouvé quelque chose à ma figure qui lui plut. Je n'ai point quitté son service depuis ma métamorphose.

« Cependant ce livre, dont je déchiffrois tous les jours quelque chose malgré son obscurité, me faisoit espérer que je pourrois, par son secours, reprendre ma première figure. C'est par son moyen que j'ai su en un instant élever le pont ; par son secours, j'avois repris l'usage de la parole ; par son secours encore, je me rendis invisible le jour que je répondis aux regrets de la belle Alie ; et c'est enfin par lui que j'avois su que l'or liquide dont le druide étoit en possession me délivreroit de mon enchantement aussitôt qu'on m'en auroit touché. Voilà, belle Alie, continua le prince, ce qui me détermina à aller chez le druide votre père, où je ne comptois pas vous présenter une victime. Aussi fus-je si consterné des marques d'indignation que vous me donnâtes avant de me frapper du couteau, que j'en reçus le coup avec assez d'indifférence. »

La fin de ce récit renouvela les regrets et les douleurs d'Alie ; mais la présence de son cher prince l'eut bientôt consolée, surtout quand elle entendit Merlin et le druide convenir ensemble

qu'elle seroit unie au prince de Noisy dans trois jours.

Ce jour heureux étoit aussi celui qu'on avoit marqué pour le combat, et, malgré les alarmes de la belle Alie, qui ne comprenoit pas trop comment un homme bien amoureux pouvoit se battre le jour même qu'il devoit posséder ce qu'il aimoit; malgré, dis-je, toutes ses inquiétudes, le beau prince de Noisy tint sa parole.

Vous ne doutez pas, mademoiselle, que ce combat ne finît comme finissent toujours les combats des géants avec les héros. Le seigneur Moulineau fut renversé à la première course, et, culbutant de l'endroit le plus haut du pont jusqu'au fond du fossé, il se cassa le cou sans être regretté des spectateurs. Jamais noces ne furent célébrées avec autant de magnificence, et jamais mariés ne furent si contents.

Voilà ce que le savant Mabillon a pu découvrir de ces aventures, et voici ce qu'il ajoute sur le changement du nom dont vous avez souhaité d'être informée :

*Ce lieu, qui s'appeloit autrefois Pont d'Alie,
Dans l'antique tradition,
De Moulineau prenant le nom,*

*Voyoit sa gloire ensevelie
Avec le géant son patron ;
Et, quoiqu'elle soit rétablie
Dans l'agrément du premier son,
Un reste de corruption
Le fait appeler Pontalie.*

FIN DU BÉLIER.



LES

PETITS CHEFS-D'OEUVRE

Nous donnons sous ce titre les petites œuvres des grands écrivains, ainsi que les petits chefs-d'œuvre d'auteurs dont souvent un seul ouvrage a fait la réputation.

Quoique cette collection ne doive comprendre que des ouvrages connus, néanmoins le luxe avec lequel elle est imprimée la destine encore à un public d'élite; aussi le tirage en est-il fait à petit nombre. Il est tiré en outre 50 exemplaires de choix, dont 25 sur papier de Chine et 25 sur papier Whatman.

La collection des *Petits Chefs-d'œuvre*, étant absolument identique à celle du *Cabinet du Bibliophile* pour le format et pour les conditions typographiques, peut figurer à côté d'elle dans les bibliothèques. Seulement, le tirage étant fait à plus grand nombre, le prix des volumes est moins élevé.

EN VENTE

<i>Voyage autour de ma Chambre</i>	2 fr. 50
<i>Turcaret.</i>	3 fr. 50
<i>Ver-Vert, etc.</i>	2 fr. »
<i>La Servitude volontaire</i>	2 fr. 50
Contes D'HAMILTON. 1. <i>Le Bélier</i>	4 fr. »

Sous presse : *Fleur d'Épine*, — *Les Quatre Facardins*, — *Zénétyde*.

Juin 1873



3 9001 01352 4775

843.49
H 217
1873
V. 1

